REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI – 1968

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest sectorul 1 str. I. C. Frimu 9 pour la REVUE DES ÉTUDES SUD EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25 30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME VI-1968

N° 3

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome VI 1968 Nº 3

SOMMAIRE

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ENTREPRISES VÉNITIENNES DANS LES PAYS DU SUD-EST EUROPÉEN [1]

FR. THIRIET

Dans les articles que le grand N. Iorga consacrait, il y a plus d'un demi-siècle, à la politique vénitienne en Mer Noire, l'un des mobiles essentiels de cette politique était bien mis en évidence : la nécessité de maintenir ouverte la navigation vers les Détroits et en Mer Majeure, moins pour des raisons de prestige que pour des raisons de ravitaillement en grains. Pour importantes que fussent devenues les ressources en céréales des territoires romaniotes, de la Crète surtout, il importait de disposer sans entrave des facilités offertes par les ports du Bas-Danube, du Dniestr et de Crimée [2]. Ce fait posé, qui demeure incontestable, il est nécessaire d'examiner la portée précise des interventions de Venise au-delà des Détroits comme en deçà, en Mer Noire comme en Mer Egée. Un tableau d'ensemble peut révéler mieux la place tenue par chaque secteur territorial. Une telle recherche s'inscrit parfaitement dans les perspectives ouvertes par les travaux de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est européen. Elle rejoint certaines des données offertes par le bel article de P. Simionescu sur le Sud-Est européen dans l'historiographie roumaine [3]. Il s'agit de saisir l'unité du monde balkanique et, pour nous, de voir comment

---

[1] Je reprends ici, sans le modifier au fond mais en le complétant sur certains points, l'essentiel de la conférence que j'ai eu le plaisir de prononcer, le 4 avril 1967, à l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest. Qu'il me soit permis de remercier encore une fois tous ceux qui m'ont si amicalement reçu en Roumanie. En citer quelques-uns reviendrait à en oublier beaucoup. C'est dire la chaleur de l'accueil et le souvenir qu'il me laisse.

[2] N. Iorga, *Veneția în Marea Neagră*, in *An. Ac. Rom.*, t. XXXVI (1914), pp. 1043–1118. V. notamment l'art. sur *Dobrotici*, pp. 1043–1070.

[3] Paul Simionescu, *Le Sud-Est européen dans l'historiographie roumaine*, in « Revue roum. d'Histoire», 1966/5, Mélanges, pp. 845–864.

REV ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p 395–405, BUCAREST, 1968

Venise a tenté de le pénétrer, là de le dominer, ici de le contrôler. Travail modeste : nous ne voulons pas reprendre l'histoire des Balkans au moment où les forces byzantines déclinantes s'affaissent sous les coups systématiques des Turcs Ottomans. Ces événements sont connus pour la plupart, correctement analysés et, si de nouvelles enquêtes dans les archives vénitiennes, génoises, voire espagnoles peuvent apporter des précisions intéressantes, les travaux de N. Iorga, déjà cités, ou ceux de G. Brătianu [4] ne sont pas fondamentalement ébranlés.

Plus exactement nous voudrions évoquer moins les aspects de la politique balkanique de Venise que ses raisons. Certes, on a beaucoup discuté autour de celles-ci, en partant de points de vue souvent discutables parce qu'extérieurs au point de vue vénitien. C'est ainsi que, exaltant l'unité chrétienne et l'importance du combat pour la foi, on dénonçait l'égoïsme vénitien, la plasticité de la diplomatie de la Commune, oscillant des Byzantins aux Turcs ; ou bien, affirmant sans mesure le primat des intérêts commerciaux, on louait le réalisme vénitien. Cette seconde tendance, assez en honneur dans l'historiographie italienne, est évidemment plus proche de la vérité. Encore faut-il tenir compte de la portée exacte des moyens dont disposait la Commune. Au treizième siècle et encore au siècle suivant, ces moyens sont encore bien réduits. Petite cité sans arrière-pays, relativement peu peuplée (quelque 50.000 habitants vers 1200, guère plus de 70.000 à la veille de la Peste Noire), cependant placée par le succès de la quatrième croisade à la tête d'un vaste empire insulaire aux lignes fort étirées, Venise ne peut que composer, sérier les difficultés et les résoudre les unes après les autres, courant au plus urgent. Si réalisme il y a, il est donc avant tout dans une très lucide conscience des moyens, au fond médiocres. Mais il est aussi dans l'importance que les Vénitiens attachent aux impératifs économiques : ceinturés aux abords des lagunes par des puissances italiennes hostiles, Carrare de Padoue, Scaliger de Vérone, Patriarche d'Aquilée et petits seigneurs du Frioul, les Vénitiens vivent du trafic maritime. Truisme, dira-t-on, mais il faut prendre garde que les Vénitiens ne recherchent pas seulement le profit sur mer ; d'une façon plus nécessaire et contraignante, ils y quêtent le pain quotidien, l'huile, les vins indispensables à leur vie et à celle de leurs proches. Jusqu'au début du quinzième siècle, la précarité des ressources continentales, au

[4] Avant tout, *Recherches sur le commerce génois en Mer Noire au XIII*[e] *siècle*. Paris, 1929. Cet ouvrage, riche d'intérêt pour la seconde moitié du treizième siècle, a mis bien en évidence l'importance frumentaire des pays riverains de la Mer Noire pour les cités italiennes. V. aussi la *Cronique des Veneciens*, par Martin da Canal, éd. Archivio storico ital , t. VIII, pp. 231—707, accompagnée de notes, pp 709—766, et d'une traduction italienne ; on lira notamment les pp. 648—651.

pouvoir de seigneurs généralement peu amicaux, oblige les Vénitiens à transporter d'outre-mer la majeure partie de leur nourriture.

Par suite, le but principal de la politique vénitienne dans les pays du Sud-Est européen, précisément riches en céréales, en vins, en huile, mais en bois et en métaux également, est d'obtenir, puis de conserver le libre accès à des territoires si précieux. Au demeurant, la Commune a toujours regardé, au-delà de son « Golfe », vers ces régions. Cette longue familiarité vient des liens qui ont longtemps attaché les sujets vénitiens à leur souverain, le basileus de Byzance ; elle s'est affermie à la faveur des privilèges obtenus dans l'Empire byzantin des Comnènes. C'est au douzième siècle que l'activité des marchands vénitiens en Romanie byzantine s'est épanouie. Et les études récentes ont montré que l'intérêt de ces marchands allait aux produits alimentaires : les Voltani, les Stagnario, les Mairani achètent avant tout des grains, de l'huile, des vins forts et sucrés ; les opérations portant sur d'autres marchandises, comme le bois, l'alun, le coton ou la soie, sont beaucoup plus rares [5]. En dépit du ralentissement apporté aux affaires par le coup de force du basileus Manuel Comnène, en mars 1171, le réseau commercial vénitien en Romanie grecque était si ténu qu'il résista ; dès 1184, on constate que le mouvement des échanges a dépassé celui antérieur à la crise. Toutefois, la sécurité ne paraît pas suffisante aux marchands de Venise. C'est pour la rétablir et en bénéficier pleinement que les croisés vénitiens participent avec cœur à la déviation sur Constantinople, y rétablissent le prince légitime et, constatant que cette solution reste mauvaise, aident leurs alliés francs à créer l'Empire latin que, pendant près de soixante ans, ils feront vivre.

★

La guerre victorieuse de 1203—1204 n'a donc d'autre but, pour les Vénitiens, que de consolider leur emprise sur les marchés d'approvisionnement du Sud-Est européen. Le traité de partage (la *partitio*)[6] conclu entre les associés, barons francs et nobles vénitiens, devait faire des premiers les garnissaires chargés de défendre les Détroits et la Thrace, ainsi que la Macédoine et la Grèce centrale. Dans toutes ces régions, le réseau commercial vénitien avait été très solide au temps des basileis grecs ; il le redevient après 1204. Avantage précieux pour l'avenir, Venise dispose maintenant de la totale liberté d'accès à la

---

[5] F. Thiriet, *La Romanie vénitienne au Moyen Age* (XII[e] —XV[e] siècles), Paris, 1959, pp. 40—61 ; aussi Silv. Borsari, *Il commercio veneziano a Creta nel XII secolo*, « Riv. stor. ital. », 1964.

[6] V., en dernier lieu, l'article très solide et complet d'Antonio Carile, *Partitio terrarum imperii Romanie*, « Studi veneziani », VII (1965), pp. 125—305 (avec d'excellents index).

Mer Noire, que les empereurs byzantins avaient toujours refusée. Dans l'immédiat, la Commune ne s'intéresse guère à cet espace lointain [7]. En revanche, elle prend soin d'occuper toutes les îles grecques, notamment celles de la Mer Egée, soit directement, soit par ses patriciens (ainsi Marco Sanudo à Naxos et dans les Cyclades). Dès le mois d'août 1204, elle y adjoint la Crète, après avoir racheté les droits que Boniface de Montferrat avait sur la grande île. Ainsi, très vite, la Commune a constitué autour du Sud balkanique un vaste étau, dont les mâchoires enserrent la Grèce continentale, de Durazzo au Bosphore. Peu importe que des positions doivent être rapidement abandonnées, telle l'île de Corfou, telle encore la cité albanaise de Durazzo ; Venise a jeté son dévolu sur les points et les bases qui l'intéressent. Chassée, elle reviendra, parfois après deux siècles comme en Albanie.

Ce qu'il faut noter, c'est la détermination des Vénitiens que la précarité et la modicité de leurs moyens condamnent à l'essentiel. Délaissant pratiquement la Mer Noire, où leur action sera toujours assez secondaire, ils s'accrochent au triangle Constantinople-Crète-Iles Ioniennes ; par Négrepont d'Eubée, ils surveillent la Béotie et l'Attique ; par les petites échelles qu'ils parviennent à conserver sur le rivage du golfe Pagésitique, plus tard sur celui du golfe Thermaïque (Phtéléon et Bodenitza ; Thessalonique et Kavalla), ils peuvent se ravitailler en Thessalie et en Thrace. Aucune de ces positions fortes n'est sérieusement ébranlée avant le milieu du quinzième siècle. En fait, il s'agit avant tout de bases commerciales, destinées à faciliter les échanges. Lorsqu'un point paraît sauter, Raguse en 1358, Thessalonique en 1383—1387 puis, à jamais, en 1429—1430, des relais sont organisés en retrait. Ainsi sont aménagés Corfou, avec son annexe de Butrinto, sur la terre ferme épirote, et toute l'île d'Eubée, dont la plus grande partie avait d'abord été abandonnée aux Terciers, seigneurs d'origine lombarde. Seulement au cours du troisième tiers du quinzième siècle le dispositif est entamé, par la chute de Constantinople, où les Ottomans font désormais payer les profits réalisés par les Vénitiens, puis par la chute de l'Eubée, en 1470, qui entraîne un déclin général du trafic vénitien en Grèce centrale. Pourtant, il importe de ne pas exagérer ce déclin. Venise a su rapidement border la péninsule balkanique de ses bases romaniotes et dalmates, construisant une digue littorale visant à bloquer les Turcs sur le continent. Ce blocus maritime est tout militaire et territorial ; il est si fermement bâti que les Turcs ne l'emporteront jamais totalement. Surtout, le blocus n'est jamais économique. A maintes

[7] *Romanie vénit*, *op. cit.*, p. 100 : Soldaïa constitue alors le centre d'échanges le plus actif, d'où partent, vers 1260, les frères Polo, Niccolo, père de Marco, et Matteo, son oncle, pour se rendre en Asie centrale. Mais les Vénitiens demeurent peu nombreux en Mer Majeure.

reprises, nous constatons que les guerres elles-mêmes ne semblent pas avoir interrompu toutes les transactions, les limitant tout au plus. En somme, comme nous allons le voir, la chaîne romaniote a favorisé grandement le trafic et les bénéfices.

★

En dépit des crises, la valeur économique de l'Empire vénitien n'a cessé de se développer. Au regard de la durée, on peut parfaitement négliger certaines péripéties que les historiens d'autrefois ont souvent exagérées. Ainsi en 1261 : cette reconquête de Constantinople par les soldats de Michel VIII Paléologue ne fut ressentie qu'en raison de l'alliance gréco-génoise et des possibilités qu'elle paraissait offrir à la Commune rivale. On sait qu'en sept ans, les principaux privilèges vénitiens à Constantinople et à Thessalonique étaient retrouvés et affermis [8]. Les froissements d'amour-propre ne changent rien à cette réalité. Même si le podestat génois a conservé certaines prérogatives, le baile vénitien ne lui est pas inférieur en fait, surtout après 1320. Quant aux problèmes posés par la question de la citoyenneté vénitienne à attribuer, malgré les doléances des agents impériaux, à des Grecs venus des territoires sous juridiction vénitienne, ou encore à des métis latino-grecs (les Gasmules), ils demeurent mineurs. Les conflits qui s'élèvent à propos de la vente du vin ou des céréales ne sont pas plus graves. Après 1342, la Commune de Venise devient la grande protectrice de Byzance [9]. Au fond, le plus fort péril réside dans l'opposition opiniâtre de certaines communautés helléniques, en particulier de la résistance crétoise, redoutable au treizième siècle, encore dangereuse au XIVe et capable d'unir, en 1363—1365, la plupart des archontes autochtones aux patriciens feudataires [10]. Mais ce n'est pas le lieu de revenir sur ces faits. L'intérêt est d'exposer les ressources offertes par l'Empire vénitien, fournisseur de bois, d'alun, de coton, de sucre, de vins et de céréales (*biade*), et qui ménage des voies d'accès faciles aux marchés du Levant et de Romanie. Au sein de l'ensemble, chaque port exerce une fonction bien déterminée : Chalcis-Nègrepont est un marché régional actif, pour les céréales et les toiles, ainsi que pour les bestiaux ; Candie a un rôle plus complexe, où le transit est essentiel, mais c'est aussi un entrepôt où d'avisés marchands savent emmagasiner les épices et les matières colorantes, dans l'attente d'une ascension des prix qu'ils s'ingénient à favoriser [11]. Le quartier vénitien de Thessalonique est

---

[8] Les chrysobulles de 1265, jamais ratifié, et de 1268, plus modeste mais qui sauvegardait les intérêts économiques de Venise. V. notre *Romanie vénit.*, *op. cit.*, pp. 147—150.

[9] *Ibid*, p. 167. Nous nous proposons de revenir un jour sur les différends gréco-vénitiens à propos du marché des grains (le προσφόριον).

[10] *Romanie vénit.*, pp. 173—175.

[11] Sur les fonctions du port de Candie, F. Thiriet, *Candie, place marchande dans la première moitié du XVe siècle*, Κρητικὰ Χρονικά, XV (1961—62), t. II, pp. 339—352.

avant tout consacré à l'achat des grains macédoniens. Quant à Constantinople, son port demeure un grand centre de transit et un entrepôt pour les produits de la Mer Noire où le chanvre, les fourrures, l'alun pontique et les céréales dominent ; il s'y tient également un grand marché d'esclaves.

Tout ceci est connu. Mieux vaut considérer deux moments du trafic maritime vénitien. Nous choisirons les périodes 1330—1345, donc immédiatement avant la Peste Noire, et 1400—1410, donc la première décennie du XV^e^ siècle, marquée par le ralentissement de la conquête ottomane après la défaite de Bayezid par Timur (1402). On sait qu'il existe deux genres de navigation : une navigation assurée par des convois de grandes galées armées, que la Commune loue à ses patriciens, et une navigation libre de navires de tous tonnages, dits désarmés (*navigia disarmata*), allant et venant à leur guise et selon les hasards du fret. On suit très bien le premier trafic des convois armés ou *mudae*, puisque les registres du Sénat donnent les modalités de l'armement et le total atteint par les enchères (*incanti*) ; on ne peut qu'appréhender les mouvements de la navigation libre, en dépouillant les lettres commerciales et les actes des notaires ; il est évident que les navires privés, fort nombreux, transportent un tonnage beaucoup plus considérable [12].

Période 1332—1345. —

Si l'on tient compte des données offertes par les enchères des galées du voyage Romanie—Mer Noire (*galee Romanie et Tane*, la Tana) pour ces quatorze années, dont quatre sans trafic organisé (en 1334, 1335, 1337 et 1341), on a :

en valeur (montant des *incanti*) : 57.880 ducats d'or ;
en pourcentage [13] : 58% du trafic.

Le Sud-Est européen constitue donc encore un centre d'attraction pour les armateurs et les transporteurs, qui escomptent trouver là-bas des occasions de gain. La conjoncture est favorable : excellents rapports avec le basileus Andronic III (1328—1341), relations assez correctes avec les Tatars de Crimée, absence de tout conflit avec les Génois. Des places importantes sont précisément citées par Pegolotti dans son traité [14] : dans la Zagora ou Bulgarie, Asilo ou Anchialos, Varna, Vidin : plus au

---

[12] F. Thiriet, *Quelques observations sur le trafic des galées vénitiennes d'après les chiffres des incanti*, in *Studi in onore di Amintore Fanfani*, t. III, Milan, 1962, pp. 493—522.

[13] *Ibid.*, p. 506. Le pourcentage est exactement de 57,6% contre 42,4% aux galées de la *muda* du Levant (*galee Cipri et Armenie*, ici l'Arménie cilicienne avec le grand marché de Lajazzo).

[14] Francesco B. Pegolotti, *Pratica della mercatura*, éd. A. Evans, Cambridge-Mass., 1936, p. 42.

Nord, le centre actif, souvent cité, de Maocastro ou Maurocastro (Akkerman ou Cetatea Albă). Tous ces ports sont des points de collecte des grains, où viennent charger les navires vénitiens, généralement des navires privés d'un tonnage modeste. Beaucoup plus important, toutefois, apparaît le réseau égéen des échanges vénitiens. Il est très complet : à l'Ouest de la Mer Egée, de la Canée à Nègrepont-Chalcis, par les étapes de l'Archipel (Mélos, Andros, Carystos dans le sud de l'Eubée) ; puis de Nègrepont vers Volo et Thessalonique, avec des étapes à Oréos et à Phtéléon de Phthiotide. De nombreux navires privés circulent en permanence, y compris les mois d'hiver, à la recherche d'un chargement intéressant. C'est le vagabondage , le *tramp* qui consiste à toucher tous les ports, sur la foi de nouvelles transmises par les facteurs des hommes d'affaires. En Thessalie et en Macédoine, il s'agit de trouver des céréales, des chevaux, voire un peu de bois du Pélion ; en échange, les Vénitiens apportent des draps de l'Occident. Le trafic d'ensemble révèle une grande continuité et une relative sécurité de gains substantiels.

Ce trafic est cependant menacé après 1342 : la guerre de succession qui éclate à Byzance, peu après la mort d'Andronic III, est un facteur défavorable. Malgré la générosité de la Commune envers Jean V et sa mère, le mégaduc Apokaukos ne cesse d'importuner les résidents vénitiens à Constantinople ; les réclamations véhémentes présentées par les ambassadeurs de Venise à la cour byzantine se font toujours plus vives [15]. Peu après, le khan tatar Djani beg (Zanibech) prend des mesures destinées à entraver le commerce vénitien en Mer Noire. Bien entendu, les Génois de Péra accentuent leurs prétentions, torpillent un projet d'union élaboré entre les deux métropoles contre les empiètements du khan, et en viennent à intercepter les convois vénitiens à la sortie du Bosphore [16]. Ainsi les prix des blés montent beaucoup dans l'Empire romaniote et à Venise même. Cette ascension des prix établit la preuve de l'importance du trafic macédonien et pontique, compromis par les agissements d'Apokaukos, par les troubles thessaloniciens, enfin par les mesures du khan. La crise est d'autant plus cruelle que Venise se trouve aux prises avec les émirs d'Aydin et, pendant de longs mois, avec la révolte de l'archonte crétois Capsocalivi.

Malgré cette crise, il importe de souligner un trait majeur : le trafic de redistribution le long du rivage grec, de la Béotie à la Thrace, se maintient fort bien. Alors se déploie l'activité de marchands spécialisés comme Marco Baseio qui, avec ses facteurs, assure un courant continu d'échanges

---

[15] F. Thiriet. *Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie* (= *Délib. Sénat*), t. I, n^os^ 153, 155, 156, 164.

[16] *Délib. Sénat*, I, n^os^ 145, 159, 162. 165, 167—169 et 180 ; aussi Tafel-Thomas. *Diplomatarium veneto-levantinum*, I, pp. 320—341.

entre Chalcis, Volo, Thessalonique et Kavalla, vendant des draps et des toiles, achetant des céréales. En outre, la Macédoine est atteinte par la voie continentale : un certain nombre de marchands vénitiens et ragusains sont signalés à Prizren, à Serrès [17]. Signalons, à titre d'exemple, le rôle de Francesco Spezier, Vénitien habitant Raguse (Dubrovnik) et que l'on voit très lié avec le consul vénitien de Thessalonique Francesco Soriano, de 1338 à 1343. Tous les renseignements pour cette période révèlent une crise frumentaire sérieuse, qui se prolonge jusqu'en 1346 [18].

Vers 1400—1410.—

Les premières années du quinzième siècle présentent un tableau différent en ce qui concerne le trafic organisé par l'Etat, à peu près analogue, bien que difficile à chiffrer, en ce qui concerne le trafic des navires privés. L'aire de protection impériale demeure la côte orientale de l'Hellade, ainsi que le littoral macédonien et thrace.

Les galées du trafic ont, au cours de ces treize ans (1400—1412), trouvé preneurs à bon prix. Mais l'intérêt se porte avant tout vers le Levant et l'Egypte. En effet, le convoi organisé ou *muda* d'Alexandrie, comprenant chaque année trois ou quatre galées, l'emporte avec 51% du trafic[19]. Et il convient de noter que le convoi est armé tous les ans, sauf en 1403. De même, la *muda* de Beyrouth, que doublent pourtant deux convois de coques destinées à charger les cotons, s'assure 27% du trafic armé. En revanche, les galées de Romanie n'attirent plus gu[illegible]es enchères : sur dix ans, puisque trois années n'ont pas vu d'enchères (1400, 1402 et 1405), le total des *incanti* n'atteint que 20.590 ducats d'or, soit 22 % du trafic armé. C'est dire combien l'espérance de gain a diminué dans les terres du Sud-Est européen et en Mer Noire [20]. La conjoncture est évidemment très défavorable : l'expansion ottomane se fait forte vers 1400 et Constantinople paraît devoir tomber sous les coups de Bayezid ; en Asie, la puissance offensive de Timur et les raids fréquents qu'il opère, de 1396 à 1402, constituent un grave danger pour les transactions. A cet égard, la victoire de Timur sur Bayezid à Ankara (juillet 1402) ne rétablit qu'imparfaitement la tranquillité nécessaire au commerce. C'est seulement en 1406, donc après la mort de Timur, que le montant des *incanti* pour les deux galées de Romanie approche à nouveau de 3000 ducats.

[17] B Krekić, *Dubrovnik et le Levant au moyen âge*, Paris, 1961, pp. 68—69.

[18] Ce serait, pensons-nous, un bon sujet d'études que l'examen minutieux de cette crise frumentaire qui frappe l'Europe méditerranéenne vers 1345—1347. Elle contribue à aggraver les effets de la Peste Noire.

[19] F. Thiriet, *Le trafic des galées...*, *op. cit.*, pp 511—516.

[20] Le nombre des galées armées n'a que peu d'importance ; les grandes galéasses équipées vers 1400 disposent d'une grande capacité, de 1000 à 1.500 *botte* chacune (800 à 1.100 tonneaux environ) ; un siècle plus tôt, la capacité d'une galée du marché ne dépassait pas 600 à 700 *botte*, soit quelque 500 tonneaux à peine. Une *botta* = 0,754 t.

Difficile et, en tout cas, périlleux à travers les Détroits et en Mer Noire, le trafic reste assez paisible le long du littoral grec et dans le sud de la Mer Egée. Là, les Vénitiens sont chez eux. Bien plus, ils complètent leur réseau de comptoirs. En 1389—1392, ils organisent la base nouvelle de Nauplie, débouché du sel de l'Argolide. En outre, ils maintiennent à Thessalonique leur consul, qui gère les intérêts d'une importante colonie, tant sous l'occupation turque qu'après la reconquête byzantine, à l'automne de 1402. Les documents établissent l'activité des marchands vénitiens en Macédoine ; ils affirment la ténacité des consuls, la plupart appartenant à la famille gréco-vénitienne des Philomati. Plus que jamais, les navires privés joignent Chalcis à Thessalonique, emportant des toiles, des serges et des draps qui, livrés aux facteurs du grand port macédonien, sont redistribués au meilleur prix. En retour, les navires désarmés vénitiens chargent du blé, de l'orge et des bois. Et ce trafic, fort régulier, est d'autant plus rémunérateur qu'il s'accompagne d'un cabotage tout au long du littoral thessalien.

Dans le sud de la Mer Egée, la pacification à peu près complète de la Crète accroît de beaucoup les possibilités d'échanges. La grande île est mieux cultivée : de nouveaux terroirs sont ensemencés, même dans les zones élevées des massifs centraux (le Lassithi, Anopoli, une partie des Monts Blancs). Ainsi se développe la production des céréales et de la vigne. En même temps, des cultures plus rémunératrices mais plus exigeantes aussi, car il faut des sols riches et une main d'œuvre nombreuse, connaissent une extension considérable : la canne à sucre et le cotonnier surtout [21]. Et, si les ressources en bois paraissent diminuer, l'élevage crétois s'étend, accroissant ainsi les exportations des fromages, si appréciés en Italie. Les ressources traditionnelles de l'apiculture, la cire et le miel, fournissent un appoint à cette économie crétoise, de plus en plus diversifiée. Des lors, Candie et la Canée disposent d'un fret de retour important et précieux pour l'alimentation de la métropole. Ces ports s'organisent alors en grands centres de stockage, avec des magasins et des entrepôts nouvellement construits. Là s'accumulent les épices, en particulier le poivre et le gingembre, l'alun, les matières colorantes. A titre d'exemple, en 1408, le Sénat fait envoyer à Candie deux galées pour en ramener 810 *colli* d'épices (environ 400.000 kg). Et ces opérations de ramassage deviennent plus considérables à partir de 1420. La Crète tend à exercer, dans les échanges vénitiens, une fonction qu'elle n'avait pas remplie jusque-là [22].

★

[21] Je renvoie sur ce point à mon article sur les fonctions du port de Candie, *op. cit.*, Κρητ. Χρον., pp. 339—342.

[22] Notre *Romanie vénit.*, pp. 413—426.

Les témoignages paraissent à présent suffisants pour saisir l'importance des pays du Sud-Est européen pour les intérêts vénitiens. D'emblée s'est dégagé un fait : les Vénitiens ne sont vraiment actifs que dans les territoires où ils se sentent maîtres du jeu. Si animées qu'aient pu être les transactions avec la Mer Noire, de Maurocastro à Caffa et de la Tana à Trébizonde, elles n'ont jamais joué un rôle de premier plan. C'est qu'elles étaient trop aléatoires. En revanche se dégagent le rôle majeur de Candie et de Nègrepont-Chalcis, le trafic de cabotage entre ces deux ports et l'Archipel, la Thessalie, la Macédoine. Ce trafic revêt un caractère de continuité qu'affectent peu les vicissitudes politiques et les aléas de la conjoncture. Au quinzième siècle, la prospérité est à son comble. Les documents abondent pour la mettre en valeur : les livres de comptes d'Andrea Barbarigo, de Marino Badoer, des frères Cappello, des frères Bembo, de nombreuses lettres commerciales, en grande partie encore inédites [23] et, bien sûr, les archives publiques. Répétons-le : cette activité se déploie sans interruption notable, elle se poursuit sous la domination ottomane et, semble-t-il, pendant la guerre elle-même [24].

Plus que le trafic d'Egypte peut-être, le trafic égéen et circumhelladique exercé par les Vénitiens est le plus régulier qui soit. Vers la Syrie et l'Egypte ne vont guère que des galées en convois armés ou, encore, des coques également associées et naviguant de conserve. En Romanie, circulent de très nombreux navires privés, errants certes mais dont les patrons savent parfaitement ce qu'ils trouveront ici ou là. Nous pensons que cette familiarité et cette confiance à l'égard des lieux, du cadre et des hommes ont, en définitive, une importance essentielle. Plus que les autres peuples méditerranéens, plus que les Génois ou les Catalans, les Vénitiens aimaient se sentir chez eux. Alors que les Génois et les marins de la Couronne d'Aragon étaient, au fond, plus courriers et marchands que créateurs d'empire, les Vénitiens, plus stables sans doute, entendaient s'installer et exploiter tranquillement leur bien. La grande expansion océanique du XVIe siècle allait le manifester plus encore. Les grands navigateurs qui découvrirent les terres nouvelles furent précisément surtout Génois, ou Aragonais, ou encore Portugais, très rarement Vénitiens. Même à l'époque qui nous a retenu, on constate que les Génois s'enfonçaient et agissaient plus en Mer Noire que les Vénitiens ; l'exception des frères Polo ne fait que confirmer cet aspect saisissant. Assurément, les Vénitiens sont des Médi-

---

[23] Nous songeons aux archives des Soranzo, assez éparpillées entre des fonds divers, *Miscellanea Gregolin*, *Miscellanea di pezzi non appartenenti ad alcun archivio*, dont le reclassement se poursuit lentement aux archives d'Etat de Venise.

[24] C'est, selon nous, la plus importante donnée que dégage la lecture des lettres écrites par les frères Bembo vers 1475—1493. V. notre article, *Les lettres commerciales des Bembo et le commerce vénitien dans l'Empire ottoman à la fin du XVe siècle*, in *Mélanges offerts à A. Sapori*, Milan, 1957, vol. II, pp. 911—933.

terranéens et ce sont des marins. Mais ils sont aussi liés à la terre ferme ; leurs entreprises sont donc également continentales : relations avec la plaine padane, les pays alpins et ceux d'outre-Alpes (Allemagne, Pays-Bas), entreprises en Vénétie et en Lombardie, dans le Frioul, en Istrie, en Dalmatie. En Romanie même, les Vénitiens ont voulu occuper, se fixer : la Crète, les Iles Ioniennes, les côtes d'Albanie et de Dalmatie ont été annexées et exploitées. Il nous paraît fondé de dire que les Vénitiens agissaient et réagissaient comme des fondateurs d'empires, des coloniaux au sens moderne du mot, et non pas seulement comme des marchands.

BYZANTINOVLACHICA

I : LES VLAQUES À LA FIN DU X[e] SIÈCLE—DÉBUT DU XI[e] ET LA RESTAURATION DE LA DOMINATION BYZANTINE DANS LA PÉNINSULE BALKANIQUE

EUGEN STĂNESCU

Le plus ancien événement historique à propos duquel il est fait mention des Vlaques de la Péninsule Balkanique est celui relaté par l'historien byzantin Jean Skylitzès — dans la rédaction de George Kédrénos —, événement qui se situe au début du règne personnel de Basile II le Bulgaroctone, touchant les circonstances de l'insurrection connue dans l'histoire sous le nom de celle des quatre Comitopoules. Jean Skylitzès, jugeant nécessaire de préciser le destin de chacun des quatre frères — David, Moïse, Aaron et Samuel — tente d'expliquer comment ce dernier est devenu le seul maître du nouvel Etat bulgare, à la suite de la mort tragique des autres. Au sujet de David, il relate : « Mais de ces quatre frères, David est mort aussitôt, tué entre Castoria et Prespa et le lieu nommé les Beaux-Chênes, par des Vlaques voyageurs »[1], après quoi Skylitzès passe aux autres frères, à Moïse, tué alors qu'il assiégeait la ville byzantine de Serrès, puis à Aaron, exécuté par les Bulgares eux-mêmes pour avoir tenté de négocier un accord avec les Byzantins. Il apparaît ainsi dès l'abord que l'événement qui nous intéresse n'est pas mentionné isolément, mais fait partie d'un contexte essentiel pour la

---

[1] Skylitzès, C.S.H.B., Bonn, 1939, II. p. 435 : « τούτων δὲ τῶν τεσσάρων ἀδελφῶν Δαβὶδ μὲν εὐθὺς ἀπεβίω ἀναιρεθεὶς μέσον Καστορίας καὶ Πρέσπας καὶ τὰς λεγομένας Καλὰς δρῦς παρά τινων Βλαχῶν ὁδιτῶν . . . ». Ce passage a été cité comme première mention sur la présence des Vlaques dans la Péninsule Balkanique, pour la première fois, par W. Tomaschek, dans *Über Brumalia und Rosalia nebst Bemerkungen uber das bessische Volkstum*, dans « Sitzungsberichte der Philosophisch-Historischen Klasse der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften », tome 60 (1868), p. 401, fait que soulignent tant R. Roesler, dans *Romanische Studien. Untersuchungen zu älteren Geschichte Româniens*, Leipzig, 1871, p. 107, que J Jung, dans *Romer und Romanen in den Donaulandern. Historisch-ethnographische Studien*, Innsbruck, 1877, p. 211.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 407—438, BUCAREST, 1968

compréhension des événements successifs qui ont abouti à la formation de l'Etat de Samuel.

Nous avons tenu à préciser qu'il s'agit du plus ancien événement en rapport avec les Vlaques de la Péninsule Balkanique, et non de la plus ancienne mention, car l'histoire de Skylitzès a été écrite un siècle environ plus tard et entre temps — c'est-à-dire à partir de la fin du XI[e] siècle — il est apparu, dans les sources documentaires ou narratives, d'autres mentions concernant les Vlaques, antérieures à l'œuvre de Skylitzès et, effectivement, les plus anciennes comme telles [2]. Mais si l'on veut reconstituer l'entrée en scène des Vlaques dans l'histoire de Byzance et les circonstances de leur développement, on doit adopter comme jalons chronologiques non pas les dates des mentions, mais celles des événements auxquels ces mentions se réfèrent, indifféremment de l'ordre chronologique des sources. Ainsi donc, le problème qui se pose au sujet de l'histoire des Vlaques de la Péninsule Balkanique est de savoir si — sur la base des sources — les débuts de cette histoire peuvent ou non être assignés à la fin du X[e] siècle, s'ils peuvent ou non être mis en rapport avec la guerre byzantino-bulgare qui, au bout d'un demi-siècle (968—1018), prendra fin par la restauration de la domination byzantine dans la Péninsule tout entière et le rétablissement de la frontière du Danube.

★

En ce qui concerne les données que nous venons de mentionner, il convient en premier lieu de rapporter le passage de Skylitzès à la réalité historique. Qu'y a-t-il de vrai dans la relation de cet événement ? S'agit-il d'un simple épisode dans la succession d'événements qui ont constitué la guerre byzantino-bulgare de la fin du X[e] siècle et du début du XI[e] siècle, ou, au contraire, projette-t-il une lumière plus intense sur ce chapitre si intéressant de l'histoire des Balkans ? Une telle analyse est d'autant plus nécessaire que la concordance entre l'épisode qui nous intéresse et la réalité historique peut être mise en doute, vu la contradiction qui existe entre la tradition écrite byzantine, contemporaine des événements que nous venons de rapporter, et celle bulgare, qui leur est postérieure :

---

[2] Cf., dans ce sens, Dimitrie Onciul, *Tradiția istorică în chestiunea originilor române* [La tradition historique dans la question des origines roumaines], dans *Opere complete, I. Originile Principatelor Române* [Œuvres complètes, I. Les origines des Principautés Roumaines], Bucarest, 1946, p. 326, qui montre clairement que le chrysobulle de 1020 de l'empereur Basile II pour l'archevêché d'Ochrida, d'après lequel, parmi les ressortissants de cet archevêché se trouvaient aussi « les Vlaques de toute la Bulgarie », en est la première mention historique. En échange, G. Brătianu adopte comme critère pour l'établissement de l'ordre chronologique des mentions l'ancienneté de l'événement relaté ; aussi le chrysobulle de Basile II ne représente-t-il pour lui que la quatrième mention des Vlaques dans la Péninsule Balkanique, voir *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești* [La tradition historique au sujet de la fondation des Etats roumains], Bucarest, 1945, p. 56. Certaines considérations au sujet du même problème, aussi chez Eugen Stănescu, *Les Mixobarbares du Bas-Danube dans les textes byzantins du XI[e] siècle*, dans « Nouvelles Etudes d'Histoire », III, Bucarest, 1965, p. 49.

selon cette dernière, non seulement David, la soi-disant victime des Vlaques, n'aurait pas été tué par ceux-ci, mais, après un règne de quelques années, il aurait abdiqué et, poussé par sa piété, se serait retiré dans un couvent [3].

A cause de cette contradiction, les historiens plus anciens ont eu tendance au début à ne pas prendre en considération ce passage de Jean Skylitzès ou à ne lui accorder que peu de crédit, le plaçant sous le signe du doute et lui déniant toute valeur probatoire quant aux débuts de l'histoire des Vlaques dans la Péninsule Balkanique [4]. Une attitude aussi sévèrement critique et qui risquait de paralyser toute tentative de faire progresser l'étude du problème n'était guère justifiée à l'égard de Skylitzès (même dans la rédaction de Kédrénos), cet auteur étant connu pour l'exactitude des détails qu'il rapporte ; du reste, pour les événements de la fin du Xe siècle et du début du XIe siècle, il se fondait sur l'ouvrage contemporain consacré au règne de Basile II par l'évêque Théodore de Sébasteia, auteur en mesure d'avoir une connaissance sérieuse des faits [5]. Le passage de Skylitzès doit, par conséquent, être pris en considération et, en premier lieu, nous tâcherons d'analyser les éléments du passage susceptibles de déterminer le temps, le lieu et les circonstances où se situe l'épisode vlaco-bulgare du meurtre de David.

Détermination du temps. Ce problème soulève des difficultés par le fait que la narration de Skylitzès ne respecte pas toujours l'ordre chronologique des événements. Le passage qui nous intéresse doit donc être examiné à la lumière du contexte général des événements parmi lesquels il figure, et cela d'autant plus que ce n'est peut-être pas sans raison que Skylitzès le mentionne à cette place. On peut, dans ce problème, distinguer trois corps de données. Le premier révèle que « lors de » ἅμα la mort

---

[3] Une opinion représentative pour cette tradition est celle de Paisie Hilandarski lequel, au XVIIIe siecle, dans son *Histoire*, a interprété des informations puisées dans des sources plus anciennes : « Но въ време Бъсилия Порфирогенита паки отложили ся болгари от греци. И поставили на црства Двида, сына Комистополова. Но Двид мало нечто пребилъ на црство — оставилъ престолъ и приялъ иночески чинъ. И тако скончалъ бгу угодно и сто житие. По преставление его имеялъ мощи нетлени», Sofia. 1961, p. 84. Pour la tradition écrite bulgare sur ce problème, voir Mathias Gyóni, *Skylitzès et les Vlaques*, dans « Revue d'Histoire Comparée », XXV (1947), Nouvelle Série, VI, n° 2, pp. 163–164.

[4] Un auteur caractéristique pour cette position est G. Murnu, qui dans *Cînd şi unde se ivesc românii întîia oară în istorie* [Quand et où l'on rencontre pour la première fois les Roumains dans l'histoire], dans « Convorbiri Literare », XXXIX (1905), pp. 101–102, dit au sujet de ce passage : « Il ne peut absolument pas servir de point de départ pour l'histoire des Roumains ; non seulement il ne s'appuie sur rien historiquement, mais il est hésitant et peu clair sous le rapport chronologique, topographique et ethnographique. » A cet égard, G. Murnu a été en bonne mesure influencé par Gustave Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, I, Paris, 1896, pp. 605–606, qui a cherché à mettre en valeur la tradition historique bulgare.

[5] B. Prokič, *Die Zusatze in der Handschrift des Johannes Skylitzes codex Vindobonensis hist. gr. LXXIV*, Diss. München, 1906, pp. 23–24 ; G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Berlin, 1958, p. 336.

de l'empereur Jean Tzimiscès, les quatre Comitopoules — c'est-à-dire les fils du comte Nikola[6] — prirent possession des régions bulgares qui avaient été occupées par les Byzantins[7]. Cette prise de possession a-t-elle eu lieu pour toutes les régions bulgares ou seulement pour celles de l'Est? Certains historiens considèrent, en effet, qu'en 971 la domination byzantine consécutive à la victoire de l'empereur Jean Tzimiscès ne se serait pas étendue à la Bulgarie occidentale et à la Macédoine, où il se serait formé un Etat bulgare indépendant, point de départ du futur empire de Samuel. Ce point est encore controversé[8]; d'ailleurs il ne concerne notre propre problème que tangentiellement et à un seul point de vue, sur lequel nous reviendrons. Ce qui demeure valable, c'est que ce premier corps de données peut être daté de façon précise, puisqu'il se rattache à la mort de Tzimiscès, laquelle a eu lieu en 976.

Le second corps de données se réfère à la fuite de Constantinople des deux tzars légitimes Boris et Roman, fils de Pierre et petits-fils de Siméon, faits prisonniers et déposés par Jean Tzimiscès au cours d'une cérémonie conçue comme une mise en scène pour marquer la fin *de jure* de l'Empire bulgare. Les deux fugitifs essayèrent d'enrayer l'influence croissante des Comitopoules, mais en vain : Boris fut tué par un Bulgare qui le prit pour un Byzantin à cause de son habillement, cependant que Roman dut finalement renoncer à toute action et retourner d'où il était venu[9]. Ce second corps de données ne peut être daté de manière précise, les dates proposées variant entre les années 976 et 980[10].

Le troisième corps de données se référant au sort des quatre Comitopoules et, en premier lieu, à l'épisode concernant David, l'aîné des frères,

---

[6] C'est un fait bien établi aujourd'hui que le père des Comitopoules fut Nikola, et non pas Chichman, comme le croyaient les historiens plus anciens ; voir la discussion chez W. Zlatarski, История на българската дьржава през средните векове, Sofia, 1927 II, p. 637.

[7] Skylitzès, II, pp. 434—435.

[8] Le point de vue principal de la théorie selon laquelle Jean Tzimiscès a conquis toute la Bulgarie et donc il n'y a eu formation d'un Etat bulgaro-macédonien ni en 969, après la mort du tzar Pierre, ni en 971, après la victoire sur le Danube du basileus byzantin, a été exposé par D. N. Anastasijević, *L'hypothèse de la Bulgarie Occidentale*, dans *Recueil Théodore Ouspenski*, Paris, 1930, pp. 20—26 Ce point de vue a été soutenu de nouveau dernièrement dans *Istorija Narodov Jugoslavija* [Histoire des peuples de Yougoslavie], Belgrade, 1960, t. II, p. 276. Le point de vue principal de la conception selon laquelle un Etat bulgare occidental aurait commencé à se former en 969 dans la région macédonienne, processus qui n'aurait pas été influencé par la victoire de 971, a été exposé par W. Zlatarski, *op. cit.*, pp. 640—644. Cette thèse a été reprise récemment par D. Angelov, dans *История на Византия*, Sofia, 1963, pp. 88—89 G. Ostrogorski, dans *Geschichte des byzantinischen Reiches*, 3e éd., München, 1963, pp. 250—251, note 2, formule une opinion modérée, à savoir qu'entre 971 et 976 il aurait existé dans la région macédonienne une domination nominale des Byzantins, mais non appuyée par une occupation militaire. Dernièrement, J. Ferluga, dans *Le soulèvement des Comitopoules*, « Zbornik Radova Vizantološkog Instituta», Belgrade, IX (1966), pp. 75—84. soutient qu'il n'a existé qu'une seule révolte des Comitopoules, celle de 976.

[9] Skylitzès, II, p. 435 :

[10] Voir la discussion sur cette datation chez W. Zlatarski, *op. cit.*, II, p. 639 et chez D. Angelov, *op. cit.*, II, p. 90.

adopte dans sa partie initiale l'expression « aussitôt » εὐθὺς (sous-entendu : « après cela »). Mais aussitôt après quoi ? Après la prise du pouvoir par les Comitopoules en 976 — cas où le début du troisième corps de données se rattacherait à la fin du premier —, ou aussitôt après la fuite en Bulgarie de Boris et de Roman — cas où le début du troisième corps se rattacherait à la fin du second ? Etant donné que le second corps de données semble avoir été intercalé dans le récit et qu'il rompt la rigueur de l'enchaînement chronologique — fait qui n'a rien d'étonnant de la part de Skylitzès, dont les informations sont assez sûres mais ne respectent pas toujours la succession dans le temps —, étant donné aussi que dans un manuscrit de la chronique de Skylitzès (Vindob. hist. 74 (S. XII—XIV), ff 1[r] — 106[v]), on trouve, ajoutée à l'expression « aussitôt », l'expression « aussitôt après la révolte » εὐθὺς τῆς ἀποστασίας[10a], le rapport chronologique de succession entre l'épisode du meurtre de David et la prise du pouvoir par les Comitopoules paraît évident, ce qui explique l'accord général des historiens pour la date de 976[11]. Il subsiste pourtant un léger doute, dont certains historiens plus anciens se font l'écho[12] et qui nous oblige, avec toute la réserve qui s'impose, à nous demander si l'épisode du meurtre de David ne doit pas être placé après la fuite des deux fils du tzar Pierre, soit que le dernier corps de données se rattache au second, soit même qu'il fasse suite au premier, mais après un certain délai et non pas « aussitôt » après la prise du pouvoir par les Comitopoules. Suivant cette interprétation, la contradiction entre les traditions écrites byzantine et bulgare s'atténue ; les dates, qui selon l'une se rattachent à la mort de David et selon l'autre à son abdication, se rapprocheraient, la seule différence essentielle entre les deux traditions étant la manière dont David a fini sa vie : tué ou retiré dans un couvent ?[13]

Détermination du lieu. Dès les premières discussions sur ce problème, l'auteur qui a signalé pour la première fois l'importance de la mention a proposé deux hypothèses quant à la localisation de l'épisode qui nous intéresse : la localité de Biklista, située entre Kastoria et Prespa, dans un défilé montagneux, ou peut-être le village de Vlachokleisura, non loin de Kastoria[14]. Ceux qui se sont occupés du problème sitôt après la découverte de

---

[10a] B. Prokič, *op. cit.*, p. 28. Sur l'importance de cette variante, voir M. Gyóni, *op. cit.*, p. 164.

[11] Voici quelques exemples de cet accord des historiens : R Roesler, *op. cit.*, p. 107 ; C. Jirecek, *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, p. 217 ; P. Hunfalvy, *Die Rumanen und ihre Anspruche*, Wien, 1883, p. 261 ; A. D. Xenopol, *Une énigme historique. Les Roumains au Moyen Age*, Paris, 1885, p. 40 ; P. Mutafciev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932, p. 79 ; M. Gyóni, *op. cit.*, p. 166 ; Th. Capidan, *Macedoromânii* [Les Macédo-Roumains], Bucarest, 1942, p. 152.

[12] G. Schlumberger, *op. cit.*, t. I, pp. 599—606.

[13] Paisie Hilandarski, éd. cit., p. 84.

[14] V. Tomaschek, *op. cit.*, p. 401.

la mention, lors des premières discussions à son sujet, ont opté en général pour la première hypothèse, celle de la localisation de l'épisode à Biklista, Vlachokleisoura leur paraissant trop en dehors du chemin reliant Kastoria à Prespa [15]. Cette localisation paraît être la bonne, surtout à la lumière de la correction du texte opérée par le manuscrit mentionné plus haut, qui relève que l'expression καὶ τὰς λεγομένας Καλὰς Δρῦς est dépourvue de sens et que, au lieu de καὶ , il aurait dû y avoir εἰς τὰς, ce qui confèrerait à toute la localisation un sens plus clair et plus précis, la phrase devenant : « Εἰς τὰς λεγομένας Καλὰς Δρῦς entre Kastoria et Prespa, aux Beaux-Chênes » [16]. La localisation proposée se justifie aussi par sa proximité de la grande voie commerciale du temps, plus ou moins la même que la célèbre Via Egnatia de l'Antiquité [17].

Cette localisation est également confirmée par le fait qu'elle est comprise dans la région gouvernée directement par David, dans le cadre d'une espèce de confédération des quatre Comitopoules, laquelle a existé jusqu'au moment où Samuel, l'unique survivant, fut devenu seul maître des régions gouvernées auparavant par les quatre frères. Le territoire gouverné par David comprenait, semble-t-il, le sud-est de la Macédoine, entre les cours inférieurs de la Bistrița et du Vardar, s'étendant jusqu'au voisinage de la zone de Salonique et ayant comme centre principal Bodena ou Moglena. En tant que l'aîné des quatre frères, c'est certainement dans le territoire de David que se trouvait le siège de l'archevêque-patriarche bulgare [18]. A propos de l'étendue de ce territoire, il faut revenir — parce qu'il s'y rapporte directement, ainsi que nous l'avons déjà noté — sur le problème de la date à laquelle a eu lieu la révolte ou les révoltes des Comitopoules. En effet, si une révolte couronnée de succès avait eu lieu en 969, suivie de la constitution de l'Etat confédéral des quatre frères, l'épisode de 976 serait peu vraisemblable, car après 7 à 8 ans l'autorité de David aurait dû être assez bien assise et les routes assez sûres pour qu'il ne risquât pas de tomber dans une embuscade, d'autant plus qu'il ne circulait certainement pas sans une puissante escorte. C'est pourquoi il est plus probable que la révolte victorieuse, suivie de la constitution de l'Etat confédéral des quatre Comitopoules, n'a eu lieu qu'en 976 ; dans ce sens, l'épisode décrit par Ioan Skylitzès peut être assigné à la période initiale de la formation de cet Etat, lorsque la situation était encore confuse et les

---

[15] J. L. Pič, *Über die Abstammung der Rumänen*, Leipzig. 1880, p. 55 ; Hunfalvy, *op. cit.*, p. 61.

[16] Prokič, *op cit.*, p. 28 ; M. Gyóni ; *op. cit.*, pp. 165—166. Voir également N. Iorga, *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică* [Histoire des Roumains de la Péninsule Balkanique], Bucarest, 1919, pp. 13—14 et id., *Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale*, III, Bucarest, 1937, p. 70, qui explique ingénieusement cette toponymie par le système défensif caractéristique des Roumains consistant à élever des fortifications par l'entassement de troncs de chêne.

[17] M. Gyóni, *op. cit.*, p. 168.

[18] W. Zlatarski, *op. cit*, p. 640.

forces en présence n'étaient pas encore fixées de façon certaine et capables de ce que nous pourrions nommer une option définitive.

Le fait que la même source mentionne un nom de lieu authentiquement vlaque — la localité Κιμβαλόγγος, qui représente la transcription en grec du terme vlaque « Campulung » ou « Campolong » et à proximité de laquelle Basile II remporta le 24 juillet 1014 la victoire décisive sur l'armée de Samuel [19] — ne permet pas de considérer comme fortuite la mention de Skylitzès concernant les Vlaques. En définitive, indifféremment de la localisation précise de l'épisode — les recherches principales à cet égard semblent s'être fixées sur le défilé proche de la localité de Klidi (dans le même passage de Skylitzès il est question aussi d'un Κλειδίον, près de la rive occidentale du cours inférieur de la Strouma [20]) — le terme toponymique employé atteste l'existence d'établissements stables d'une population qui n'était là ni depuis peu de temps, ni par hasard [21].

Détermination des circonstances. Ce problème est, lui aussi, assez confus, du fait de l'épithète ὁδιτῶν choisi pour qualifier les Vlaques qui ont tué David. Or, selon toutes les probabilités, dans le langage des textes byzantins ce terme paraît être un ἅπαξ λεγομένον [22].

Que peuvent donc être ces ὁδῖται et pourquoi l'écrivain byzantin a-t-il cru devoir recourir à ce terme complètement inusité pour désigner les Vlaques de l'épisode de 976? On est frappé, à cet égard, par la variété des interprétations proposées pour la traduction de cet épithète : « vagabonds » [23], « malfaiteurs » ou « individus isolés » [24], « vadrouilleurs » [25], « voyageurs » [26], « nomades » [27] », « pâtres nomades » [28], « passants » [29], « réfugiés » [30]. Un tel flottement n'était pas fait pour élucider le sens véritable du terme. Aussi, la solution la plus logique, parce que

---

[19] Skylitzès, II, p. 457 : εἰδὼς οὖν ὡς ἔθος ἀεὶ τῷ βασιλεῖ διὰ τοῦ λεγομένου Κίμβα Λόγγου καὶ τοῦ Κλειδίου ποιεῖσθαι τὰς διελεύσεις... »; V. Tomaschek, *op. cit.*, p. 401 ; R. Roesler, *op. cit.*, p. 108 ; J. L. Pič, *op. cit.*, p. 59 ; M. Gyóni, *op. cit.*, pp. 170—171.

[20] M. Gyóni, *op. cit.*, pp. 172—173.

[21] M. Gyóni, *op. cit.*, p. 174.

[22] Ce terme ne figure pas dans les dictionnaires de Du Cange et de Sophoclès. On le trouve, en échange, dans les dictionnaires de grec classique, avec les traductions suivantes : M. A. Bailly, p. 1351, « qui voyage, voyageur »; H. G. Liddel, R. Scott, H. St. Jones, p. 1198, « wayfarer, traveller ». Le Μέγα Λεξικὸν τῆς Ἑλληνικῆς Γλώσσης, t. II, Athènes, p. 136), s. v. ὁδῖτης ne donne pas des précisions sur le sens des textes byzantins.

[23] R. Roesler, *op. cit.*, p. 107.

[24] J. L. Pič, *op. cit.*, pp. 54—55.

[25] P. Hunfalvy, *op. cit.*, p. 266.

[26] B. P. Haşdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae*, Introduction, p XXXI.

[27] A. D. Xenopol, *Une énigme historique. Les Roumains au Moyen Age*, Paris, 1885, p. 40.

[28] G. Murnu, *Istoria Românilor din Pind. Vlahia Mare — 980—1259* [Histoire des Roumains du Pinde. La Grande Vlachie — 980—1259], Bucarest, 1913, p. 13.

[29] D. Russo, *Elenismul în România* [L'hellénisme en Roumanie], dans « Studii istorice greco-române », II, Bucarest, 1939, p. 500.

[30] I. I. Nistor, *Originea Românilor din Balcani şi Vlahiile din Tesalia şi Epir* [L'origine des Roumains des Balkans et les Vlachies de Thessalie et d'Epire], dans « Analele Academiei Române, Memoriile Secţiei Istorice », III[e] série, XXVI (1943—1944), p. 176.

fondée sur la connaissance du contexte historique dans le temps et dans l'espace, est celle considérant les Vlaques ὁδῖται comme des conducteurs de caravanes commerciales, spécialisés dans le transport à des distances moyennes, ou même plus longues, soit de leurs propres produits, soit de ceux d'autres personnes, exerçant par conséquent une fonction économique d'échange à la fois complémentaire et indépendante de la fonction de production[31].

Aussi peut-on considérer comme juste le rapprochement qui a été fait entre les Vlaques ὁδῖται de Jean Skylitzès et les Vlaques « kjélators » des documents serbes médiévaux [32]. A cet égard, nous citerons comme particulièrement significatif le chrysobulle accordé par le roi de Serbie, Etienne Milioutine, en 1318, au monastère de Banska, où il est dit : « Quant à la loi des Vlaques, elle est celle-ci : ils n'ont pas à payer la grande dîme, mais la petite ; qu'ils donnent, chaque année, une brebis avec son petit et une brebis stérile pour cinquante brebis et si, par leur faute, ils perdent quelque jument de l'Eglise, qu'ils se cotisent, cinq d'entre eux, pour restituer la jument dans le courant de la première année, et rien de plus ; et que chacun donne à l'Eglise, par an, deux peaux de mouton et que ceux qui ont des villages fauchent l'herbe trois journées sur les Kiérisé ou dans un autre lieu voisin ; et qu'ils apportent chacun, chaque année, un cheval de blé et un cheval de vin, et qu'ils transportent du sel pour l'Eglise, d'où l'hégoumène le leur ordonnerait, dix chevaux de sel par chaque quarantaine de cases ; et que celui qui est militaire et n'a pas à travailler la laine de l'Eglise, donne de sa part des vêtements ; et que le militaire, de même que le kjélator, apporte du fromage de la montagne ; et que le kjélator paisse (le troupeau) et tonde la laine, et le militaire ait soin des pâtres ; et, en cas de mauvais temps, le militaire, ainsi que le kjélator, s'en aille avec le troupeau ; le vol entre eux est puni de six bœufs, et le vol de chevaux, six fois plus. »[32a] La lecture de ce texte révèle

---

[31] Après K. Jirecek, *Die Wlachen und Maurowlachen in den Denkmalern von Ragusa* (Sitzungsberichte K. Bohm. Ges. der Wissenschaften Hist.-Phil. Klasse, Prague 1879), c'est Stojan Nowakowitch qui a parlé largement de ces Vlaques transporteurs, « Kiridzii », et qui formaient même des associations de « Kiridzii », *Село*, Belgrade, 1965, p. 50 sq. (nouvelle édition d'après celle de 1891). Voir aussi N. Iorga, *Notes d'un historien relatives aux événements des Balkans*, dans « Etudes Byzantines », I, Bucarest, 1939, p. 24 ; id., *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică*, p. 13 ; id., *Histoire des Roumains...*, III, p. 8. Récemment le même point de vue a été adopté par H. Mihăescu dans *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea* [L'influence grecque sur le roumain jusqu'au XV^e siècle], Bucarest, 1966, p. 164.

[32] V. Bogrea, *Sur les Vlaques « ὁδῖται » de Cédrénus*, dans « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », VII^e année, n^{os} 7—9, juillet-septembre 1929, pp. 51—52.

[32a] La traduction en langue française de ce document appartient à V. Bogrea, *op.cit.*, pp. 51—52, d'après le document de 1318 donné par Etienne Uroch II Milioutine au monastère St.-Etienne de Banska, publié par Ioan Bogdan dans les « Convorbiri literare », 2/XIV (1890), p. 490, le texte original du passage qui nous intéresse étant le suivant : « А се законъ Блахонмъ: да имъ ня десетка велиш — ега, нъ малый. да даю но всако лято от. и. овцоу съ ямиетемъ, а дроугоу ягловоу. и ако по гряху изгиноу оу цръкве а веки-е Ни а. и на даю цръкви на годи е всакъ яловяк по. в. Ягниетиня и кто села имаю да косе

l'existence en Serbie, au Moyen Age, de deux catégories de Vlaques : ceux qui exerçaient une fonction plutôt militaire et ceux exerçant une fonction plutôt économique (les « kjélators »). Ces derniers n'étaient pas seulement pâtres et éleveurs de bétail, mais aussi agriculteurs et viticulteurs, ainsi qu'il ressort des premières lignes du texte ci-dessus, et en outre, ainsi qu'il ressort tout aussi clairement du texte, transporteurs de produits[33]. Il n'est pas exclu que le terme désignant les deux catégories de Vlaques aient eu aussi le sens de paysans libres pour les « militaires » et de paysans dépendants, de serfs, pour les « kjélators »[34], care il ressort clairement du texte que les « militaires » avaient eux aussi des occupations économiques. Il résulte de là que, très probablement, les Vlaques ὁδῖται de Skylitzès n'étaient autres que les Vlaques « kjélators » de plus tard, caractérisés par la même situation économique complexe et non pas de simples transporteurs, ainsi que certains l'ont soutenu récemment [35]. Il ne faut, par conséquent, pas déduire de cette caractérisation que les Vlaques de Skylitzès étaient forcément venus d'ailleurs, qu'ils étaient, par exemple, des « kjélators » du nord de la Péninsule de passage par hasard, en 976, aux lieux où David a trouvé la mort [36].

Une telle opinion est d'autant plus difficile à admettre que le terme grec ὁδίτης n'est, visiblement, qu'un calque du terme vlaque et roumain « călător », la racine des deux termes étant ὁδός = cale, ce qui prouve leur similitude absolue, ainsi qu'on l'a souligné catégoriquement [37]. La chancellerie serbe a préféré utiliser un terme autochtone plutôt que de le traduire en serbe, contrairement à la manière de procéder des Byzantins, qui ont traduit en grec le terme autochtone — les uns et les autres désignant de la sorte la même réalité sociale et économique.

Les observations formulées ci-dessus au sujet de la détermination du temps, du lieu et des circonstances de l'épisode relaté par Jean Sky-

---

сяна. дъни на кии — ерезярхъ или индя на близоу. и да доносе оу годи и товаръ жита а другии вина. и да доносе соли цръковне от коуд имя илоуменъ рече. М. клятищь. и. товаръ. и кто и-ест воиникъ и не име тежати вльне цръковне да даи-е от себе окрою. и воиникь и ки-елаторъ да носе сыриени-е с планине. и ки — слеторъ да пасс и влъноу стриже. а воиникъ да пасе пастоухе. а оу зло вряме и воиникъ и ки-елаторъ да греде къ овцамъ и краля мегюсобна. ѕ҃. воловъ. а конъска сам. ѕ҃ конь.»

[33] Dans ce sens, cf. V. Bogrea, *op. cit.*, pp. 52—53 ; B. P. Haşdeu commet une erreur dans *Arhiva Istorică a României* [Archives Historiques de la Roumanie], III, p. 170, lorsque, se fondant sur les données d'un document serbe du Moyen Age, il généralise le cas en attribuant aux Vlaques une activité strictement pastorale. Selon St. Nowakowitch, *op. cit.*, p. 50 sq., c'est sans doute que les Vlaques facilitaient les échanges de toute la région entre le Danube et Raguse.

[34] M. Gyóni, *op. cit.*, p. 167.

[35] V. Bogrea, *op. cit.*, pp. 50—53 ; M. Gyóni, *op. cit.*, pp. 167—168.

[36] Silviu Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu* [Les Vlaques du nord de la Péninsule Balkanique au Moyen Age], Bucarest, 1959, pp. 111, 161—162.

[37] V. Bogrea, *op. cit.*, p. 52 ; M. Gyóni, *op. cit.*, p. 167.

litzès justifient la prise en considération de ce texte comme la première mention connue sur l'histoire des Vlaques dans la Péninsule Balkanique. En effet, les éléments déterminants se combinent logiquement, donnant un contour historique à la relation. Ainsi il semble établi avec certitude que Vlaques ont tué le fils aîné du comte Nikola durant la phase initiale de l'action des Comitopoules, dans la région gouvernée par celui-ci, et qu'ils faisaient partie de cette catégorie de la population qui s'occupait — durant une partie seulement de l'année, sans doute — du transport des produits. Mais quel est le sens historique de cet épisode ? Faut-il prendre le texte de Skylitzès à la lettre et se contenter des données qu'il fournit, ou doit-on tenter de déceler la vérité qui s'y cache au-delà du sens littéral ? Deux conceptions peuvent être relevées à cet égard :

Selon les uns, la réalité historique était bien plus complexe et même autre qu'il ne ressort de la lettre du texte. L'Etat formé dans les régions macédoniennes après les événements des années 971—976 n'était pas un Etat de refuge, comparable aux Etats de Nicée ou de Trébizonde de plus tard, mais un Etat de création originale et populaire, appuyé sur des éléments ethniques locaux, parmi lesquels un rôle primordial était occupé par les Vlaques et les Albanais. Compte tenu, d'autre part, des noms hébreux, et non pas slaves, des Comitopoules, il apparaîtrait que ceux-ci étaient des Vlaques et que l'empire de Samuel était dans son ensemble une création vlaque, une création dont le caractère vlaque était prépondérant. D'après cette conception donc, l'épisode relaté par Skylitzès ne serait qu'un faible reflet d'une réalité historique dont la portée est bien plus ample [38].

Selon les autres, l'épisode doit être interprété à la lettre, en tant qu'un fait de guerre accompli contre les Comitopoules par les Vlaques, considérés ainsi comme les « alliés », les « fidèles sujets », les « hommes » des Byzantins, une sorte d'agents des intérêts impériaux dans ces régions, dont on se servait pour entretenir un esprit favorable aux Byzantins et même pour exécuter des actions violentes, telles que celle de 976. Pour cette raison, le meurtre de David, l'aîné des frères, ne serait pas un fait divers, mais aurait eu pour but d'affaiblir dès le début la force de l'action déclenchée contre Byzance. Dans ces conditions et selon cette conception, on

---

[38] A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiana* [Histoire des Roumains de la Dacie Trajane], 3[e] éd., Bucarest, 1925, t. II, pp. 225—226 ; N. Iorga, *Notes d'un historien* .., p. 25 ; id., *Sîrbi, bulgari și români în Peninsula Balcanică în Evul Mediu* [Serbes, Bulgares et Roumains dans la Péninsule Balkanique au Moyen Age], dans « Analele Academiei Române, Memoriile Secției Istorice », II[e] Série, XXXVIII (1915—1916), p. 113 ; id., *Formes byzantines et réalités balkaniques*, dans « Etudes Byzantines », I, Bucarest, 1939, p. 109 ; id., *Histoire des Roumains*, III ,pp. 7—10 ; N. Bănescu, *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'Empire bulgare de Samuel*, dans « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine », X (1923), p. 51.

ne saurait admettre ni le caractère vlaque de l'Etat de Samuel, ni même l'idée que les Vlaques aient pu y jouer le moindre rôle [39].

On se trouve donc en présence de deux conceptions extrêmes, toutes deux basées presque exclusivement sur le même texte. Etant donné qu'aucun témoignage contemporain direct sur le rôle des Vlaques durant la guerre de Byzance contre la Bulgarie ne vient compléter ce texte, on est obligé de se demander si des données à ce sujet ne pourraient être fournies par des sources ultérieures. Telle est d'ailleurs la méthode que nous nous sommes proposé de suivre : examiner si les sources du XI^e et du XII^e siècle ne renferment pas des échos des événements de la fin du X^e siècle, susceptibles d'éclaircir le problème qui nous occupe.

★

Si l'on passe en revue les sources de différentes catégories de l'époque qui fait suite à la reconquête de la Bulgarie par les Byzantins, jusqu'à la période des bouleversements qui ont abouti vers la fin du XII^e siècle à l'effondrement de la domination Byzantine entre les Balkans et le Danube, puis au début du XIII^e siècle à la division du territoire byzantin en de nombreux Etats, on perçoit clairement l'existence d'une tradition concernant les événements de la fin du X^e siècle et du début du XI^e siècle, et même d'une certaine tradition sur les Vlaques dans leurs rapports avec les Byzantins et les Bulgares. Confrontant les tendances de cette tradition avec les renseignements sur les Vlaques qui se dégagent de l'épisode relaté par Skylitzès en rapport avec les campagnes de Basile II, on remarque dès l'abord l'existence d'une ligne commune. Or celle-ci ne se réfère ni à une alliance ou à une entente entre Vlaques et Byzantins, ni à des conflits entre Vlaques et Bulgares, mais, bien au contraire, à la lutte commune des Vlaques et des Bulgares contre Byzance, à leur haine commune d'une domination dont ils ressentaient le caractère injuste et oppressif.

La tradition dans les « Conseils et Contes » de Kékauménos. Ainsi qu'il est connu, une partie de cet ouvrage est consacrée à la description de l'insurrection qui éclata en Thessalie peu avant la mort de l'empereur Constantin Doukas, probablement en 1066. Bien que dans cette description les Vlaques soient constamment désignés comme les instigateurs, les organisateurs et le principal élément de combat de l'insurrection, celle-ci est présentée comme le résultat de la participation des Vlaques et des Bulgares, entre lesquels il régnait une parfaite entente et collaboration.

Les exemples sont suggestifs. Vlaques et Bulgares étaient liés, entre autres, par une sorte de coopération économique, les premiers faisant paître leurs troupeaux sur les montagnes des seconds ; souvent les trou-

---

[39] W. Zlatarski, *op. cit.*, p. 650 ; P. Mutafciev, *op. cit.*, pp. 196–212 ; M. Gyóni, *op. cit.*, pp. 168–169.

peaux étaient communs [40]. Au cours des différentes phases de l'insurrection, les Vlaques et les Bulgares sont montrés à plusieurs reprises comme menant des actions concertées. Ainsi, il est précisé que les Vlaques et les Bulgares insistaient sans cesse pour attirer à leur cause la principale notabilité locale : « . . . ils allèrent de nouveau tous ensemble, Vlaques et Bulgares, à l'instigation de ceux de Larissa » [41]. Puis, après que ce notable se fut mis pour la forme à la tête de la révolte et qu'il eut concentré les forces dont il disposait et dont le noyau principal était constitué par les Vlaques et les Bulgares, « . . . établissant là son camp, il rassembla les Vlaques et les Bulgares voisins de ce lieu et une grande foule se réunit autour de lui » [42]. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à ce que, en guise de conclusion à la question des soulèvements vlaco-bulgares (ou, selon son expression, des Vlaques de Bulgarie), l'auteur souligne que le danger représenté par ceux-ci ait imposé aux autorités byzantines une prudence et une vigilence de chaque instant : « . . . et si jamais la révolte éclate en Bulgarie, ainsi qu'il a été dit plus haut, et s'ils (c'est-à-dire les Vlaques, *n.n.*) se déclarent tes amis et font des serments de fidélité, ne te fie pas à eux » [43].

Compte tenu de la manière dont cette insurrection vlaco-bulgare est décrite par un écrivain byzantin de la fin du XI^e^ siècle, il est permis d'affirmer que l'on ne décèle nulle part le moindre mouvement de surprise devant une situation qui serait nouvelle ; on a, bien au contraire, le sentiment qu'il se trouve devant une hostilité et une résistance communes qui, pour les Byzantins, ne devaient pas être de date récente. Il apparaît clairement que la description des événements de 1066 ressuscitait dans l'esprit de l'écrivain byzantin des souvenirs plus anciens, qui pouvaient fort bien dater, par exemple, de l'époque de Basile II. C'est peut-être dans ce sens qu'il faut comprendre l'importance de Larissa en tant que centre de l'insurrection. En effet, au cours de ses offensives de l'avant-dernière décennie du X^e^ siècle, le tzar Samuel avait déporté la plus grande partie de la population de Larissa, qu'il avait colonisée en Bulgarie. Et il se pourrait qu'à la place de celle-ci, il eût installé une population bulgare qui s'était mêlée à la population vlaque restée sur place [44]. Du reste, la tradition

---

[40] Kékauménos, éd. Wasiliewski-Jernstedt, 1896, pp. 68–69. Wasiliewski considère que le terme τῶν Βουλγάρων (entre parenthèses dans le texte) est erroné, au lieu de τῶν Βλάχων. Nous ne partageons pas cette opinion, estimant que le terme a été ajouté pour souligner que les troupeaux appartenaient aux Vlaques et aux Bulgares.

[41] Kékauménos, p. 69.

[42] Kékauménos, p. 70.

[43] Kékauménos, pp. 71–75 : εἰ δὲ καὶ ποτε γενήσεται ἀνταρσία εἰς Βουλγαρίαν, καθὼς προείρηται, καὶ εἰ φίλοι σου ὁμολογούσιν εἶναι ἤ καὶ ὄμνυνται, μὴ πιστεύσῃς αὐτοῖς. Pour l'importance de ce point en faveur de notre thèse, voir P. P. Panaitescu, dans « Revista Aromânească », I, 1929, p. 22.

[44] Skylitzès, II, p. 436.

écrite bulgare se réfère à certaines colonisations de Vlaques par Samuel, peut-être dans le but de repeupler les régions d'où avait été déportée la population grecque [44a]. Toutes ces circonstances expliquent le sort commun des uns et des autres et, par voie de conséquence, les actions communes dirigées plus tard contre les Byzantins.

La tradition dans l'« Histoire » de Nicétas Choniate. Une référence certaine , en rapport avec cette tradition, aux événements de la fin du X[e] siècle et du début du XI[e] siècle se trouve dans l'« Histoire » de Nicétas Choniate où, au sujet du déclenchement de l'insurrection de Pierre et d'Assen, à la suite de laquelle la Bulgarie s'est libérée de la domination byzantine, il est dit qu'une des principales causes du mouvement fut que les règles de comportement à l'égard des Vlaques établies par Basile II n'avaient pas été observées. Voici, en effet, les termes dans lesquels l'historien parle d'un des conseillers de l'empereur Isaac l'Ange : « . . . et alors que l'un des juges, Léon le Monastériote, lui aurait dit que l'âme de Basile, le tueur de Bulgares, est triste de ce que l'empereur ne respecte pas ses règles et ses décisions, déposées au monastère de Sosthène, et que pour cette raison les Vlaques se sont soulevés. . . »[45].

Nous ne saurions, cependant, poursuivre notre exposé sans souligner que tout le déploiement de la révolte conduite par Pierre et Assen, tel qu'il est présenté par Nicétas Choniate — qui évite systématiquement le terme « Bulgare » et n'utilise jamais que celui de « Vlaque » — a servi à l'échafaudage d'une théorie selon laquelle Nicétas Choniate — dans son horreur du simple nom « Bulgare », aurait — imité en cela par d'autres écrivains byzantins — remplacé sciemment ce terme par celui de « Vlaque »[46]. Nous reviendrons en détail sur ce problème au moment où, dans le cadre des présentes recherches, nous aborderons les événements de la fin du XII[e] siècle ; mais nous ne pouvons remettre à plus tard quelques

---

[44a] Paisie Hilandarski, *op. cit.*, p. 84.

[45] Nicétas Choniate, C.S H.B., Bonn, 1835, p. 488.

[46] L'opinion qu'en écrivant « Vlaques » les écrivains byzantins de cette époque entendaient « Bulgares » a été soutenue surtout par Constantin Jireček dans *Geschichte der Bulgaren*, Prague. 1876, p. 220 ; Th. Ouspenski, dans *Образование второго болгарского царства*, extrait de « Имп. Новороссийского Университета», XXVII, (Одесса, 1879), p. 153 sqq ; J. L Pič, *op. cit.*, pp. 87 92 ; I. Dujcev. *Inocentii PP. III epistolae ad Bulgariae historiam spectantes*, dans «Годишник на Софийския Унив, Ист-Фил.», XXXVIII (1941 —1942). pp. 85—86. Dès le début, cette thèse a été combattue par des savants renommés, tels que C. Hoefler, dans *Die Walachen als Begrunder des zweiten bulgarischen Reiches des Asseniden*, dans « Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften », Philos Histor. Classe, Bd. XCV (1880), pp. 229—245, et W. Wasiliewski. dans son compte rendu plutôt sévère de l'ouvrage susmentionné de Th. Ouspenski. dans « Журнал Министерства Народного Просвещения», juillet 1879, pp. 175 177. Dans l'école historique roumaine, les arguments principaux contre cette thèse ont été formulés par A. D. Xenopol, *Une énigme historique* ., pp. 45—46 ; P. P. Panaitescu, dans son compte rendu de l'ouvrage de P. Mutafciev, dans « Revista Aromânească », I (1929), p. 124 ; N. Bănescu. *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second empire bulgare (1185)*. Bucarest. 1943, *passim*. et G. Brătianu, *op. cit* , pp, 59—62.

brèves observations à ce sujet, étant donné que l'allocution de Léon le Monastériote est la pièce essentielle dont certains historiens ont cru pouvoir se servir pour soutenir que, chez Nicétas Choniate, par « Vlaque » il faut, le plus souvent, entendre « Bulgare » [47], ce qui du point de vue de la tradition que nous tâchons de dépister ôterait toute valeur au passage. Or il n'en est pas ainsi.

Il est exact que les autres byzantins avaient coutume de désigner par des termes archaïques les noms de différents peuples et que, dans l'emploi de ces archaismes, on relève un incontestable manque de précision : Nicétas Choniate en fournit lui-même la preuve en se servant du terme « Mysi » tantôt pour les Vlaques tantôt pour les Bulgares et même, nous semble-t-il, pour les deux peuples à la fois [48]. Mais cette imprécision est beaucoup moins grande lorsqu'il s'agit de termes nouveaux, désignant des réalités contemporaines, où interviennent les connaissances ethnographiques et linguistiques, souvent assez solides, de la chancellerie et des écrivains byzantins. Etant donné que l'on ne relève aucune confusion en ce qui concerne le terme de « Vlaque » chez les auteurs antérieurs à Nicétas Choniate — Kékaumenos, Anne Comnène, Jean Cinnamos — nous ne voyons pas pourquoi celui-ci, qui a bénéficié d'informations orales et d'archives au moins dans la même mesure que ses prédécesseurs, aurait eu des connaissances ethnographiques et linguistiques inférieures aux leurs, au point d'employer le terme « Vlaque » de manière imprécise et impropre. Quant à la raison qui fait éviter à cet auteur le mot « Bulgare » et lui fait adopter plus d'une fois le terme « Mysia » pour désigner les réalités bulgares, c'est un tout autre problème, que nous analyserons au moment voulu, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Ainsi donc, nous estimons que l'acception du terme « Vlaque » adopté dans l'allocution du Monastériote ne doit pas être mise en doute et que ce texte atteste, par conséquent, l'existence à la fin du XII^{e} siècle de la tradition qui nous intéresse. Trois éléments principaux de l'allocution confirment d'ailleurs cette opinion. Il faut noter, en premier lieu, que l'auteur du discours est un juge, donc une personne entendue en lois et, particulièrement, en diplômes impériaux ; il devait donc connaître la teneur du texte de Basile II dont il parle. En second lieu, il n'est pas indifférent que celui-ci se trouvât déposé au monastère de Sosthène, non loin de Constantinople, probablement un de ces monastères dont les archives, vu la garantie supplémentaire de sécurité qu'elles offraient, renfermaient sou-

---

[47] Voir W. Zlatarski, *op. cit*, p. 488 sqq. ; Boris Primov, *Създаването на втората българска държава и участието власите*, in « Българо-Румънски отношения през вековете», Sofia, 1965, I (XII XIX b.), pp. 26—27

[48] Μυσοι = Bulgares, Niketas Choniates, pp. 485, 515, 516, 520, 521, 614, 621, 622, 829. Μυσοι = Vlaques, *ibidem*, 482 ; v. G. Moravcsik, *op. cit.*, pp. 208—209.

vent aussi d'importants actes d'Etat [49]. Il se pourrait même que l'épithète de « Monastériote » porté par le juge Léon désignât quelque attribution de surveillance des monastères de fondation impériale, peut-être concernant justement leurs archives. Enfin, il s'agit d'un « typikon » ayant tous les caractères d'un testament politique.

A notre avis, du reste, celui-ci a dû exister. Après sa victoire sur Samuel et la soumission de la Bulgarie, ou peut-être un peu plus tard, avant sa mort, Basile II a dû rédiger des Conseils adressés à la postérité, où il indiquait les moyens les plus adéquats pour assurer le maintien dans les limites de l'empire, dans des conditions de tranquillité et de stabilité, des territoires conquis. C'est en effet à ces Conseils que se réfèrent à la fin du XI^e siècle des auteurs tels que Jean Skylitzès et son continuateur, lorsqu'ils voient dans l'abandon des dispositions de Basile II une des causes des soulèvements qui ont lieu dans les Balkans à cette époque [50]. En ce qui concerne les allusions à ce testament politique, la transgression des conseils de Basile concernant les Vlaques est invoquée par Nicétas Choniate comme cause de leur révolte tout aussi clairement que le fait de n'avoir pas suivi les conseils du même empereur concernant les Bulgares est indiqué par les auteurs respectifs comme le motif du soulèvement de ces derniers. Il n'y a donc aucune raison de supposer que Léon le Monastériote ne savait pas de quoi il parlait, ni que Nicétas Choniate aurait modifié sciemment les noms des peuples dans l'allocution de celui-ci.

Au surplus, la survivance d'une telle tradition à la fin du XII^e siècle est attestée, dans l'œuvre de Nicétas Choniate, non seulement par l'allocution de Léon le Monastériote, mais aussi par d'autres passages de son « Histoire ». Ainsi, il y est précisé que l'insurrection dirigée par Pierre et Assen était loin d'être la première, car les Vlaques « ... avaient déjà osé tenir tête aux Romées » [51]. Les Vlaques étaient, du reste, considérés comme un danger pour Byzance non seulement en raison de leur haine pour l'empire, mais aussi parce qu'ils s'entendaient à transmettre cette haine à leurs divers alliés dans la lutte menée en commun contre celui-ci, par exemple aux Coumans, qui « ... avaient appris des Vlaques à nourrir à notre égard une inimitié mortelle, héritée sans fin de père en fils » [52]. Mieux

---

[49] En ce qui concerne l'importance du monastère de Sosthène, cf. J. Pargoire, *Anaples et Sosthène*, dans « Izvestija Russ. Arch. Inst. », 3 (1898), pp. 60–97 ; R. Janin, dans « Echos d'Orient », 33 (1934), pp. 43–46.

[50] Skylitzès, II, p. 530 ; Skylitzès Continuatus, p. 715. C'est surtout ce sens que Démètre Cantemir accorde au testament politique de Basile II, rappelé au souvenir des contemporains par la bouche de Léon le Monastériote. (« Leon Mănăstreanul », dans la traduction du grand humaniste roumain.) V. *Hronicul vechimei a Romano-Moldo-Vlahilor*, Bucarest, 1901, p. 403.

[51] Nicétas Choniate, p. 482 : « ... καὶ ἄλλοτε μὲν κατὰ Ῥωμαίων ἐμεγαλαύχησαν ».

[52] Nicétas Choniate, p. 831 . « ... ἀθάνατον τὴν πρὸς ἡμᾶς ἔχθραν ὑπὸ Βλάχων ἔχειν δεδιγμαμένοι... ».

encore : il est précisé que l'insurrection de 1185 avait un programme politique, dont le premier point était une sorte de retour à ce qui était considéré comme une situation antérieure : « . . . étant fermement décidés à porter à l'empire des Romées le plus grave des coups et à réunir l'Etat des Vlaques et des Bulgares, comme il l'avait été autrefois » [53]. C'est peut-être pour cette raison que les Vlaques et les Bulgares sont considérés par cet auteur, dans un autre passage, comme formant un seul peuple [54] : encore une preuve que, chez Nicétas Choniate, « Vlaque » ne pouvait signifier autre chose que Vlaque.

Ce qui ressort clairement de toutes ces mentions, c'est le sentiment manifeste d'hostilité des écrivains et des dignitaires byzantins de la fin du XII^{e} siècle à l'égard des Vlaques — le même que nous avons déjà noté pour le commencement de la seconde moitié du XI^{e} siècle dans les « Conseils et contes » de Kékauménos —, hostilité due à leur coopération prolongée avec les Bulgares contre Byzance et exprimée sous forme d'une tradition vieille de près de deux siècles, née sans doute du temps de l'empereur Basile II.

La tradition dans la correspondance du tzar Kalojoannès. Nos observations exprimées plus haut sont confirmées par quelques passages de la correspondance — de l'année 1204 — entre le tzar Kalojoannès et le pape Innocent III au sujet de la reconnaissance de son titre impérial par le Saint-Siège.

Ainsi, dans l'acte intitulé « Instrument par lequel le roi de la Bulgarie et de la Vlachie soumet son pouvoir à l'Eglise romaine », il est spécifié que le procédé est justifié par l'exemple des tzars antérieurs, à savoir par « . . . les empereurs des Bulgares et des Vlaques, Siméon, Pierre et Samuel. . . » [55]. Il ne s'agit pas là d'une formule quelconque employée au hasard, car peu de temps après, le tzar Kalojoannès, dans une réponse adressée au pape, répétait qu'il ne faisait que suivre « la coutume de mes prédécesseurs, les empereurs des Bulgares et des Vlaques, Siméon, Pierre

---

[53] Nicétas Choniate, p. 489 · « . . . ἀλλ' εἰ μὴ καὶ τὰ Ῥωμαίων μέγιστα βλάψουσι καὶ τὴν τῶν Μυσῶν καὶ τῶν Βουλγάρων δυναστείαν εἰς ἓν συνάψουσιν ὡς πάλαι ποτὲ ἦν. »

[54] Nicétas Choniate, p 485 . « . . . ὡς ὁ θεὸς τοῦ τῶν Βουλγάρων καὶ τῶν Βλάχων γένους ἐλευθερίαν ηὐδόκησε καὶ τοῦ χρονίου ζυγοῦ ἐπένευσεν ἀπαυχένισιν. . . »

[55] Augustinus Themer, *Vetera Monumenta Slavorum Meridionalium Historiam Illustrantia*, Rome, 1863—1875, II, pp 27 28 (n° XLIII) : « Et diligenter perscrutantes, in eorum invenimus scripturis quod beate memorie illi imperatores Bulgarorum et Blachorum, Symeon, Petrus et Samuel et nostri predecessores coronam pro imperio eorum et patriarchalem benedictionem acceperunt a sanctissima Dei Romana ecclesia et ab apostolico sede, principe apostolorum Petro. » D'après une suggestion de l'académicien C. Daicoviciu, l'expression peut aussi être interprétée comme la traduction en latin, par la chancellerie de Kalojoannès du titre d'« empereur des Romées et des Bulgares » de Siméon, les Romées étant dans ce cas considérés comme les Romains et les Vlaques comme les successeurs ou les continuateurs de ces derniers. Dans ce cas également, la tradition dont nous avons parlé plus haut est confirmée.

et Samuel... »[56]. D'où l'on peut déduire qu'au début du XIIIe siècle la chancellerie du nouvel empire — considéré comme l'Etat des Vlaques et des Bulgares, ainsi qu'il ressort de toute la correspondance entre Kalojoannès et Innocent III, sans mentionner d'autres sources — estimait que cet Etat n'était pas une nouveauté, mais ne faisait que continuer le caractère d'Etat de l'empire de Siméon, de Pierre et de Samuel.

Evidemment, il ne résulte pas de là que le premier empire était véritablement un Etat des Vlaques et des Bulgares, mais simplement qu'au début du XIIIe siècle l'ancien empire était considéré tel par certains, justement à cause de la force et de la persistance des réminiscences historiques qui étaient à la base de la tradition qui nous occupe. S'agirait-il non d'une tradition, mais d'une simple formule inventée pour les besoins de la cause par l'esprit ingénieux de Kalojoannès, afin de se poser non seulement en tzar des Vlaques et des Bulgares, mais aussi comme le successeur légitime de ses prédécesseurs, tzars comme lui-même des Vlaques et des Bulgares ? La prudence et la mesure apportées dans la rédaction des actes mentionnant les anciens tzars, généralement considérés non comme les ancêtres, mais comme les prédécesseurs du tzar actuel (qui aurait très bien pu, d'ailleurs, se forger un arbre généalogique prestigieux), attestent que le tzar Kalojoannès croyait jusqu'à un certain point à la véracité de cette tradition, qui s'est certainement manifestée de multiples façons, dont l'une est le passage susmentionné de l'acte émis par la chancellerie du tzar[57]. De la sorte, la correspondance de Kalojoannès vient confirmer l'existence de la tradition qui apparaît si clairement dans l'« Histoire » de Nicétas Choniate.

Ainsi donc, depuis le commencement de la seconde moitié du X I siècle jusqu'au début du XIIIe siècle, on constate dans la société byzantine l'existence d'une tradition concernant les Vlaques et notamment les rapports entre Vlaques et Bulgares et entre Vlaques et Byzantins, tradition faite d'hostilité et de ressentiment contre ces Vlaques, considérés comme les ennemis permanents de l'empire, soit seuls, soit en collaboration avec les Bulgares. La continuité de cette tradition et la netteté avec laquelle on peut en suivre la transmission ne permettent pas d'en mettre l'existence en doute. Même si les faits rapportés sont sujets à caution, l'image que s'en faisait la société byzantine est claire. Mais on arrive dans ce cas à la conclusion qu'entre l'épisode du meurtre de David par les Vlaques, relaté

---

[56] Augustinus Theiner, *op. cit* , II, p. 29 (nº XLVI) : « ... ut compleret desiderium imperii mei sanctitas tua, secundum consuetudinem predecessorum meorum imperatorum Bulgarorum et Blachorum, Symeonis, Petri et Samuelis progenitorum meorum et ceterorum omnium imperatorum Bulgarorum ».

[57] L'existence d'une telle tradition a été suggérée il y a près de 90 ans par C. von Hoefler, *op. cit.*, pp. 229–245.

par Jean Skylitzès, et toute la tradition relevée aux XI[e] — XII[e] siècles il y a contradiction flagrante. Cette contradiction doit être soulignée d'autant plus que la tradition en question n'était pas exclusivement byzantine, mais aussi vlaque et bulgare — ainsi qu'il ressort des actes de la chancellerie de Kalojoannès. Par conséquent, contrairement à ce qui résulte indirectement du texte de Skylitzès, les Vlaques ne semblent pas avoir lutté à côté des Byzantins contre les Bulgares, mais contre ces premiers [58].

★

La tradition mise en évidence dans les pages précédentes confère un sens à des éléments qui autrement pourraient paraître disparates, mais qui se situent en réalité à côté du passage bien connu de Jean Skylitzès pour constituer, à eux tous, le premier chapitre de l'histoire des Vlaques de la Péninsule Balkanique. Le fait est d'autant plus intéressant que ces données proviennent de sources différentes et présentent d'assez sérieuses garanties d'objectivité. En effet, elles sont soit contemporaines des événements auxquels elles se réfèrent, soit relativement proches de ces événements (dont les sépare tout au plus un siècle) et émanent de personnes en mesure d'être bien informées sur les questions dont il s'agit.

Le problème de l'organisation militaire des Vlaques de l'Hellade. Dans l'œuvre intitulée « Paroles pour l'Empereur », attribuée par la plupart des spécialistes à Kékauménos, connu par ses « Conseils et Contes » improprement nommés « Strategikon », l'auteur se réfère à l'un de ses grands-parents nommé Nikoulitzas, que l'empereur Basile II avait dédommagé pour le fait de lui avoir pris la commande des Excubiteurs de l'Hellade — accordée à un neveu du « roi de Germanie » — lui offrant en échange « ... le commandement (la possession ou la dignité) des Vlaques de l'Hellade... »[59]. La mention peut être datée de manière précise, car il est indiqué que ces faits ont eu lieu au cours de la quatrième année du règne de Basile II (de son règne personnel, pour sûr), donc en 980. Aussi, compte tenu du doute

[58] Voir à ce sujet le compte rendu, écrit par N. Iorga, de l'ouvrage d'A.J B. Wace et M. S. Thompson, *The Nomads of the Balkans*, London, 1914, dans « Bulletin de l'Institut pour l'Etude de l'Europe Sud-Orientale », II[e] année, 6 juin 1915, pp. 117—118, où Iorga montre que les Mégléno-Roumains ne sont autres que les descendants de ces alliés de Samuel, au sujet desquels il dit dans *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică*, p. 18 : « L'histoire de la révolte de Samuel revêt le plus souvent — presque toujours, pourrait-on dire — l'aspect d'une guérilla vlaque et aussi albanaise. » Voir également Th. Capidan, *Meglenoromânii*, Bucarest, 1925, t. I, pp. 56—57 et 117—118. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que les historiens gréco-roumains du début du XIX[e] siècle, comme D. Philippide dans sa Ἱστορία τῆς Ῥουμουνìας (Leipzig, 1816), et D. Photino dans sa Ἱστορία τῆς Παλαι Λακìας (Vienne 1818—19) (surtout chez celui-ci les pages 249 sq. et 265 sq. du premier tome) se caractérisent par la vision historique d'une symbiose entre les Bulgares et la population romanisée des régions danubiennes et balkaniques contre les Byzantins.

[59] Kékauménos, p. 96 : « γινώσκουσα δὲ ἡ βασιλεία μου ὅτι ἀπὸ τοῦ μακαρίτου μου πατρὸς ἔχεις τοῦτο διὰ χρυσοβούλλου ἀντὶ τῶν ἐξκουβίτων δωρεῖταί σοι τὴν ἀρχὴν τῶν Βλάχων Ἑλλάδος ».

soulevé par le passage de Skylitzès concernant le meurtre de David, cette mention — qui est en fait un fragment de lettre ou peut-être même d'un diplôme impérial, constituant une source documentaire de premier ordre — a-t-elle parfois été considérée comme la nouvelle la plus ancienne au sujet de l'histoire des Vlaques dans la Péninsule Balkanique [60].

D'autre part, dans ses « Histoires » Jean Skylitzès insiste sur les agissements d'un certain Nikolitzas, qui semble avoir joué un rôle assez important durant une phase de la guerre byzantino-bulgare. Ainsi, en 1001 ou 1002 il se trouvait à la tête de la garnison qui défendait la citadelle de Serbia, assiégée par Basile II. Fait prisonnier lors de la chute de la citadelle, il reçut de Basile II la dignité de patrice et accompagna celui-ci à Constantinople. Puis, trahissant l'empereur, il s'enfuit chez Samuel, avec lequel il tenta de reconquérir la ville de Serbia. Mais la citadelle fut dégagée par Basile II. Samuel et Nikolitzas durent se retirer et ce dernier finit par être pris pour la seconde fois et emprisonné à Constantinople [61]. Un peu plus tard, en 1012, Nikolitzas est mentionné en rapport avec les événements de la fin de la guerre : après avoir été pris et s'être échappé à plusieurs reprises, traqué dans les montagnes, lâché par ses derniers hommes, dont les uns avaient été pris par les Byzantins et les autres avaient passé de leur côté, désespéré, il se rend à l'empereur, mais celui-ci refuse même de le regarder et le jette en prison, cette fois-ci à Thessalonique [62]. Or on peut se demander si Nikoulitzas, le chef des « Vlaques de l'Hellade » mentionné par Kékauménos, et Nikolitzas, l'allié de Samuel connu par Skylitzès, ne seraient pas le même personnage [63].

Une telle identification n'a rien d'invraisemblable, si l'on considère la similitude des noms et la concordance de temps et de lieu des événements relatés par les deux auteurs au sujet du ou des personnages en question. En effet, les parages où évolue le Nikolitzas de Skylitzès ne sont pas éloignés de la région qui devait se trouver sous l'autorité du Nikoulitzas de Kékauménos et les événements respectifs ont lieu à des périodes assez rapprochées pour qu'il ne soit point exclu que l'allié de Samuel fût un

---

[60] Gh. Murnu, *Cînd și unde se ivesc Românii...*, p. 109 ; H. Grégoire, dans « Byzantion », XIV (1939), p. 303.

[61] Skylitzès, pp. 452–453.

[62] Skylitzès, p. 474.

[63] Gh. Murnu, *op. cit.*, p. 102, et N. Iorga, *Histoire des Roumains...*, III, p. 12, considèrent que cette identification n'a pas besoin d'être argumentée. Il n'est pas sans intérêt de noter qu'entre les adjonctions de l'évêque Michel de Deabolis concernant les deux épisodes où il est question de Nikolitzas il s'intercale une rencontre entre l'empereur et le « jeune Nikolitzas », qui, du temps de Samuel, a joué un rôle de premier plan : « ἔνθα συνήντησεν αὐτῷ καὶ ὁ νέος Νικολίτζας τὴν πρώτην καὶ μαχιμωτάτην σύνταξιν τοῦ Σαμουὴλ ἐπαγόμενος, καὶ ἐτιμήθη πρωτοσπαθάριος καὶ στρατηγός. » Cf. B. Prokič, *op. cit*, p. 33. Celui-ci pourrait être soit le fils de Nikolitzas, soit même le Nikolitzas de Skylitzès, considéré comme jeune par rapport au Nikoulitzas de Kékauménos, qui serait dans ce cas son père. Il se pourrait donc que Nikolitzas et Nikoulitzas ne soient pas la même personne, mais père et fils.

transfuge de Byzance, peut-être un représentant de la grande aristocratie byzantine mécontent de la politique de Basile II. Les raisons pour lesquelles il aura trahi l'empereur — destitution de ses fonctions ou crainte de les perdre — ne nous sont pas connues. Un argument en faveur de l'identification Nikoulitzas-Nikolitzas est le passage de l'œuvre susmentionnéel de Kékauménos où il est dit qu'après avoir occupé Larissa, le tzar Samue épargna la famille de Nikoulitzas, qu'il transféra ailleurs. C'est ainsi que Nikoulitzas aurait rallié le camp de Samuel, hypothèse d'autant plus vraisemblable qu'il ressort du même passage que ladite famille avait manifesté des tendances de collaboration avec Samuel dès le déclenchement de l'offensive de celui-ci contre la Thessalie, poussant la population locale à rendre une sorte d'hommage de vassalité au tzar bulgare [64].

Il existe, de même, une concordance entre le caractère militaire des actions de notre personnage aux côtés de Samuel et des fonctions qu'il occupait auprès des Vlaques de l'Hellade. En effet, avant sa permutation, en 980, Nikoulitzas cumulait les dignités de duc de l'Hellade et de domestique des Excubiteurs de l'Hellade [65]. Or ces deux charges étaient indépendantes : la seconde n'était pas subordonnée à la première, car on a de la peine à s'imaginer que Basile II ait placé le neveu de l'empereur allemand sous l'autorité du « duc de l'Hellade ». Toute l'opération de dédommagement, du remplacement d'une dignité par l'autre indique une sorte d'équivalence, ainsi qu'il est fort possible que cette fonction ou dignité de commandant des Vlaques de l'Hellade fût un commandement militaire, tout comme le « domesticat » des Excubiteurs, et — peut-être, tout comme celui-ci — placé non pas sous l'autorité des ducs de l'Hellade, mais directement sous l'autorité centrale de Constantinople. Pour cette raison, nous sommes porté à croire que cette fonction présentait un caractère militaire et que l'opinion selon laquelle elle désignerait un corps militaire spécial recruté localement [66] est probablement exacte. Il n'est évidemment pas exclu que les Vlaques de l'Hellade, organisés sur une base militaire, aient formé en même temps une « Vlachie » ethniquement délimitée, ainsi que l'ont soutenu dans le temps plusieurs historiens [67]. Il est probable même que la Vlachie thessalique mentionnée deux siècles plus tard dans la relation de voyage de Benjamin de Tudela ait existé, sous cette forme,

---

[64] Kékauménos, pp. 65—66 : « ... προσέταξα τοῖς Λαρισαίοις καὶ εὐφήμισαν αὐτόν. »

[65] Kékauménos, p. 96 : « ... καὶ δοὺξ 'Ελλάδος φιλοτιμηθεὶς ὡς πιστὸς παρὰ τῶν κρατούντων. καὶ τὴν μὲν ἐξουσίαν ταύτην εἶχεν ἀδιάδοχον διὰ χρυσοβούλλου, ὡσαύτως δὲ καὶ τὸ δομεστικᾶτον τῶν ἐξκουβίτων της 'Ελλάδος. »

[66] G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 636.

[67] Gh. Murnu, *op. cit.*, pp. 104—106 ; N. Iorga, *La vie de province dans l'empire byzantin*, dans « Etudes byzantines », II, pp. 17—158 ; Th. Capidan, *Macedoromânii*, *op. cit.*, pp. 152—153 ; I. I. Nistor, *op. cit.*, pp. 176—177.

dès la fin du Xᵉ siècle et que la mention de 980 constitue une confirmation à cet égard.

Or l'organisation militaire des Vlaques de l'Hellade met en lumière une similitude frappante avec certaines circonstances ultérieures. Car si les Vlaques ὁδῖται peuvent être rapprochés des Vlaques « kjélators » des documents serbes du Moyen Age, considérés par ceux rédigés en grec comme ἀστράτευτοι, c'est-à-dire exemptés du service militaire, les Vlaques de l'Hellade peuvent être rapprochés des « voïniks » des documents militaires rédigés en serbe, caractérisés par leur statut militaire [68]. On revient ainsi à l'idée de l'existence probable de deux catégories de Vlaques, ceux exerçant une fonction avant tout économique et ceux exerçant une fonction avant tout militaire, ce qui démontre une fois de plus que les états de chose relevés dans les documents médiévaux serbes n'étaient ni de caractère strictement régional, ni récents, mais bien plus généraux et de date ancienne. En conclusion, tous ces éléments de concordance plaident pour l'identité du Nikoulitzas de Kékauménos et du Nikolitzas de Skylitzès. En tant que titulaire ou ancien titulaire du commandement des Vlaques de l'Hellade, il a joué un rôle assez important dans la guerre byzantino-bulgare de la fin du Xᵉ siècle et du début du XIᵉ siècle et semble avoir été présent plutôt dans le camp bulgare que dans le camp byzantin. Pour qu'elle ait été mêlée de si près — ainsi que l'attestent les événements de 980 et de 1066 — aux problèmes de la population vlaque, dans le sein de laquelle elle jouissait d'une confiance manifeste, il est très vraisemblable — et conforme à tout l'ensemble de circonstances — que la famille dont faisait partie Nikoulitzas fût elle-même d'origine vlaque [69]. C'est pourquoi les épisodes se rattachant à l'activité du dénommé Nikoulitzas-Nikolitzas peuvent fort bien refléter, en lignes générales, la position et le rôle des Vlaques de cette région par rapport à l'Empire Byzantin, surtout en ce qui concerne les opérations militaires en vue du rétablissement de la domination impériale dans toute la Péninsule Balkanique, de la Macédoine au Danube.

Il n'est point exclu que cette organisation militaire ait résisté et ait survécu aux vicissitudes de la guerre, car dans la période qui suit la destruction de l'Etat bulgare, on enregistre — probablement en 1027 — une expédition militaire byzantine, visant à la reconquête de la Sicile, à laquelle a pris part un corps sans doute important de Vlaques. Un détail qui peut avoir son intérêt est que ce corps vlaque est mentionné entre les corps bul-

---

[68] V. Bogrea, *op. cit.*, pp. 52—53 ; Silviu Dragomir, *Über die Morlaken und ihren Ursprung*, dans « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine », XI (1924). p. 123 ; I. I. Nistor, *op. cit.*, pp. 33—34.

[69] Gh. Murnu, *op. cit.*, p. 102 ; N. Iorga, *Notes d'un historien...*, p. 23 ; M. Mutafciev, *op. cit.*, p. 113 sqq.

gare et macédonien, ordre qui constitue peut-être une indication pour la localisation du commandement des Vlaques de l'Hellade [70]. En tout cas, cette mention qui ne peut être postérieure comme rédaction au milieu du XI^e siècle [71] atteste l'existence d'une organisation militaire des Vlaques des Balkans, assez efficace pour avoir pu fournir une fraction importante d'un corps expéditionnaire organisé pour des opérations d'outre-mer. Comme telle, cette mention de 1027 ne fait que renforcer l'impression générale qui se dégage des autres mentions de la fin du X^e siècle et du début du XI^e siècle concernant les Vlaques des Balkans, lesquelles, réunies, constituent le premier chapitre de l'histoire de ceux-ci [72].

Le problème de l'organisation ecclésiastique des Vlaques de Bulgarie. La conquête de la Bulgarie achevée, Basile II édicta une série d'ordonnances en vue de la réorganisation des nouveaux territoires annexés à l'empire. Si les mesures d'ordre administratif et militaire ne sont connues que sous forme de réminiscences, trois ordonnances d'ordre ecclésiastique — peut-être parmi d'autres qui auront disparu — se sont conservées en entier, ce qui démontre une fois de plus les chances de conservation plus grandes des archives de monastères. Le second diplôme de Basile II concernant l'organisation ecclésiastique des territoires reconquis, datée de 1020, se réfère aux Vlaques. Après différentes dispositions sur le ressort de l'archevêché d'Ohrid quant aux sièges épiscopaux qui devaient entrer sous sa juridiction, il y est précisé que non seulement les régions stipulées nominalement entrent sous cette juridiction, mais aussi tout le territoire compris entre les « frontières bulgares », y compris ce qui aurait été omis. A ce titre, l'archevêché d'Ohrid est autorisé à recevoir la contribution nommée « Kanonikon » de « . . . tous les Vlaques de toute la Bulgarie et de tous les Turcs du bassin du Vardar, qui vivent à l'intérieur des frontières bulgares »[73].

---

[70] Anonymus Barensis, dans Pertz, *Monumenta Germaniae Historica*. SS, V, 53.

[71] M. Gyóni, *Влахи барийской Летописи*, in « Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungariae », I (1951), 1—2, pp. 235—245.

[72] R. Roesler, *op. cit.*, p. 108 ; P. Hunfalvy, *op. cit.*, p. 167 ; N. Iorga, *Histoire des Roumains*, III, p. 78 ; A. Sacerdoţeanu, *Consideraţii asupra Istoriei Românilor in Evul Mediu* [Considérations sur l'histoire des Roumains au Moyen Age], Bucarest, 1936, pp. 236—237.

[73] H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistumerverzeichnisse der orientalischen Kirche*, dans « Byzantinische Zeitschrift », II (1893), p. 46 : « Καὶ ὅσα ἕτερα ὑπελείφθησαν κάστρα ἐκ τὸς τῶν σιγιλλίων τῆς βασιλειάς μου, ταῦτα πάντα κατέχειν τὸν αὐτὸν ἁγιώτατον ἀρχιεπίσκοπον καὶ λαμβάνειν τὸ κανονικὸν αὐτῶν πάντων καὶ τῶν ἀνὰ πᾶσαν Βουλγαρίαν Βλάχων καὶ τῶν περὶ τὸν Βαρδάρεον Τούρκων, ὅσοι ἐντὸς τῶν Βουλγαρικῶν ὅρων εἰσίν. »

A l'occasion du XIII^e Congrès International d'Etudes Byzantines, dans une communication tenue le 8 sept. 1966, St. Antolyak de Skopje (Yougoslavie) a attiré l'attention sur la probabilité que les célèbres diplômes de Basile II soient des faux du XIV^e siècle ayant le but de justifier la politique ecclésiastique d'Etienne Douchan. Même si cette hypothèse s'avère conforme à la vérité historique, il est difficile de croire à des faux fabriqués de toutes pièces. C'est plus plausible d'admettre qu'au XIV^e siècle on a utilisé comme « matière première » des diplômes plus anciens dont les données sont entrées dans la composition des diplômes fabriqués. Entre ces données réelles doivent se trouver aussi celles sur les Vlaques dans leurs rapports avec l'Archevêché d'Ohrid.

D'après le contexte, cette indication vise à souligner l'étendue de la solidité des droits de juridiction de l'archevêché d'Ohrid plutôt qu'à définir la situation ecclésiastique des Vlaques de Bulgarie, d'où le caractère assez vague et imprécis de la définition du statut de ceux-ci. Cependant le passage cité n'apporte des éclaircissements du point de vue territorial qu'en apparence. En effet, comment faut-il entendre l' expression « de toute la Bulgarie », complétée par l'expression « et ceux qui vivent à l'intérieur des frontières bulgares » (laquelle désigne aussi les Vlaques, et non seulement les Turcs du Vardar) ? « Toute la Bulgarie » et « à l'intérieur des frontières bulgares » peuvent signifier soit le territoire de la Bulgarie faisant partie de l'ancien empire, soit le territoire du thème de Bulgarie institué après 1018, qui ne comprenait que les régions occidentales et centrales de l'ancien empire, meins que le territoire proprement dit de l'archevêché d'Ohrid ou de Bulgarie, tel qu'il avait été délimité et placé sous la juridiction de celui-ci. Les opinions sont partagées à cet égard, les points de vue variant entre une extension maximum ou minimum de ce territoire [74].

Pour notre part, nous estimons que, dans l'expression « les Vlaques de toute la Bulgarie », le terme Bulgarie ne peut avoir pour acception que celle qui ressort de l'ensemble du texte, à savoir le territoire placé sous la juridiction de l'archevêché d'Ohrid ou de Bulgarie, qui se rapproche de celui de l'ancien empire, mais sans se confondre avec lui. Dans ce sens, l'expression « les Vlaques de toute la Bulgarie » pouvait désigner ceux vivant sur e territoire compris entre les régions situées au sud des monts Balkans et le Danube. Le fait que l'ordonnance de Basile II localise les Vlaques par rapport à « toute la Bulgarie » a été interprété comme un témoignage du caractère dispersé de la population vlaque, de son manque de concentration territoriale, de la permanente transhumance des Vlaques, forme caractéristique de leur nomadisme [75]. Or une telle explication ne peut être admise, car on ne voit pas très bien comment une population dispersée aurait pu être soumise à une autorité régionale en passant outre aux autorités locales, si l'on interprète ainsi le passage, ou, au cas contraire, pourquoi le texte ne stipule pas qu'ils étaient subordonnés à ces autorités locales. Du reste, la mention, à côté des Vlaques, des Turcs du Vardar — c'est-à-

[74] A. D. Xenopol, *op. cit.*, p. 40, considère que le territoire en question ne désigne que les parties montagneuses, habitées par les Roumains, et non toute la Bulgarie. D. Onciul, *op. cit.*, p. 327 considère qu'il représente la zone placée sous la juridiction de l'archevêché d'Ohrid ; A. Decei, dans *Românii din veacul al IX-lea pînă în al XIII-lea* [Les Roumains du IX[e] au XIII[e] siècle], Bucarest, 1939, p. 101, estime qu'il s'agit de toute la Bulgarie jusqu'au Danube ; I. I. Nistor, *op. cit.*, pp. 9—10, estimait que l'aire de juridiction de l'archevêché d'Ohrid coïncidait avec celle de la Justiniana Prima d'autrefois ; Silviu Dragomir, dans *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, p. 162, soutenait que l'expression « les Vlaques de toute la Bulgarie » désignait les établissements de l'Hémus et de la vallée de la Morava, du Rhodope et de la vallée du Vardar.

[75] P. Hunfalvy, *op. cit.*, p. 75 ; M. Gyóni, *L'Evêché vlaque de l'Archevêché bulgare d'Achris aux XII[e]—XIII[e] siècles*, dans « Etudes slaves et roumaines », I, 1948, pp. 148—149, 151—155.

dire d'une population stable et localisée de façon bien précise — prouve que les Vlaques sont mentionnés de la sorte non pas en raison de leur prétendu nomadisme, mais parce qu'ils constituaient une population complètement différente de celle au milieu de laquelle ils vivaient.

Pourtant on peut envisager aussi une autre explication. Une organisation ecclésiastique comme celle dont il s'agit devait correspondre à une certaine organisation administrative. Toute discordance entre l'une et l'autre devait disparaître tôt ou tard. Un exemple de ce fait est justement la situation d'après 1018, lorsque la Bulgarie ecclésiastique (l'archevêché d'Ohrid) ne s'est pas identifiée territorialement, un certain temps, avec la Bulgarie administrative (le thème ainsi nommé), la première correspondant en lignes générales à l'ancien empire, tandis que le seconde n'englobait que les zones occidentales et centrales de celui-ci, la zone du Bas-Danube étant organisée séparément. Mais plus tard, par l'institution de la métropolie de Dristra, directement subordonnée au Patriarcat de Constantinople, les organisations ecclésiastique et administrative ont coïncidé dui point de vue territorial. C'est pourquoi on est obligé de se demander s l'organisation ecclésiastique des Vlaques de 1020, réglementée au fond *sui generis*, ne correspondait pas en fait à une organisation administrative. Il se pourrait que, pareillement à l'organisation spéciale des Vlaques de l'Hellade, il ait existé une organisation spéciale des Vlaques de Bulgarie. Quant à la raison justifiant une telle organisation, mise en évidence indirectement par celle d'ordre ecclésiastique, elle pouvait résider dans la fonction économique qu'ils accomplissaient, à savoir les transports de produits qu'ils faisaient d'une région à l'autre : d'où l'importance, la vitalité et la persistance de cette population vlaque, dont la présence et le rôle historique n'ont fait que croître au cours des siècles suivants [76]. A cet égard, le diplôme de Basile II suggère la possibilité de l'existence de deux grandes organisations vlaques à la fois militaires et économiques (car il ne faut pas considérer leurs attributions de manière exclusive) qui se prolongent jusqu'au temps de la Serbie médiévale : celle des Vlaques de Bulgarie, dont la situation est proche de celle des « kjélators », et celle des Vlaques de l'Hellade, dont la situation est proche de celle des « voïniks ».

Ce que nous avons dit plus haut sur le manque de fondement de la thèse du nomadisme et de la dispersion absolue des Vlaques est confirmé par l'existence d'un évêché vlaque, attesté à la fin du XI^e siècle et au début du XII^e, mais qui existait peut-être déjà dès le milieu du XI^e siècle, vu la mention d'un certain Jean, prêtre du saint évêché des Vlaques [77].

---

[76] Gh. Murnu, *Les Roumains de la Bulgarie médiévale*, dans « Balcania », I, 1938, p. 11.

[77] N. Popescu, *„Ioan Preotul", episcopul Aromânilor — cel mai bătrîn preot român, pe la anul 1050* [« Ioan le Prêtre », évêque des Macédo-Roumains — le plus ancien prêtre roumain' vers 1050], dans « Biserica Ortodoxă Română », 52 (1954), pp. 457—460.

Il est, en effet, peu vraisemblable qu'un tel évêché ait été spécialement institué pour une population instable et nomade, tandis qu'il est normal qu'il l'ait été pour une population habituée à se déplacer entre un certain nombre d'agglomérations stables et, au surplus, assez dense pour que l'histoire ait enregistré son existence, apportant sur elle des détails qui ont eu le don de retenir l'attention des contemporains.

Le problème de la descendance immédiate des Comitopoules. Ce problème est mal éclairci par les sources. D'après Jean Skylitzès, à Samuel a succédé son fils Gabriel-Rodomir, puis son neveu (fils de son frère Aaron), Jean-Vladislav. Mais le nombre des fils de ce dernier ne ressort pas de façon précise du texte des « Histoires » [78]. Aussi n'est-il pas sans intérêt de noter que, parmi les interpolations faites sur un manuscrit de Vienne par l'évêque Michel de Deabolis, on trouve cités les fils suivants de Jean-Vladislav : « ... Presian, Alusian, Aaron, Traian et Radomir... » [79]. La présence de ce Traian est pour le moins singulière, car dans les régions slavisées de la Péninsule Balkanique ce nom — qui apparaît le plus souvent comme nom de lieu — représente manifestement une réminiscence de l'antiquité romaine [80]. Ne s'agit-il, ici aussi, que d'une simple influence, sans signification spéciale, de la toponymie sur l'onomastique, ou bien ce nom exprime-t-il une sorte d'attache à la romanité balkanique, représentée par l'élément vlaque? Dans ce dernier cas, la descendance hypothétique des Comitopoules ne fait que souligner une fois de plus les rapports vlaco-bulgares dans le monde byzantin. Nous devons nous contenter ici de formuler les données essentielles de cette hypothèse.

Les éléments du problème exposés dans le chapitre précédent confirment que la tradition relevée au cours des XIIe — XIIIe siècles n'était pas le produit d'une simple fantaisie, car si elle est en contradiction avec le sens de l'épisode de 976 narré par Skylitzès, elle est, en revanche, en concordance avec toutes les autres données concernant la situation des Vlaques à la fin du Xe et au XIe siècle, qu'il s'agisse de Nikoulitzas et de son gouvernement des Vlaques de l'Hellade, de l'expédition militaire de 1027 ou du statut ecclésiastique des Vlaques de Bulgarie. Toutes ces données attestent un caractère de concordance et non pas de contradiction entre l'élément vlaque et l'élément bulgare. La symbiose vlaco-bulgare est un fait évident autant pour cette période que pour les siècles suivants et elle fait preuve ainsi d'une remarquable continuité [81]. Aussi,

[78] Skylitzès, II, pp. 468—469.
[79] B. Prokič, *op. cit.*, p. 34.
[80] J. Jung, *op. cit.*, p. 259.
[81] Gh. Murnu, *Cînd și unde se ivesc românii*, pp. 108—109; id., *Les Roumains de la Bulgarie médiévale*, pp. 9—17.

en ce qui concerne l'épisode relaté par Skylitzès, autant la présence des Vlaques à l'événement de 976 ne peut être attribuée au hasard, autant le meurtre de David par certains d'entre eux mérite de l'être. Compte tenu de la pénurie des données dont on dispose, on ne saurait même exclure l'hypothèse que l'embuscade où David a trouvé la mort eût été préparée par Samuel, soit dans le but de rester seul maître du pouvoir, soit parce que l'aîné des Comitopoules avait manifesté, ainsi qu'Aaron, une disposition à pactiser avec les Byzantins. L'assassinat de David par les Vlaques ne peut en aucun cas représenter un acte de guerre entre ceux-ci et les Bulgares. La réalité historique doit, pour une fois, être envisagée au-delà et même à l'encontre de la lettre du texte.

★

Ainsi que nous l'avons montré, les Vlaques apparaissent dans l'histoire de Byzance à la fin du X^e siècle et au début du XI^e siècle et leur présence est signalée comme un des faits saillants de l'époque. Mais pourquoi n'apparaissent-ils qu'à cette époque? Cette question a préoccupé dès le premier abord ceux qui se sont penchés sur le problème des Vlaques [82]. Ce fait a constitué un argument de premier ordre contre la théorie roesslérienne : en effet, de même que le silence des sources à l'égard de la romanité sud-danubienne avant 976 ne prouve pas l'inexistence de celle-ci, de même le silence des sources à l'égard de la romanité nord-danubienne n'exclut pas l'existence de cette dernière dans l'espace carpato-danubien. L'explication la plus simple et la plus convaincante de cette situation est, évidemment, que les Vlaques n'ont pas pris part à des événements historiques qui leur aient valu de se faire remarquer et d'être consignés dans les sources écrites, si ce n'est à partir de la fin du X^e siècle. Un cas analogue est celui des Albanais.

Il faut souligner pourtant que cette révélation n'est pas le produit du hasard, d'une rencontre fortuite entre un groupe ethnique et un complexe d'événements historiques, mais qu'elle a eu lieu à un moment correspondant à un certain stade de leur développement. Or, un fait intéressant à ce propos est que ce moment coïncide justement avec celui où s'achève l'ethnogenèse du peuple roumain dans la zone carpato-danubienne [82a]. Ces deux processus auront-ils été absolument parallèles et dépourvus de tout point de contact? Le groupe dense et puissant de la romanité nord-

[82] J. Jung, *op. cit.*, p. 244 ; A. D. Xenopol, *op. cit.*, pp. 73–74 ; Gh. Murnu, *op. cit.*, pp. 108–109.

[82a] Le fait qu'à la fin du X^e siècle l'achèvement de la formation du peuple et de la langue roumaine ne pouvait être sans liaison avec le stade de l'évolution de la romanité sud-danubienne a été récemment signalé par C. Daicoviciu, Em. Petrovici, Gh. Ştefan dans *Die Entstehung des rumanischen Volkes und der rumanischen Sprache*, in « Bibliotheca Historica Romaniae », I, Bucarest, 1964, pp. 53, 67.

danubienne, une fois cristallisé en tant que peuple roumain, n'aura-t-il pas concouru par un afflux de population à la cristallisation de la romanité sud-danubienne qui, développée et consolidée de la sorte, aura pu sortir de son anonymat et faire son entrée sur la scène de l'histoire? Nous tâcherons, dans ce qui suit, d'examiner s'il existe des éléments mettant en évidence de tels liens entre les deux romanités, liens susceptibles d'expliquer ce brusque et spectaculaire jaillissement des Vlaques.

Une indication essentielle dans ce sens est la genèse même du terme « Vlaque ». Les recherches effectuées jusqu'à ce jour ont révélé à cet égard un mouvement dans deux sens : d'abord de l'Ouest à l'Est et ensuite du Nord au Sud. Par les Slaves et les Germains, ce nom venait des Celtes, car il existait en Gaule au Ier siècle de n. è. deux tribus nommées *Volces* = les Volces Tectosages et les Volces Arecomici. De là, le nom est passé dans le germain primitif sous la forme *walhal*, acquérant dans les langues germaniques les formes suivantes : en ancien allemand, *walh*, *walah*, *wal(a)hisc* = Roman, Celte, étranger; en anglo-saxon, *wealh wielise* = Celte, étranger; en anglais médiéval, *walsh* = étranger, en haut-germain médiéval, *Walch*, *Walhe* = homme de race romane, italienne ou française (adjectif, *walchisch*, *wälhisch*). Par conséquent, les anciens Germains ont compris par ce mot tout d'abord les Celtes romanisés, puis les Gaulois romanisés et, finalement, tout voisin romanisé. De l'ancien allemand le vocable est entré de bonne heure dans le slave commun, étant attesté en vieux slave (*vlah*), en serbe (*vloska*) en polonais (*Wloch* = Italien, *Wlochy* = Italie, *Woloch* = Roumain), ruthène (*voloch*), russe (*voloh*), tchèque (*vlach*) et bulgare (*vlah*, *vlahinija*, *vlahinka*, *vlasce*). Dans le domaine slave il existe, ainsi qu'on le voit, deux formes : *vla*—au Sud et *vlo-vol* — au Nord et au Nord-Ouest. Ces formes sont le résultat d'une évolution, alors que dans le slave commun il existait probablement une forme unique [82b]. Ce fait prouve que les Slaves ont connu les populations romanisées dès avant le VIIe siècle, lorsqu'a eu lieu le clivage dialectal du slave commun. Du slave commun le mot est entré dans le latin médiéval et dans le grec byzantin, avec le sens de population romanisée [83].

[82b] On peut trouver les références aux principaux travaux lexicographiques chez I. Mihăescu, *op. cit.*, pp. 162—163, où le problème est largement traité. Il faut signaler aussi la précision très importante faite par C. Daicoviciu dans *Brève Histoire de Transylvanie*, Bucarest, 1965, p. 63, sur le fait qu'à la même époque (Xe —XIe siècle) les Slaves de l'Est et les Slaves du Sud nommaient différemment la romanité carpato-balkanique (Vlaques et Volochs, le premier terme étant emprunté par les Byzantins aux Slaves du Sud).

[83] W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hemus-Halbinsel*, Wien, 1882, p. 46; P. Hunfalvy, *op. cit.*, pp. 76—77; Traugott Tamm, *Über den Ursprung der Rumanen, ein Beitrag zur Ethnographie des Sud-Ost-Europas*, Bonn, 1891, p. 4; Aron Densuşianu, *Originea cuvîntului vlah* [L'origine du terme Vlaque], dans « Revista Critică şi Literară », Jassy, 1894, pp. 1—14; N. Iorga, *Istoria românilor din Peninsula Balcanică*, p. 16; I. Gherghel, *Cîteva contribuţiuni la cuprinsul noţiunii cuvîntului vlah* [Quelques contributions au sens du terme Vlaque], Bucarest, 1920, pp. 14—15; Gh. Popa-Lisseanu, *Românii în izvoarele istorice medievale* [Les Roumains dans les

L'importance de la direction suivant laquelle a eu lieu la genèse du terme n'a pas échappé à ceux qui se sont occupés du problème. Le fait que les Byzantins l'ont reçu des Slaves prouve qu'à un moment donné les Vlaques n'ont plus été confondus dans la masse slave, mais ont été considérés comme une entité distincte de celle-ci. Un tel moment a dû avoir lieu au cours du X[e] siècle et correspond aux mentions sur les Vlaques qui apparaissent tout à coup à la fin de ce siècle et au début du siècle suivant. Cette prise de conscience a-t-elle été déterminée par un afflux de population du Nord, attestant un lien entre les deux romanités? On relève à cet égard dans les textes des XI[e] — XIII[e] siècles, certaines réminiscences qui semblent le confirmer. Quant à la présence plus ancienne de ce terme dans la Péninsule Balkanique et en contact direct avec la réalité byzantine, sous la forme spéciale « Vlaherne » [84] ou d'une population nommée «Vlahorynchiens»[85], les hypothèses formulées à ce sujet sont trop contradictoires pour que nous nous y attardions. C'est pourquoi, en ce qui concerne la genèse des réminiscences historiques—de cette tradition historique, pourrait-on dire— il faut nous en tenir strictement au terme « Vlaque ».

Réminiscences d'une migration du Nord au Sud dans la « Desriptio Europae Orientalis ». Dans cet ouvrage rédigé autour de l'année 1308, le géographe anonyme auteur de cette synthèse des connaissances livresques du temps, où il entre d'ailleurs aussi une part d'expérience personnelle, dit clairement, au sujet de la population romanisée vlaque de la Péninsule Balkanique, qu'elle est originaire du nord du Danube, d'où elle est venue à la suite de l'invasion magyare. Il expose de façon fort claire comment « un grand et noble peuple nommé Blazi », autrefois « pâtres des Romains », a transféré son habitat des régions de Hongrie où il vivait autrefois et d'où il fut chassé par l'invasion magyare, vers une région située entre « la Macédoine, l'Achaïe et Thessalonique » [86]. Ainsi donc, pour cet auteur du XIV[e] siècle, une région principale peuplée par les Vlaques était la Thessalie (car c'est elle la région délimitée par la Macé-

---

sources historiques médiévales], Bucarest, 1939, p. 35; A. Decei, *op. cit.*, pp. 97—98; Antonios Kéramopoullos, Τὶ εἶναι ὁι Βλάχοι ? Athènes, 1939, pp. 9—13, d'après lequel les Vlaques seraient venus du Sud, de l'Afrique, le nom « Vlaque » étant dérivé de « fellah ». Th. Capidan, *Macedoromânii, etnografie, istorie, limbă* [Les Macédo-Roumains, ethnographie, histoire, langue], Bucarest, 1942, p. 146; cf. l'ouvrage plus récent de A. Katzouggiani, « Περὶ τῶν Βλάχων τῶν ἑλληνικῶν χώρων » ,Θεσσαλονίκη, 1964, p. 16 sqq. qui soutient que les Vlaques sont des Grecs, leur nom étant les « Romées »

[84] I. Gherghel, *op. cit.*, pp. 3—8; Gh. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 135 sqq.

[85] A. Sacerdoţeanu, *Vlahii din Peninsula calcidică* [Les Vlaques de la Péninsule Chalcidique], in *Omagiul Vasile Pârvan*, p. 232; A. Decei, *op. cit.*, p. 100; M. Lascaris, *Les Vlachorynchens*, dans « Revue historique du Sud-Est Européen », XX (1943), pp. 182—189; G. Brătianu, *op. cit.*, pp. 55—56.

[86] Olgierd Gorka, *Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, p. 13: « Notandum est hic quod inter Machedoniam, Achayam et Thessalonicam est quidam populus valde magnus et spaciosus qui vocantur Blazi, qui et olim fuerunt Romanorum pastores, ac in Ungaria, ubi erant pascua Romanorum, propter nimiam terre viriditatem et fertilitatem olim morabantur. Sed tandem an Ungaris inde expulsi, ad partes illas fugierunt. »

doine, l'Achaie et Thessalonique), où ils se trouvaient depuis près de quatre siècles, à la suite d'une migration du Nord au Sud. Le texte de la « Descriptio Europae Orientalis » est clair, mais il ne faut pas l'interpréter unilatéralement, dans le sens que cette population vlaque serait venue en entier du Nord. Ces réminiscences manifestent souvent dans leur mode de rédaction une tendance à l'exagération, justement dans le but de souligner les idées du temps sur des problèmes tels que celui des origines de la population vlaque.

Réminiscences d'une migration du Nord au Sud dans l'ancienne chronique russe. Dans cette chronique sous le nom de « Relation des temps d'autrefois », se trouve, de même, en relation avec les circonstances suscitées par l'invasion magyare, un texte où il est dit : « En l'an 6406, les Hongrois passèrent près de Kiev, franchissant la montagne nommée aujourd-hui encore « Oungourskoïé », et arrivèrent au Dniepr, où ils dressèrent leurs tentes, car ils étaient nomades comme les Polovtziens. Venant de l'Est, ils franchirent rapidement les hautes montagnes, dites hongroises, et commencèrent à se battre avec les Volochs et les Slaves qui habitaient là. Car auparavant les Slaves habitaient là et les Voloques avaient conquis la terre des Slaves. Mais après, les Hongrois chassèrent les Volochs et prirent cette terre en possession et s'y établirent avec les Slaves, après les avoir soumis, et depuis lors cette terre se nomme Hongrie. Et les Hongrois se mirent à guerroyer avec les Grecs et ravagèrent la Thrace et la Macédoine jusqu'à Thessalonique. » [87] La plupart des chercheurs ont identifié les Voloques aux Roumains et ont interprété ces données dans le sens d'une migration roumaine vers le Sud [88]. Pourtant, un nombre restreint de chercheurs s'est maintenu à l'ancien point de vue, suivant lequel les Voloques du texte cité ne sont autres que les Francs de la frontière orientale de l'empire de Charlemagne [89]. Mais l'équivalence des Volochs et des Roumains est confirmée par d'autres sources, par les sources arméniennes par exemple [90]. Ainsi, la réminiscence qui se trouve dans « Descriptio Europae Orientalis » est renforcée par le texte de l'ancienne chro-

---

[87] *Повесть временных лет*, Москва-Ленинград, 1950, I, p. 21: « Въ лято 6406. Идоша угри мимо Киевъ горою, еже ся зоветь ныня Угорьское, и пришедъше къ Дняпру сташа вежами ; бяша бо ходяще аки се половцы. Пришедше от въстока и устремишася чересъ горы великия яже прозвашася горы Угорьскиа, и почаша воевати на живущая ту волохи и словяни. Сядяху бо ту преже словяни, покоривше я подъ ся, и оттоле прозвася земля Угорьска. И начаша воевати угри на греки, и попляниша землю Фрачьску и Мак доньску доже и до Селуня».

[88] J. L. Pič, *Zur rumanisch-ungarischen Streitfrage*, Leipzig, 1886, pp. 59–61 ; A. D Xenopol, *op. cit*, p. 82 sqq. ; B. P. Haşdeu, *Strat și substrat*, dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, pp. XXX–XXXI ; Traugott Tamm, *op. cit.*, p. 131 ; A. Decei, *op. cit.*, p. 10.

[89] R. Roesler, *op. cit.*, p. 810 ; M. Gyóni, *Les Volochs des Annales primitives de Kiev*, dans « Etudes slaves et roumaines », 2, 1949, pp. 76–92. La persistance de cette thèse est évidente aussi dans l'édition citée, *Повесть временных лет*, I, p. 107–108, et note 1, p. 108

[90] A. Decei, *op. cit.*, pp. 30, 108–110.

nique russe et ce n'est sans doute pas par hasard que le chroniqueur russe évoque la pénétration des Hongrois jusque dans la Péninsule Balkanique, jusque dans la région attestée par « Descriptio Europae Orientalis », comme un des principaux habitats des Vlaques : Thrace, Macédoine, Thessalonique.

Réminiscences d'une migration du Nord au Sud dans les « Conseils et Contes » de Kékauménos. Dans cet ouvrage rédigé peu après l'insurrection de Thessalie de 1066, entre autres données concernant ces événements, l'auteur expose son point de vue sur l'origine de la population vlaque, abordant à cette occasion l'idée du transfert de son habitat : « Ceux-ci, dit-il (c'est-à-dire les Vlaques, *n.n.*), que l'on nomme Daces ou Besses, habitaient autrefois dans le voisinage du fleuve Danube et du Saos, que nous appelons aujourd'hui la Sava, où vivent maintenant les Serbes, dans des lieux inaccessibles et sauvages. »[91] Ce texte se rapportant à une population vlaque qui habite près du Danube atteste probablement une étape intermédiaire dans cet afflux de population du Nord au Sud en complétant par conséquent les sources mentionnées. Ainsi, ces trois textes contenant des réminiscences d'une migration du Nord au Sud de la population romanisée — et dont la valeur est d'autant plus grande qu'ils proviennent de sources indépendantes et rédigées à des dates différentes — prouvent à tout le moins que ceux qui durant les XI^e^ — XIII^e^ siècles s'occupaient de tels problèmes étaient pleinement convaincus qu'une grande partie de la population vlaque — sinon toute cette population — était venue dans la Péninsule Balkanique des régions transdanubiennes. Cette conviction nous oblige de nous demander si ce mouvement de population n'a pas été provoqué par des circonstances concrètes précises.

De telles circonstances semblent avoir été suscitées par l'invasion maygare. Autant la « Descriptio Europae Orientalis » que la Chronique de Nestor l'affirment nettement. Il est donc tout à fait possible que, sous la pression magyare, des vagues de la population roumaine aient gagné le Sud. Mais plus tard, à savoir au X^e^ siècle, lorsque l'invasion se fut transformée en pénétration et établissement de colonisation, la population roumaine de l'espace carpato-danubien fut probablement obligée d'accompagner les Magyars dans leurs expéditions au sud du Danube, tout comme elle le fut postérieurement par les Petchenègues. Certaines fractions de cette population, au contact d'une population presque de même race et de même langue, auront préféré rester en ces endroits. Leur exemple aura même été suivi par des groupes d'envahisseurs magyars. C'est ainsi qu'il faut interpréter le cas de ces « Turcs » du Vardar mentionnés à côté des Vlaques

[91] Kékauménos, p. 74 : « οὗτοι γάρ εἰσιν οἱ λεγόμενοι Δάκαι καὶ Βέσοι. ᾤκουν δὲ πρότερον πλησίον τοῦ Δανουβίου ποταμοῦ καὶ τοῦ Σάουδ ὃ νῦν ποταμὸν Σάβαν καλοῦσιν, ἔνθα Σέρβιοι ἀρτίως οἰκοῦσιν, ἐν ὀχυροῖς καὶ δυσβάτοις τόποις. » Voir aussi le commentaire de W. Tomaschek, *op. cit*, pp. 58—64.

par le diplôme de Basile II réglementant l'organisation ecclésiastique des territoires conquis [92]. Lesdits « Turcs » du Vardar doivent en effet être considérés comme étant des Magyars — ou peut-être comme un mélange de Maygars et de Petchenègues [93].

Du reste, les circonstances qui auront créé cette situation semblent se rattacher plutôt à l'invasion des Petchenègues, connue pour son caractère dévastateur. Et, en effet, les données archéologiques dont nous disposons à l'heure actuelle attestent le processus de disparition des établissements au fur et à mesure que l'aire de l'invasion petchenègue avance. Les données recueillies pour la région d'entre le Dniepr et les Carpates sont particulièrement significatives [94]. Il est à supposer que les découvertes futures confirmeront ces résultats. L'arrivée des Petchenègues au Danube et l'expédition dévastatrice de 934 marquent certainement la détérioration profonde des conditions de vie de la population sédentaire, en plein essor, établie au nord du Danube et l'auront poussée à chercher refuge au sud du fleuve. A ce point de vue, les découvertes archéologiques n'excluent pas la possibilité d'une migration de ladite population sous la pression petchenègue [95].

Ce sont peut-être là les circonstances qui ont déterminé la migration du Nord au Sud de la population nord-danubienne et qui ont contribué par ce fait à donner des contours plus nets à la population romanisée de la Péninsule Balkanique, la faisant entrer ainsi sur la scène de l'histoire. Ces circonstances soulignent une fois de plus le manque de fondement de la théorie de Roesler et de ses partisans. Non seulement les sources ne consignent pas une migration massive de population romanisée du Sud au Nord, mais, bien au contraire, elles attestent — directement ou sous forme de réminiscences historiques — l'existence d'une migration dans la direction Nord-Sud. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant que ceux qui au cours d'une polémique presque séculaire se sont élevés contre la théorie de Roesler aient souligné une telle possibilité [96]. Cette position est d'autant plus

[92] H. Gelzer, *op. cit.*, p. 46 ; B. P. Haşdeu a remarqué ce sens, *op. cit.*, pp. 33—34.

[93] Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, pp. 86—87. C'est probablement à cette situation que se rapporte l'*Alexiade* d'Anne Comnène en parlant d'un détachement de Turcs habitant la région d'Ohrid, qui combattaient sous les ordres de l'empereur byzantin : « ... τῶν περι τὴν 'Αχριδῶ οἰκουμένων Τούρκων... » (éd. B. Leib, I, p. 151).

[94] *Istoria Romîniei*, II, Bucarest, 1962, p. 67 ; P. Diaconu, *Despre pecenegii de la Dunărea de Jos în secolul X* [Sur les Petchenègues du Bas-Danube au Xe siècle], dans « Studii », 18 (1965), nº 5, pp. 1121 et 1124—1125.

[95] La même possibilité a été prise en considération par Maria Comşa, *Die bulgarische Herrschaft nordlich der Donau wahrend des IX. und X. Jh. im Lichte der archaologischen Forschungen*, « Dacia », IV (1960), p. 422 ; V. aussi P. Diaconu, *op. cit.*, pp. 1121—1122, 1129.

[96] J. Jung, *op. cit.*, pp. 248—249 ; Traugott Tamm, *op. cit.*, pp. 123—124 ; Hugo Grothe, *Zur Landeskunde von Rumanien, Kulturgeschichtliches und Wissenschaftliches*, Halle, 1907, pp. 20—21 ; N. Iorga, *Istoria Românilor din Peninsula Balcanică*, p. 16 ; Silviu Dragomir, *Vlahii şi Morlahii...*, pp. 57, 115 ; A. Sacerdoţeanu, *op. cit.*, pp. 275—276 ; A. Katzougiani, *op. cit.*, pp. 34—35, 56.

justifiée que la migration Nord-Sud a fort bien pu avoir un caractère quasi permanent. Il existe d'ailleurs des indices à cet égard pour la période antérieure aux circonstances qui ont formé l'objet de la présente étude [97].

★

Les quelques données exposées permettent de clore le premier chapitre de l'histoire des Vlaques de la Péninsule Balkanique. Il est hors de doute qu'il s'agit d'une présence ferme, nullement fortuite et comportant l'accomplissement d'un rôle important dans l'histoire des événements de ces temps. Les données recueillies permettent, à notre avis, de formuler certaines conclusions sur la situation des Vlaques à la fin du X^e^ siècle et au début du XI^e^. Compte tenu de la manière dont ils sont mentionnés, ceux-ci apparaissent comme une catégorie ethnique possédant des caractères sociaux et économiques spécifiques, de fait comme un peuple à part. C'est ce qui explique la force de résistance qu'ils ont su opposer aux tendances de dénationalisation exercées du dehors, résistance qui n'a pas manqué de provoquer l'admiration des chercheurs [98]. Une telle résistance eût été impossible si la population vlaque de la Péninsule Balkanique n'avait pas acquis un caractère de population établie, encore qu'obligée de se déplacer périodiquement de par la fonction économique qu'elle exerçait. Dans des études ultérieures, concernant d'autres périodes de l'histoire du Moyen Age, nous examinerons dans quelle mesure les Vlaques de la Péninsule Balkanique ont maintenu et consolidé les traits qui les caractérisent dès leur première apparition sur la scène de l'histoire.

---

[97] Voir à cet égard la question des informations contenues dans la légende de Saint Démètre, chez Ilie Gherghel, *Zur Frage der Urheimat der Rumanen*, Wien, 1910 et celle qui se rattache au territoire du premier Etat bulgare, voir N. Bănescu, *L'ancien Etat bulgare et les Pays roumains*, Bucarest, 1947. On peut aussi consulter les données essentielles concernant les sources et la littérature dans l'ouvrage récent de H. Mihăescu cité plus haut, pp. 72—73.

[98] R. Roesler, *op. cit.*, pp. 135—136 ; Traugott Tamm, *op. cit.*, pp. 135—136 ; F. R. Miklosisch, *Über die Wanderungen der Rumunen in den dalmatischen Alpen und den Karpathen*, Wien, 1879, p. 3.

« LE MIROIR DES PRINCES » DANS LA CULTURE ROUMAINE

ALEXANDRU DUȚU

S'il n'est guère probable que, sous l'effet de l'enchantement qu'il aurait ressenti devant son œuvre, Justinien se soit écrié lors de l'inauguration de la Sainte-Sophie : « Je t'ai vaincu, ô Salomon ! », en revanche, l'édifice consacré à la « Sagesse divine » a soulevé depuis lors et soulève encore une admiration unanime. La tradition n'a pas enregistré la moindre exclamation de la bouche du prince de Valachie Neagoe Basarab qui, mille ans plus tard, érigea l'église du monastère de Curtea de Argeş. En échange tous ceux qui ont visité le monument ont pu se rallier à l'opinion partagée par Gabriel, prôtos du Mont Athos et témoin oculaire de la consécration de l'église : « Et c'est ainsi que nous pouvons dire, qu'elle n'est pas aussi grande ni universelle que Sion, que fit Salomon, ni que la Sainte-Sophie, que fit le grand empereur Justinien, mais elle les dépasse en beauté. »[1] Expressions sublimées de la sensibilité et de l'esprit d'un peuple et d'une époque [2], les monuments transposaient en pierre la conclusion d'un effort de méditation et de création qui se déroulait ensuite plus explicitement dans les ornements et la peinture, et plus clairement encore dans l'autre variante de la graphie, l'écriture : les *Proverbes* de Salomon, les *Chapitres* d'Agapet, les *Enseignements* de Neagoe transposaient par le truchement de l'encre des conclusions propres à une maturité culturelle. Parus sous une forme se rattachant à un Etat ou à un autre, les écrits que nous avons évoqués se laissent encadrer dans le genre de large circulation littéraire désigné en général du nom de « Fürstenspiegel ».

[1] Gavriil Protul, *Viața și traiul Sfîntului Nifon* [Vie et actes de Saint Niphon], éd. Tit Simedrea, Bucarest, 1937, pp. 27—28.

[2] Caractérisation, d'après « un Worringer ou un Blaga », dans l'article bien documenté de Ştefan Andreescu, *Mînăstirea Argeșului în ambianța vremii* [Le monastère d'Argeş dans l'ambiance de son époque], « Mitropolia Olteniei », Craiova, 1967, 7—8, p. 514.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 439—479, BUCAREST, 1968

Nous ne saurions prendre la liberté de décrire et de caractériser ici ce genre littéraire, qui attend encore d'avoir son historien. Mais nous en avons dressé une filiation qui nous semble acceptable. Nous mentionnions tout à l'heure les œuvres de Salomon, auxquelles on fait rarement allusion, le modèle des écrits de la catégorie des « Fürstenspiegel » se retrouvant d'ordinaire dans les discours d'Isocrate, encore que, dans le cas de la tradition byzantine, on ne voie pas comment on pourrait ignorer les textes bibliques, décisifs dans une succession qui se maintient de façon générale dans le domaine du sacré (de même que nous croyons que toute comparaison avec les écrits orientaux s'avérerait particulièrement féconde) [3].

---

[3] Il n'existe pas encore d'étude sur les écrits appartenant au genre des « Fürstenspiegel » dans le Sud-Est européen ; C. Th. Dimaras, *Alexandre Mavrocordato, Machiavel et La Rochefoucauld*, « Ὁ Ἐρανιστής », Athènes, 1966, p. 2, note 2 remarque : « Cette belle page de l'histoire des idées n'a pas encore trouvé son historien. » Ce genre n'a du reste pas encore été étudié pour la littérature byzantine, l'ouvrage souvent cité de O. Treitinger, *Die ostromische Kaiser- und Reichsidee*, Jena, 1938, n'abordant le problème que tangentiellement, de même que celui de Louis Bréhier, *Le monde byzantin*, vol. II, pp. 63—65 : *Les devoirs de l'empereur* (Paris, Albin Michel, 1949), n'a fait qu'effleurer le sujet. D'utiles données à ce propos chez H. Hunger, *Furstenspiegel in der griechischen Literatur*, dans *Lexikon fur Theologie und Kirche*, 1960, vol. IV, p. 474 ; on trouve, de même, d'intéressantes interprétations chez Ernest Barker, *Social and political thought in Byzantium*, Oxford, Clarendon Press, 1957 (qui remarque à propos d'Agapet : « as it began in this genre, so it continued in it for nearly a thousand years » — p. 20 ; en échange, la constatation pertinente : « Byzantine scholars were not specialists (on the contrary they were, if anything, too broad in their interests) : they were not professionals, but rather men of general experience in the life of church and State » — p. 50). L'étude s'imposerait, à notre avis, dans la mesure où elle préciserait quelques aspects dominants de l'idéologie byzantine, surtout que depuis l'article de Karl Prächter dans « Byzantinische Zeitschrift », I (1892), pp. 399—414, II, pp. 444—460, XIV, pp. 479—491, de nouveaux textes ont encore été publiés (comme, par exemple, L. G. Westernik, *Le Basilikos de Maxime Planude*, « Byzantinoslavica », 1966). Nous allons jusqu'à croire que, dans son ensemble, le genre peut être traité de manière plus exhaustive et approfondie que dans l'ouvrage, fréquemment cité comme fondamental, de Robert von Mohl, *Die Geschichte und Literatur der Staatswissenschaften*, Erlangen, 1855—1858, 3 vol.

Toute recherche portant sur ce genre littéraire à Byzance où il a connu une particulière longévité et d'où il a irradié non seulement sur tout le Sud-Est européen, mais aussi sur l'ensemble du continent, devra faire entrer en ligne de compte les contributions à ce sujet du byzantiniste russe Vladimir Valdenberg (nous devons la bibliographie exhaustive de ses travaux à l'amabilité de notre collègue Şerban Tanaşoca). Inclinant, peut-être excessivement, à établir la dépendance des écrits byzantins des œuvres de l'antiquité (voir notamment *Les discours politiques de Thémistius dans leur rapport avec l'antiquité*, « Byzantion », 1924, pp. 557—580), le regretté savant a souligné d'une façon convaincante et compétente le fait que « la littérature politique de Byzance ne contient pas uniquement une rhétorique sans lien avec la réalité, mais une matière où se reflète une situation réelle » (*Les idées politiques dans les fragments attribués à Pierre le Patrice*, « Byzantion », 1925, p. 76), étude où est déterminée la place de cet ouvrage par rapport à l'écrit contemporain du diacre Agapet et où est discuté ce trait propre au système byzantin qu'est l'association des principes théocratique et démocratique — p. 69).

Quoi qu'il en soit, pour la zone sud-est européenne des renvois s'imposent aux ouvrages orientaux, où "« the Mirrors of Princes » tradition, taken over from Sassanian writings of pre-Islamic Persia, was early on supplemented by Indian animal fables to which veiled political meanings were attached. The « Kalila and Dimma », translated by the Persian Ibn al-Muqaffa' out of the Pahlavi, itself a version from the original Sanskrit, achieved an immediate and lasting popularity though its unlucky author ended his days young in a furnace" — Pr A. J. Arberry, *Tales from the Masnavi of Jalal al-Din Rumi*, London, George Allen and Unwin, 1961, p. 13. Dans « Unesco Collection of Representative Works, Persian Series » aussi Nizām al-Mulk, *The Book of Government or Rules for Kings.* Translated by Hubert Drake, London, Routledge and Kegan Paul, 1960, XI + 259 p., et *Ghazâlî's Book of Counsel for Kings.* Translated by F.R.C. Bagley, Oxford University Press, 1964, LXXIV + 197 p. C'est là que convergent les sources

Puis, nous nous sommes efforcé de suggérer que les écrits en question ont paru à des moments de puissante affirmation culturelle, bien entendu, toutes proportions gardées. Ces moments se rencontrent au sein de formes étatiques ayant un caractère bien délimité et, enfin, chacun a inauguré une tradition dans le cadre de l'Etat mentionné. En effet, les *Enseignements* de Neagoe Basarab ouvrent une série qui se déploie sur près de trois siècles, ses étapes variées permettant de dépister des variations dans le fonds d'idées et dans la forme d'expression.

Si nous avons préféré nous cantonner dans le XVIII^e siècle, ce n'est pas le désir de présenter la fin d'un genre littéraire qui a déterminé notre choix mais, bien au contraire, c'est que, tenant compte des conditions de développement propre aux Pays roumains, nous nous sommes proposé de surprendre dans le mouvement de flux et de reflux idéologique de cette période une évolution et quelques constantes. En stoppant la fluctuation du genre qui nous préoccupe entre le moment de l'affirmation de la « monarchie culturelle » d'un Constantin Brancovan et les décennies qui précèdent la révolution démocratique bourgeoise de 1848, nous avons acquis la conviction de pouvoir surprendre quasiment la totalité des exemplaires constituant cette espèce et, de toutes façons, ceux qui sont les plus représentatifs dans le Sud-Est européen. Nous avons retrouvé des écrits byzantins et grecs, des compilations orientales et des remaniements d'œuvres occidentales, des pages de littérature antidespotique d'inspiration française et des essais originaux de science politique. C'est précisément parce que les formes étatiques se sont maintenues dans les Pays roumains que l'on peut retrouver dans leur tradition littéraire culte des alluvions provenant des ruines de Byzance, des efforts tentés dans quelques milieux grecs, des échos de tout ce monde sud-danubien dominé par un puissant empire, qui s'ouvrait sur le monde arabe, de même qu'il se dirigeait vers le cœur de l'Europe. L'on peut ainsi parler d'une littérature de Cour, de livres qui deviennent populaires, de la confrontation entre tradition et innovation, de système et d'esprit. Dans l'évolution, qui ne fut pas linéaire, nous pourrons suivre le passage du sacré au profane, la transformation de la « sagesse divine » en « sagesse humaine », avec l'évident effort, fourni par un monde exposé aux calamités, de conserver en permanence, dans les formes d'une cohésion imposée par la nécessité de répondre avec promptitude à des questions majeures et de caractère urgent, l'accès aux essences, la « philousie ».

---

mêmes des romans de « Barlaam et Joasaph » et de « Archirios et Anadan » d'où les lecteurs roumains extrayent des passages au XVIII^e siècle — *ms. 1867* par exemple. Mais n'est-il point suggestif que *Le Livre des lumières ou la Conduite des rois, composé par le sage Pilpay, Indien,* traduit en français par David Sahib d'Ispahan, ait été publié en 1644, puis réimprimé en 1698? Nous n'avons pu consulter le travail de G. Richter, *Studien zur Geschichte der alteren arabischen Fürstenspiegel,* Leipzig, 1932.

Au fond, de tous ces traits dont surgiront de nouveaux problèmes qui exigent argumentations et explications, il n'apparaîtra dans les pages qu'on va lire que les esquisses que le développement et la circulation des œuvres du genre des « Fürstenspiegel » nous permettent de faire dans les limites chronologiques que nous avons fixées.

Point n'est besoin de commenter le fait que les œuvres que nous citerons sont, à de rares exceptions près, demeurées à l'état de manuscrits. Le fait est en soi pleinement significatif. Si nous avons choisi pour limite inférieure le règne du prince Constantin Brancovan, la chose est due aussi à cette circonstance que c'est en 1691 que fut imprimée pour la première fois une œuvre de ce genre. Publiés en langue grecque, les *Chapitres* attribués à l'empereur Basile le Macédonien sont introduits dans un large circuit, qui est celui de tout un monde qui utilisait le néo-grec comme langue de culture. Le volume s'adresse à la couche des intellectuels de Valachie qui organise maintenant une Académie princière grecque, avec pour langue d'enseignement celle usitée par les cercles humanistes. A côté de Basile le Macédonien se fera jour Agapet. Ils inspireront tous les deux le métropolite de Hongrovalachie, Anthime d'Ibérie, auteur de sentences du même genre. Mais les deux écrits byzantins avaient été connus des lettrés roumains depuis le milieu du XVII[e] siècle, lorsque l'ouvrage de Neagoe fut traduit aussi en roumain. Aussi ferons-nous un retour de quelques décennies pour mieux définir le phénomène. De même, nous remonterons de quelques siècles afin de fixer la place que les écrits des Phanariotes occupent par rapport aux œuvres de l'antiquité grecque que l'on étudiait dans les écoles grecques du XVIII[e] siècle. Quand nous aborderons la littérature antidespotique d'inspiration française, Neagoe sera présent de même que les projets de constitutions seront accompagnés de la copie assidue des livres du *Theatron politikon*. Les fluctuations de mentalité pourront, néanmoins, indiquer que la même œuvre, à des époques différentes, a été à même de remplir des fonctions diverses. La circulation des manuscrits dans des milieux déterminés, ayant des préoccupations que l'on pourrait délimiter aussi en fonction d'autres manifestations culturelles, peut fournir des indications précieuses pour l'histoire des idées et celle des transformations de la sensibilité.

I. La montée des intellectuels. Lorsque Chrysanthe Notaras imprima en 1691 à Bucarest les Κεφάλαια Παραινετικά de « l'empereur des Rhomées Basile le Macédonien », il précisa avoir entrepris ce travail (à savoir l'impression du texte grec accompagné d'une version néo-grecque de sa plume), par ordre du prince et à ses frais. L'ouvrage est sollicité par le voïvode moins par désir d'avoir à sa disposition les conseils d'un prédécesseur auquel il ne pouvait guère se sentir très attaché, que pour inscrire

au nombre des livres imprimés sous son patronage généreux et évidemment ostentatoire un corpus des normes éthiques et didactiques capable de manifester son autorité sur ce plan également. En d'autres termes, le prince roumain ne retrouvait pas dans cet écrit byzantin un ensemble de normes composées par un patriarche (Photius) à l'intention d'un empereur, dans le dessein d'attirer son attention sur les limites de son pouvoir — son autorité ne pouvant dépasser les frontières assignées par l'Eglise —, mais une série de recommandations ethiques utiles à un prince qui gouvernait un Etat dans des conditions particulièrement complexes, aussi bien internes (la noblesse accoutumait d'intervenir directement dans les affaires de l'Etat, avec un esprit marqué d'indépendance et de ralliement antimonarchique) qu'externes (la présence, aux frontières du pays, de trois empires : la Turquie, la Russie et l'Autriche).

De même que l'on avait imprimé, quelques décennies plus tôt, quelques corpus de lois byzantines — dont le caractère éthique et didactique est unanimement souligné [4] — de même on publiait cette fois les conseils rédigés à l'intention d'un monarque byzantin afin de le maintenir dans la voie « de la vérité ». Le prince valaque se fabriquait de la sorte un miroir pour lui-même, comme pour ses descendants, suivant du même coup l'exemple d'un prédécesseur qui avait tenu à ce que son fils eût à sa disposition un ensemble de normes déduites de sa propre expérience, Neagoe Basarab. Les ouvrages demeurés en manuscrits [5] nous révèlent toutefois une gamme bien plus variée de préoccupations au sein des cours princières. De leurs pages, tantôt réduites à des fragments et tantôt cachées sous le masque de l'anonymat, se détache sinon une évolution certaine, du moins une confrontation vivante de tendances idéologiques.

Le livre réalisé par Chrysanthe Notaras marque, au fond, une tendance majeure qui se faisait jour dans le milieu culturel qui entourait le prince, milieu qui s'exprimait à travers tout un contexte de préoccupations de ce genre. L'année même où Constantin Brancovan appuie la publication du texte édité et traduit par le prince de l'Eglise qui lui était si proche, autrement dit en 1691 encore, les frères Greceni, connus pour leur

[4] Voir en ce sens, Valentin Al. Georgescu, *Le XIV[e] Centenaire de la mort de Justinien*, « Revue des études sud-est européennes », 1967, 3—4, p. 552.

[5] Nous avons énuméré succinctement les manuscrits (dont le stemma mériterait d'être établi) dans notre article *Un livre de chevet dans les Pays roumains au XVIII[e] siècle* : « *Les dits des philosophes* », « Revue des études sud-est européennes », Bucarest, 1966, 3—4, p. 526. Précisons ici que les fragments du *ms. 3093*, ff. 1—23, seraient, croit-on, empruntés au code de Justinien II, et que leur font suite les « lois » d'Etienne « bien aimé, puissant et empereur chrétien des Serbes ». Nous désirons également noter ici que dans un ouvrage que nous avons en préparation, nous avons groupé à la rubrique des « Livres de sagesse » une première catégorie qualifiée de « livres de comportement » (*Les Maximes des Orientaux*, *Fiore di virtù*, etc.), et, dans une seconde, les « Fürstenspiegel ».

Le présent article ne reprend pas les précisions ni quelques notes critiques de l'article précédent ; dans ce dernier le lecteur trouvera les sources de toute une série de nos affirmations

attachement au voïvode, citent, dans la préface à une traduction roumaine de saint Jean Chrysostome, des fragments d'Agapet et de Basile le Macédonien dans un contexte qui mérite de retenir l'attention du lecteur. Faisant l'éloge du patronage culturel exercé par le prince, Radu et Ștefan Greceanu tiennent à souligner expressément l'appui accordé par Constantin Brancovan aux imprimeries d'où se répandirent de nombreux livres en langue roumaine « en conseillant en pleine lumière ceux qui vivent dans les ténèbres de l'ignorance et du manque de science ». Le patronage princier est apprécié comme une œuvre de bienfaisance, de souci paternel à l'égard de la communauté, caractéristique d'un bon monarque entièrement différent d'un tyran, car « tous les maîtres profanes et sacrés prouvent que le prince monarque recherche le bien commun et considère la finalité qui peut être utile à tous, tandis que le tyran ne regarde que son bien propre et ne s'efforce de gagner que pour lui seul un surplus et, pour accomplir sa propre volonté, il se propose et érige en lois et actes de justice ses propres désirs ». Afin d'éviter absolument l'arbitraire et l'ignorance qui sont le propre de la tyrannie, le prince a le devoir de suivre l'exemple du souverain universel qui a souci de tous (Agapet est cité à l'appui de cette thèse), et d'aimer la science (Basile le Macédonien fait ici les frais de la citation). Si nous ajoutons que, un peu plus loin, les deux lettrés valaques rappellent un passage de Georges Cédrénus relatant la réponse de Platon à une question posée par Denys de Syracuse — lequel, à l'instar de tous les tyrans simulait la justice « afin d'abêtir le peuple ingénu » — : « Quelle politique est la plus utile ? » « Aucune autre que de rendre tout le monde bon et digne », et si nous rappelons comment, sept ans plus tard, le savant métropolite valaque Théodose citera dans la préface d'un *Minei* Synésius (qui affirmait que la sagesse des princes apporte le bonheur « aux villes et aux cités », à maints pays et à maints peuples)[6], nous pourrons pénétrer dans l'atmosphère de la cour de Valachie où se groupe dorénavant toute une pléiade d'écrivains qui, dans les limites de la tradition, approfondissent les concepts, ouvrent la série des ouvrages de questions et réponses sur des sujets de foi et de philosophie, étudient la nature et, surtout, entreprennent la recherche systématique des sources historiques, afin de poser les bases d'une solide culture de langue roumaine qui s'épanouit au sein d'un puissant élan culturel remarquable par les valeurs qui lui sont propres. Dans cette atmosphère de « rationalisme orthodoxe », la

---

[6] La préface aux *Mărgăritare* (Perles, i.e. Anthologie) est reproduite par I. Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), 1903, Bucarest, vol. I, pp. 316—321. La dédicace au prince, où est discutée l'importance de l'œuvre culturelle, est suivie d'un propos au lecteur où est présenté le livre. On apporte en même temps cette précision que les passages difficiles ont été tirés au clair par les deux traducteurs grâce à l'assistance du stolnic Constantin Cantacuzène, dont les deux traducteurs mentionnent encore le nom à d'autres occasions, comme, par ex., dans Préface aux *Minei* (Ménées), idem, pp. 366—367.

figure principale, à côté de celle du prince qui n'est pas un simple patron culturel mais se compose lui-même une bibliothèque et, bien plus, écrit des notes quotidiennes, est certainement l'érudit stolnic Constantin Cantacuzène, son oncle (dont la bibliothèque nous fournit maintenant de précieux indices de son horizon intellectuel [7]) ; le prince revêt la chlamyde du monarque culturel qui tourne le dos, avec un mépris propre à l'humaniste, au tyran ignare et barbare. Tout naturellement, ce prince qui restaurait les antiques édifices religieux conformément aux normes d'un goût nouveau où l'on ressent l'influence italienne, qui élevait des palais et transformait la peinture, assumait l'obligation de soutenir le monde orthodoxe balkanique et oriental au moyen de donations et de livres imprimés en grec, slave et arabe, tout en portant son attention particulièrement sur le peuple roumain disséminé sur tout l'espace des Carpates. On sait l'effort de Brancovan pour installer sur le trône de l'autre principauté roumaine, la Moldavie, un prince à sa dévotion, de même que l'on connaît ses actions pour patronner la culture roumaine en Transylvanie (où il envoyait, par exemple en 1699, un apprenti-typographe imprimer à Alba-Iulia des livres roumains, ce qui fournit l'occasion à ce Mihail Istvanovici d'écrire en toutes lettres dans la préface du *Kyriakodromion* que « le prince éclairé et sublime de toute la Hongrovalachie, Jean Constantin Basarab le Voïvode », est «le patron véritable de la sainte Métropolie d'ici de Transylvanie et de tous ceux qui aspirent à la grâce de Son Altesse » [8]). Quels autres conseils ce monarque pourrait-il quêter pour lui-même que ceux fournis par le « diacre Agapet au grand empereur Justinien », comme le déclarent les frères Greceni, ou ceux rédigés par le patriarche Photius au nom de Basile le Macédonien ? Brancovan, du reste, qui avait appuyé l'impression de l'édition de Chrysanthe Notaras, éprouva le besoin d'en avoir un exemplaire en roumain pour son usage personnel, lequel doit être le manuscrit aux miniatures et à la calligraphie splendides conservé dans la collection de la Bibliothèque de l'Académie, à Bucarest (*ms. rom. 1805*).

C'est alors encore que l'œuvre d'Agapet pénétra dans le circuit roumain, probablement par le canal d'un intermédiaire slave [9]. Elle ne vit pas la

---

[7] Voir Corneliu Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român : Constantin Cantacuzino stolnicul* [La bibliothèque d'un humaniste roumain : le stolnic Constantin Cantacuzène],Bucarest, 1967, 406 p. De l'abondance des informations que renferme ce catalogue il est bon de retenir que le stolnic, tout comme son frère Mathieu, avait lu soigneusement le *Theatrum politicum* d'Ambrosius Marlianus et que, de même que l'autre frère Thomas, il connaissait *Le Prince* de Machiavel. Notre collègue C. Dima-Drăgan prépare un catalogue similaire pour la bibliothèque du prince Constantin Brancovan. Il a publié à ce propos, en collaboration avec M. Carataşu, une note préliminaire — concernant les ouvrages byzantins que possédait le voivode — dans la « Revue des études sud-est européennes », 1967, 3—4, pp. 435—445.

[8] Texte reproduit dans *Bibliografia rom. veche*, vol. I, pp. 373—375.

[9] Des données nouvelles et une récapitulation bibliographique dans l'ouvrage de Patrick Henry III, *A Mirror for Justinian : The Ekthesis of Agapetus Diaconus*, « Greek-Roman and Byzantine Studies », Durham, 1967, 4, pp. 281—308. Nous n'avons pu consulter le travail

lumière de l'impression mais joua un rôle particulièrement intéressant dans le contexte culturel, en premier lieu du fait que la version roumaine apparaît dans un autre cercle que celui des lettrés groupés autour du prince, comme le suggère le *ms. 3190* écrit par un scribe du nom de Vlad, probablement à Rîmnic, où il copia encore d'autres manuscrits[10]; (ce manuscrit doit, d'ailleurs, s'être conservé dans ce centre culturel, étant donné que, au XVIII^e siècle, on ajouta à ses derniers feuillets un fragment de l'*Histoire de Valachie* du stolnic Constantin Cantacuzène, œuvre multipliée à Rîmnic au cours de ce siècle[11]). Le « grămătic » Vlad qui traduit du slavon dédie ses manuscrits « aux Révérends Pères et à Vous, nobles Seigneurs boyards » et les effectue sur l'ordre de l'évêque de Rîmnic. Son florilège nous réserve néanmoins une surprise ; outre qu'il renferme les 66 chapitres de « Basile, empereur des Grecs », les 72 chapitres du « diacre Agapet », les enseignements sur la foi du patriarche Genade, et les « Discours » de Saint Jean Chrysostome sur Job, il inclut aussi un fragment de littérature parénétique et un autre d'une œuvre ascétique — « l'ordonnance impériale du grand Constantin » aux « très glorieux et honorés Francs » — , écrit qui renferme la célèbre et si contestée *Donation de Constantin.*

Le problème particulièrement intéressant que soulève l'introduction dans le circuit roumain de ce faux historique fameux ne consiste pas tant dans l'affirmation de la primauté du pape (que le texte roumain n'élimine pas, ouvrant une question ayant à ce moment-là de multiples implications confessionnelles et politiques), que surtout dans l'affirmation catégorique du primat du pouvoir spirituel (exprimé expressément dans le manuscrit par les mots: « là où il y a pouvoir épiscopal et le chef de la vraie foi chrétienne qui a été instituée par le Souverain céleste, il n'est pas con-

---

d'Antonio Bellomo, *Agapeto Diacono e la sua scheda regia*, Bari, 1906, ni la contribution d'Ihor Ševčenko, *A neglected Byzantine Source of Muscovite Political Ideology*, « Harvard Slavic Studies », Cambridge, 1954, beaucoup plus proche de notre sujet. (La liste des traductions de Migne, *PG*, 86, 1, 1163, pour utile qu'elle soit, n'en est pas moins lacunaire). On trouvera des données utilisables dans l'article de Vl. Valdenberg, *Наставление писателя* VI *в*, *Агапита в русской письменности*, « Византийский Временник », XXIV (1923—1924), pp. 27—34, recherche continuée en 1928 par ce byzantiniste russe. Nous ignorons pour le moment si la version roumaine dépend d'un texte imprimé en Russie ou à Venise, l'insertion de l'écrit d'Agapet dans un florilège venant compliquer la question de l'identification.

Précisons encore que le *ms. grec 577*, renfermant les chapitres d'Agapet et dû à la plume de Sébastos Kyminitès, a été dédié à Brancovan, en 1707 par un élève de ce professeur grec (et non par Kyminitès en personne, comme nous l'avons dit à la note 34 de notre article paru dans cette revue, 3—4/1966, p. 524).

[10] Il existe à la Bibliothèque de l'Académie, à Bucarest, trois manuscrits qui, en dehors du *ms. 3190*, ont été copiés par ce scribe à Rîmnic, entre 1690 et 1699 environ. Voir G. Ştrempel, *Copişti de manuscrise româneşti*, Bucarest, Edit. Academiei, 1959, pp. 269—272

[11] Voir I. Crăciun et A. Ilieş, *Repertoriul manuscriselor de cronici interne privind istoria României, XV—XVIII* [Répertoire des manuscrits de chroniques concernant l'histoire de la Roumanie, XV^e—XVIII^e siècle], Bucarest, Edit. Academiei, 1963, p. 163, où sont également décrits les *ms. 1267* de 1778 et *ms. 4650*, de 1781, écrits à l'évêché de Rîmnic.

venable que règne le souverain terrestre »[12]). Si dans le premier cas on peut trouver au besoin une explication dans certaines des convictions de l'évêque Hilarion qui, après avoir été intronisé avec l'appui du prince Constantin Brancovan, fut jugé par un synode que présidait l'intransigeant patriarche de Jérusalem Dosithé (lequel polémisa toute sa vie avec les « Latins ») et déposé sous accusation d'avoir manifesté trop de condescendance aux catholiques [13], en revanche, dans le second cas, notre enquête nous mène plus loin, car on voit se profiler nettement l'attitude d'un hiérarque qui entendait réactualiser l'attitude de la papauté envers l'Empire et mettre en discussion le rapport du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, ce dernier tombant sous la censure du premier [14]. On pourrait alors retrouver dans Hilarion un prédécesseur du métropolite Anthime, sur lequel nous reviendrons plus loin en détail. Mais pour tirer au clair avec précision cette intéressante étape de l'histoire des conceptions politiques dans les Pays roumains, une analyse plus serrée de la filiation du texte et de l'activité d'Hilarion de Rîmnic s'impose. Nous comptons l'entreprendre dans un avenir proche. Cette analyse est d'autant plus nécessaire que le manuscrit du scribe Vlad n'est pas unique, mais a pénétré dans un circuit plus ample, du moment que le *ms. 1788* a un contenu presque identique (Jean Chrysostome, Basile le Macédonien, Agapet, la donation de Constantin) ; tout comme l'autre, ce manuscrit a probablement été copié à Rîmnic, à en croire l'indication fournie par un livre imprimé encore inconnu à l'histoire littéraire roumaine, et inclus dans le volume relié à une date beaucoup plus tardive, à savoir une recommandation d'observer le jeûne de Noël, datant de 1796 ou 1797, laquelle, au fond, ne fait que combattre le luxe des boyards.

Cependant, avant de paraître en tant que livre séparé, l'ouvrage de Pseudo-Basile avait déjà circulé dans les Principautés Roumaines, englobé dans les *chronographies*. Compilées de façon originale d'après l'ouvrage de Dorothée de Monembasie (Venise, 1631) [15] et celui de Mathieu

---

[12] « ... ubi principatus sacerdotum et christianae religionis caput ab imperatore coelesti constitutum est, justum non est, ut illic imperator terrenus habeat potestatem » — *Il « Constitutum Constantini »*, dans *Antologia di testi per lo studio della storia medioevale*, raccolta da Gino Cerrito, Franco Natale, Giorgio Spini, Roma, 1959, p. 26.

[13] Voir Gh. Moisescu et collab., *Istoria bisericii române* [Histoire de l'Eglise roumaine), Bucarest, 1957, vol. II, p. 69.

[14] Appréciant que cette constitution a cherché à donner une base légale à l'Etat papal, Gabriele Peppe (*Il Medio Evo barbarico d'Italia*, Torino, Einaudi, 1942) affirme que l'une des fonctions du document fut de : « dare al potere ecclesiastico una sua autonomia che lo sottraga a un eventuale cesaropapismo carolingo come l'ha sottratto a quello bizantino » — p. 313. Nous adressons tous nos remerciements au professeur M. Berza qui a bien voulu nous indiquer et mettre à notre disposition l'anthologie citée précédemment ainsi que le travail mentionné ici même.

[15] B. Knös, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsala, 1962, p. 409, croit qu'il faut attribuer l'ouvrage à Dorothé, encore qu'il ait été mis au compte de Hiérothé, lui aussi métropolite de Monembasie.

Tzigalas de Chypre (Venise, 1637), ces versions roumaines [16], effectuées, probablement au milieu du XVII^{e} siècle, directement sur les originaux grecs, répondaient à une autre exigence du goût littéraire : la nécessité de connaître l'aventure de l'humanité, sous une forme un peu plus authentique que celle qu'offraient « le miroir historique » (dont a parlé Emile Mâle) et les écrits où le fabuleux et l'extraordinaire étouffaient l'élément authentique (comme dans le *Roman d'Alexandre*). Entretenu avec ferveur à Byzance, où la narration des faits se déroulant dans un univers dominé par la Providence était plus importante que la logique du processus du développement historique [17], ce genre connaît un épanouissement particulier aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles dans les Pays roumains pour tomber en décadence à l'époque des lumières, lorsque se profile l'acte historique tel quel, lorsque se manifeste l'intérêt pour l'histoire universelle rationnelle et lorsque la légende s'unit à la littérature. L'intensité de la circulation des *Chronographies* dans les Pays roumains à l'époque en question [18] dévoile un important aspect de la mentalité des lecteurs du temps. De même que les écrits des humanistes roumains commençaient à définir le domaine de l'investigation historique dans un esprit soutenu par l'aspiration à l'indépendance, de même les « romans » de l'humanité offraient un cadre général de temps et d'espace à la préoccupation majeure de conserver un certain nombre de préceptes, un ensemble de normes à même de protéger dans sa durée l'existence d'une collectivité soumise à de fortes pressions. C'est dans ce sens qu'un copiste tenait à expliquer en 1732 aux lecteurs de sa chronographie : « la lecture d'histoires est d'un grand gain, éveillant l'intelligence et partageant la science aux hommes à venir comme aux derniers aussi, chose que l'on voit dans tout le monde ; . . . car maints maîtres d'élite ont pris la peine d'écrire des histoires et les faits des empereurs et des rois, des princes et des grands, comment chacun a réglé sa vie, et ils ont honoré ces maîtres-là et laissé la science à ceux à venir afin qu'ils y trouvent utilité et que chacun puisse régler sa vie, se garder de ce qui est mauvais et suivre ce qui est bon et utile. Lis donc ce livre qui s'appelle *Annales*, car tu pourras, au moyen des enseignements et exemples que je dis dans cet écrit, adoucir ta nature et te régler d'après les enseignements dignes des faits d'armes antiques. . . » [19]. Certes, de la lecture de ces exem-

---

[16] Voir *Istoria literaturii române* [Histoire de la littérature roumaine], Bucarest, Edit. Academiei, 1964, tome I^{er}, pp. 503–511. De même, l'introduction de Dan Simonescu aux *Povestiri din hronografe* [Récits tirés des chronographies], publiés dans *Cărţile populare în literatura românească* [Les livres populaires dans la littérature roumaine], Bucarest, Edit. pt. Literatură, 1963, vol. II, pp. 237–265

[17] Voir Ernest Barker, *Social and political thought in Byzantium*, p. 20.

[18] L'étude fondamentale est celle, posthume et malheureusement inachevée, de Iulian Ştefănescu, *Cronografele româneşti : tipul Danovici* [Les chronographies roumaines : le type Danovici], « Revista istorică Română », IX, 1939, pp. 1–77, qui repose sur l'analyse de 36 manuscrits.

[19] Notice reproduite par G. Ştrempel, *op. cit.*, p. 99.

ples, patinés d'authenticité, les lecteurs conservaient un idéal et se maintenaient dans les cadres de la doctrine traditionnelle, illustrée ici par l'exemple de personnages qui avaient reçu leur récompense ou leur punition ; la résistance et l'aspiration à l'indépendance maintenaient inchangée, pour une bonne part, la conception qui avait persisté dans le monde byzantin aussi [20] jusqu'au seuil du XVIII^{e} siècle, quand devint manifeste la tendance à « rationaliser l'orthodoxie » traditionnelle. Dans de pareilles conditions, au milieu du XVII^{e} siècle, les chapitres de Pseudo-Basile le Macédonien faisaient figure d'enseignement que l'un des auteurs du drame pouvait offrir. Ils s'intégraient organiquement dans le récit sur l'événement du temps, sans s'estomper dans la suite implacable des ans. Parmi les multiples copies qui se sont conservées en roumain et qui dépendent toutes de compilations effectuées sur les deux œuvres grecques du milieu du XVII^{e} siècle, le *ms. 1929* s'impose à l'attention. C'est une copie d'une version réalisée sur l'initiative d'un lettré auquel revient le mérite d'avoir soutenu l'affirmation de la littérature en langue roumaine à l'époque de Mathieu Basarab, alors que le beau-frère du voïvode écrivait, avec prédilection, en slavon. Ce lettré était le métropolite Etienne, qui allait interrompre son pontificat (1648—1668) pour un laps de temps allant de 1653 à 1656, quand on l'écarta de la direction de ses ouailles pour avoir donné son appui à la révolte des « seimeni » (mercenaires) dirigée contre le prince [21]. C'est encore à Etienne que l'on est redevable de la parution du recueil de lois de 1652 connu sous le nom de *Îndreptarea legii*, pour l'édition duquel

---

[20] Cp. A. Varagnac, *Civilisations traditionnelles*, exposé dans « Annuaire, Ecole pratique des Hautes Etudes — Section des sciences économiques et sociales », Paris, 1967/1968, pp. 25—29.

[21] Gh. Moisescu, *op. cit.*, pp. 13—14. Sur l'activité d'Udrişte Năsturel, P. P. Panaitescu, *Începuturile şi biruinţa scrisului în limba română* [Les débuts et la victoire de la langue roumaine écrite], Bucarest, Edit. Academiei, 1965, p. 194. En même temps, la traduction en slavon d'un original latin s'inscrit au nombre des préoccupations permanentes (rappelons le cas de Luca Stroici, « le père de la philologie latino-roumaine », comme l'appelait B. P. Haşdeu — monographie de 1864) qui justifie l'allégation que « par le truchement du peuple roumain les cultures slaves orientales ont approché la Romanité, phénomène comparable en quelque sorte aux contacts des Slaves du Sud avec la culture italienne » — Virgil Cândea, *Echos de la culture roumaine chez les Slaves du Moyen Age*, « Bulletin de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est européen », Bucarest, 1965, 2, p. 40. Iulian Ştefănescu, *art. cit.*, p. 31, mentionne ce manuscrit comme appartenant au XVIII^{e} siècle. Mais au verso de la page du titre, sont reproduites, à la plume, les armoiries du métropolite Ştefan. Aux XVII^{e}—XVIII^{e} siècles on ne connaît que deux hiérarques de ce nom, mais Ştefan II n'a pas imprimé de livres aux armoiries de son église métropolitaine : le *Kyriakodromion* de 1732 présente les armes de la Valachie avec des vers dédiés à Constantin Maurocordato ; le *Psaltirea*, de 1735, possède au verso de la page du titre une gravure représentant le prophète David ; quant aux autres livres imprimés — *Anthologius*, de 1736 ; *Octoichos*, de 1736, *Acolouthoi*, en langue grecque, 1736 —, ils ont les armes accolées de Valachie et de Moldavie de Constantin Maurocordato. En échange, *Mystirio*, publié en 1651 par Ştefan I^{er}, a les armes de l'église métropolitaine, accompagnées de vers en slavon d'un contenu identique. C'est ce qui nous fait supposer qu'il s'agit en l'espèce d'une copie d'un manuscrit du temps de Ştefan I^{er} ; conservé à la bibliothèque métropolitaine comme le dénote une série de notes des derniers feuillets, il est passé par la suite dans celle du monastère de Cernica.

il fit rechercher les manuscrits les plus autorisés — il s'adressa aussi à cet effet à la bibliothèque patriarcale de Constantinople —, tandis que pour d'autres de ses traductions il fit appel de façon conséquente non seulement aux versions slaves, mais encore aux prototypes grecs.

Avant de s'individualiser, l'œuvre byzantine circula dans des « romans », sous une forme réduite (en général la moitié des chapitres) et elle fut embrassée par ces lettrés qui, unissant les impératifs de la conservation de la conception traditionnelle à ceux du développement de la culture roumaine, soutenaient la nécessité d'asseoir sur des bases « légales » l'autorité du prince. Ainsi, avant de remplir la fonction de « conseils à soi-même » adressés à un monarque animé de préoccupations culturelles, l'œuvre attribuée à Basile le Macédonien a pu jouer un rôle de « Miroir des princes » entre les mains de ceux qui argumentaient de la légalité au moyen du prestige de la tradition. Diffusé dans les rangs des lettrés — gens d'Eglise ou boyards (comme le *ms. 86* écrit en 1689 pour le grand « vistier » (trésorier) de Moldavie, Théodore Cantacuzène) [22] —, l'ouvrage continuera de circuler dans le cadre des chronographies au XVIII^{e} siècle ; mais il va restreindre petit à petit son audience, ce qui est arrivé aussi aux copies effectuées sur les versions individualisées. Ainsi, alors que les Chronographies sont encore copiées en 1707 pour un stolnic du nom de Dimitrie Ursachi, avant que trente ans plus tard l'exemplaire ne fût vendu au logothète Sturdza par un de ses descendants qui avait pris le froc (*ms. 108*), ou encore pour les boyards par l'habile calligraphe et miniaturiste que fut le pope Flor au milieu du siècle (*ms. 2609* et *ms. 4243*), les Miroirs byzantins seront lus, plus tard, davantage dans les monastères, comme il arrive aux copies comprenant à part les conseils de Pseudo-Basile le Macédonien : le *ms. 2352*, trouvé par N. Iorga au couvent de Ghighiu, emprunte ce chemin car il renferme, à côté de l'œuvre byzantine traduite d'après un livre publié en Russie, un écrit de polémique anticatholique. C'est dans cette voie que procéderont également d'autres copies qui se trouvent aujourd'hui dans le fonds de manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie, à Bucarest : le *ms. 2338*, copié par le maître des pages Pascu pour quelque moine désireux de posséder les chapitres attribués à l'empereur, à côté de discours des Pères de l'Eglise, de Vies de saints et d'autres fragments caractéristiques de la lecture pratiquée dans les monastères ; le *ms. 2102*, de l'an 1801, de contenu monacal, exécuté par un scribe qui s'était fait moine ; le *ms. 1313*, de l'an 1825, écrit pour l'higoumène Gherasim et qui renferme, entre les fragments théologiques, une description accompagnée de dessins de l'église du monastère de Curtea de Argeş ; le *ms. 6061*, qui remonte

---

[22] Description du manuscrit, avec d'amples citations de son contenu, apud I. Bianu *Catalogul manuscriptelor româneşti* [Catalogue des manuscrits roumains], Bucarest, 1907, vol. I, pp. 181—192.

au début du XVIII[e] siècle, lequel ne livre pas de renseignements sur son passé.

C'est sur cette trajectoire que les œuvres byzantines ont rempli leur mission de « Fürstenspiegel »; après avoir été adoptées par les lettrés, puis par le prince, elles ont survécu un certain temps, à côté des prescriptions concernant les offices, les jeûnes, pour se fondre ensuite dans la culture laïcisée entre temps.

Ce destin a été partagé pendant une certaine période par l'ouvrage roumain les *Enseignements de Neagoe*; après une ascension semblable, les routes se sont séparées, séparation naturelle aussi bien du fait de leur provenance différente, que de leur contenu quelque peu distinct. Une investigation sommaire des idées renfermées dans ces écrits nous permettra de fixer également la place qui revient à l'opuscule d'Anthime d'Ibérie — Antim Ivireanul — dans l'historique que nous nous efforçons de reconstituer, place qui se précise à son tour en rapport avec la version de Guevara effectuée par Nicolae Costin.

Transformé en « question homérique » de la littérature roumaine, l'ouvrage du prince roumain du XVI[e] siècle a longtemps fait l'objet de discussions portant avant tout sur le problème de sa paternité et sa solution. Pour nous, cette paternité est incontestable — du reste, une bonne partie des contestations ont pris leur point de départ dans l'attribution erronée du livre à un genre littéraire auquel il n'appartient point, ou bien dans une méfiance exagérée des possibilités intellectuelles de la Cour de Valachie qui avait cependant attaché son nom et son prestige à un monument aussi grandiose que celui de Curtea de Argeş [23].

---

[23] En encadrant les *Enseignements de Neagoe* dans le genre littéraire auquel ils appartiennent, on résout une grande partie des questions que Demostene Russo avait soulevées à propos de la paternité de l'ouvrage, à partir de sa comparaison avec les écrits religieux et ascétiques byzantins. La comparaison que nous établissons entre les *Enseignements* et les chapitres d'Agapet et de Pseudo-Basile est, à notre avis, révélatrice et notre argumentation vient s'ajouter à celle, convaincante, de Dan Zamfirescu, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab. Problema autenticităţii* [Les Enseignements de Neagoe Basarab. Le problème de l'authenticité], dans son volume *Studii şi articole de literatură română veche* [Etudes et articles de littérature roumaine ancienne], Bucarest, Edit. pt. Literatură, 1967, pp. 69—182 (où l'on trouvera la bibliographie de la question). Nous désirons toutefois attirer l'attention sur le fait que la discussion à propos du « sceau » (argument n° VII de D. Russo, largement combattu par D. Zamfirescu, pp. 135—143) est manifestement oiseuse, vu que l'auteur des *Enseignements* ne se rapporte pas au sceau appliqué par les chancelleries princières, mais à une image qu'il avait retenue de la lecture de l'*Apocalypse*. De même, le propos sur les icônes n'est pas détaché de l'unité du texte, étant donné que la recommandation faite à Théodose de rester ferme dans l'orthodoxie exigeait d'être appuyée par le rappel de toute l'œuvre législative de l'Eglise œcuménique ; l'Eglise avait constitué un corps de canons des sept premiers conciles œcuméniques, fondement solennellement honoré par l'Eglise orthodoxe lors du premier dimanche du Carême appelé le « Dimanche de l'Orthodoxie » et dédié à dessein au dernier concile (le 7[e], selon la théologie byzantine), qui avait restauré le culte des icônes. Neagoe n'avait pas besoin des connaissances d'un moine pour le savoir, car il fréquentait les offices. Ce n'est pas la lutte exclusive contre l'hérésie (D. Zamfirescu, p. 120) mais surtout la référence à cette tradition « législative », sur laquelle était fondée l'orthodoxie, qui imposa l'insertion du discours sur les icones dans le texte des *Enseignements*, à savoir exactement à l'endroit requis, selon l'argumentation en faveur de

Rédigée en slavon, l'œuvre fut diffusée aussi en grec ; quant à la traduction roumaine, elle fut effectuée au milieu du XVII[e] siècle [24]. Il est difficile toutefois de retracer la destinée de cet ouvrage avant la seconde moitié du XVII[e] siècle, lorsqu'on pénètre sur le terrain ferme des faits concrets. Jusqu'alors son destin s'avère peu clair et les hypothèses ont beau jeu pour faire fortune. Il n'est pas facile de préciser si l'original slavon aura été traduit de bonne heure ou tardivement en grec et en roumain. D. Russo attribue à Mathieu de Myres la version grecque, mais ce n'est là qu'une simple supposition [25]. La plus ancienne version roumaine, conservée

---

la nécessité pour le prince d'obéir à l'Empereur, afin de remplir sa fonction avec dévouement et en respectant la « loi » ; laquelle ? celle condensée dans les canons des sept conciles, récapitulés dans la célébration du dernier de la série. L'argument de la nécessité d'honorer les icônes impliquait aussi des questions sociales et politiques. C'est ce que prouvaient les écrits mêmes de S. Jean Damascène, qui, tout en figurant dans la littérature théologique, peuvent également être inclus dans la littérature socio-politique. Ernst Barker s'en est bien rendu compte quand il reproduisit le second discours de Jean Damascène contre les iconoclastes dans l'anthologie citée *supra* (chapitre *The period from the death of Heraclius to the accession of Basil I*) ; en prenant la défense des icones, Neagoe exposait, à son tour, une conception sociale et politique.

En ce qui concerne l'atmosphère culturelle à l'époque de Neagoe, il convient de signaler les précieuses contributions apportées à ce propos aussi bien par P. Ş. Năsturel (*Învăţăturile lui Neagoe Basarab în lumina pisaniilor de pe biserica mănăstirii de la Argeş* [Les Enseignements de Neagoe Basarab à la lumière des inscriptions de l'église du monastère d'Argeş], « Mitropolia Olteniei », 1960, 1—2, pp. 12—23), que par Ştefan Andreescu, *Mănăstirea Argeşului în ambianţa vremii*, où est mis en évidence le degré d'instruction des clercs de la cour princière. « La chancellerie princière » pouvait être considérée comme « la première école supérieure où les fils des grands boyards parachevaient leur éducation » — Şt. Andreescu, p. 514 — et l'on y saisit la transformation du goût artistique qui détermine la reconstruction et la restauration de bien des églises et des couvents. Un prince qui patronnait un mouvement culturel ; qui concentrait de grandes ressources économiques pour ériger une construction exemplaire ; qui refusait l'argenterie qui n'avait pas été exécutée conformément à son goût et qui avait fait son stage dans l'apprentissage du slavon en commandant par la suite le splendide *Tétraévangile* qui joint l'art de l'imprimerie à celui de la calligraphie (voir l'exemplaire découvert par Alexandre Odobescu au monastère de Bistriţa, fondation des boyards Craiovesci) — pouvait incontestablement adresser des conseils à son fils Théodose. A notre avis, le problème de la reconstitution du texte initial continue toutefois de demeurer pendant. Nous avons en effet l'impression que le propos à sa mère (qui constitue une lamentation, une page de littérature intime de confession. dans la mesure où l'on peut parler de confession, de toute façon un thème comparable aux pièces inspirées des lamentations du prophète Jérémie — série dont il suffit de rappeler la *Vita Nuova*...), de même que sa prière, qui a l'air d'être un exercice théologique à la manière des exercices classiques de rhétorique, sont bien distincts du corpus proprement dit des *Enseignements*.

Pour une présentation d'ensemble du contenu des *Enseignements* dans *Istoria literaturii române*, pp. 281—283, on remarque p. 280 les analogies entre l'œuvre de Neagoe, celles de *Basile le Macédonien*, le *De administrando imperio de Constantin Porphyrogénète*, les *Recommandations du prince russe Vladimir Monomaque*.

[24] Des indications sur les manuscrits de l'œuvre, apud Vasile Grecu, *Învăţăturile lui Neagoe Basarab, domnul Ţării Româneşti (1512—1521). Versiunea grecească* [Les Enseignements de Neagoe Basarab, prince de Valachie (1512—1521). Version grecque], Bucarest, 1942, pp. 9—11, 16 ; des observations sommaires mais utiles, chez Dan Zamfirescu aussi, *op. cit.*, pp. 88, 143. Pour le manuscrit slave de Sofia, du début du XVII[e] siècle, des données chez P. P. Panaitescu, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI publicate de Ion Bogdan* [Les chroniques slavo-roumaines des XV—XVI[e] s. publiées par Ion Bogdan], Bucarest, Edit. Academiei, 1959, pp.215—218, qui suppose que la traduction grecque aura été effectuée sur la traduction roumaine.

[25] « Il n'existe pas d'autre contemporain, que je sache, qui ait été capable de traduire du slavon en grec les *Enseignements* ... » affirme-t-il dans ses *Studii istorice greco-române* [Etudes historiques gréco-roumaines], Bucarest, Fundaţia pentru literatură şi artă, 1939, vol. I, p. 161. Mais comme la version grecque s'est conservée au monastère de Dionysiou (Mont-

dans le *ms. 464* écrit en 1682, a été copiée par le hiéromoine Jean pour le monastère de Bistriţa, la fondation des boyards Craiovescu, d'après un original plus ancien. Le fait que le manuscrit renferme à la fois les *Enseignements* et la *Vie de saint Niphon* et que dans d'autres manuscrits il s'y ajoute le texte des inscriptions de l'église du monastère de Curtea de Argeş accrédite de plein droit l'assertion qu'un codex reflétant la politique religieuse, littéraire et artistique d'un prestigieux prédécesseur fut constitué au milieu du XVII^e siècle. C'est bien ce qu'a fait remarquer P. Ş. Năsturel [26], qui a essayé de reconstituer les coordonnées du calcul qui a dû reposer à la base de ce groupement. Si nous apprécions que l'observation selon laquelle « leur groupement avec les inscriptions d'Argeş et la Vie de Niphon suggère l'idée d'une traduction unitaire, répondant à un but bien déterminé » correspond entièrement à la logique qui permet de reconstituer les données de l'histoire, en échange la tradition du genre littéraire que nous étudions nous pousse à assigner à un autre milieu l'initiative de la formation de ce corpus.

Pour revenir à la constatation faite antérieurement, à savoir que du temps de Mathieu Basarab le progrès de la culture en langue roumaine et le développement même des conceptions politiques appartenaient davantage aux lettrés qu'au prince, nous penchons moins à attribuer l'initiative dont nous parlions à la princesse Hélène et à son frère Udrişte Năsturel, qu'au métropolite de Valachie, Etienne, lequel, outre qu'il se détacha plus facilement qu'Udrişte Năsturel du prestige de la langue cultivée — le slavon en l'espèce — pour soutenir assez vigoureusement le progrès de la langue « vulgaire », c'est-à-dire du roumain, a aussi prouvé la préoccupation « d'enseigner le prince », en initiant la traduction en roumain du *Îndreptarea legii* [Le guide de la loi] et en se procurant les chapitres de Pseudo-Basile. C'est à lui, croyons-nous, qu'est due la réalisation du codex qui s'est conservé par la suite à travers d'autres copies. Secondement, si l'on part de l'affirmation de l'hiéromoine Jean qu'il fit sa copie à Piteşti pour le monastère de Bistriţa où pareille version n'existait donc point, on en déduit tout naturellement qu'il se sera procuré l'exemplaire qu'il recopia au monastère d'Argeş, la fondation de Neagoe, situé aux environs de Piteşti. C'est donc là-bas qu'aura été faite la traduction roumaine des *Enseignements* slavons (ou peut-être grecs si Mathieu des Myres en est l'auteur) et c'est là-bas encore qu'aura été transcrite, à la suite

---

Athos), « monastère qui considère Neagoe comme l'un de ses grands fondateurs » (V. Grecu, *op. cit.*, p. 11), on peut se demander si une traduction grecque n'y aura pas été exécutée sur un exemplaire de la version slavonne, envoyé par Neagoe en personne ou par l'un de ses successeurs.

[26] Voir l'article *Recherches sur les rédactions gréco-roumaines de la « Vie de Saint Niphon II, patriarche de Constantinople »*, « Revue des études sud-est européennes », 1967, 1—2, pp. 64—68.

de la traduction des inscriptions, la version roumaine de la *Vie de Saint Niphon*. Le travail, effectué sur l'initiative du métropolite Etienne, pouvait être fort bien transmis ensuite au prince Mathieu Basarab. Il est incontestable qu'une pareille traduction pouvait être faite à Argeș, vu la tradition de culture de ce centre monastique [27].

Si notre hypothèse trouve un jour sa confirmation, le caractère de « Fürstenspiegel » qu'a eu la première version roumaine des *Enseignements de Neagoe* ressortira davantage. L'ouvrage s'était peut-être imposé antérieurement à l'attention d'un prince roumain, puisque Nicolae Iorga croit avoir dépisté la présence d'un exemplaire dans la bibliothèque du prince de Moldavie, Pierre le Boiteux, un siècle plus tard [28], et il pénétra dans l'intimité du prince à l'époque de la « monarchie culturelle » qu'Etienne Cantacuzène a essayé de continuer, au lendemain de la mort de Brancovan. C'est ainsi qu'il commanda un exemplaire de ce corpus pour sa propre bibliothèque et, comme le note C. Dima-Drăgan dans le *Catalogul Bibliotecii stolnicului*. . ., il appliqua au bas de chaque page son cachet (*ms. 115* de la Bibliothèque de l'Académie, à Cluj). L'œuvre fut diffusée ces années-là à la Cour et, en 1727, Radu Lupescu, scribe au conseil princier (« logofăt de divan ») en effectue une nouvelle copie (*ms. 1062*) qui s'inscrit dans l'intense activité déposée par ce lettré qui s'avère préoccupé exclusivement de littérature historique, puisqu'il transcrit, à la veille de cette année-là, en Valachie, les chroniques moldaves, la chronique des Slovènes, la vie du prince Nicolas Maurocordato, etc. . . [29]. C'est alors également qu'est écrit le *ms. 3488* qui comprend maintes corrections et ratures et qui représente effectivement « un essai original d'édition critique » [30].

A ce point de vue, toutefois, la destinée des œuvres sur lesquelles nous nous penchons diverge. Les *Enseignements de Neagoe* n'acquièrent pas un usage monastique ; bien au contraire, ils apparaîtront dans le creuset des mutations de la fin du XVIII^e siècle et dans les années d'affirmation de la conscience nationale du commencement du XIX^e siècle. Quelle peut être l'explication de ce fait? Et l'ouvrage de Neagoe se distingue-t-il par quelque côté des écrits byzantins? Encore que le fonds d'idées ne puisse être bien différent et que le prince valaque mette à contribution des sources byzantines, on décèle dans les *Enseignements* des conseils qui se rattachent étroitement à la vie de tous les jours et aux conditions historiques propres, capables de les intégrer organiquement à la spiritualité roumaine. L'ou-

---

[27] L'importance accordée à la fonction d'higoumène d'Argeș (dans la troisième décennie du XVII^e s. le titulaire figure au conseil princier avec le titre d'évêque), et les lettrés provenant de ce centre monastique — dont le métropolite Théodose — préoccupent aussi Șt. Andreescu, *art. cit.*, p. 525.

[28] N. Iorga, *Istoria literaturii românești*, 2^e éd., vol. I, p. 216.

[29] Voir G. Ștrempel, *op. cit.*, pp. 141—142.

[30] Dan Zamfirescu, *op. cit.*, p. 143, note 1.

vrage de Neagoe prolonge ainsi sa présence dans la vie culturelle roumaine. La politique de prudence « dans le sens classique du terme de sagesse pratique » se prolonge au XVIII^{e} siècle et les lettrés de cette époque de périls retrouvent dans les pages qu'ils pouvaient avoir sous la main les conclusions « d'une pensée politique roumaine supérieure, d'une vision claire des relations internationales et d'une pratique diplomatique fondamentale soumise aux vertus de prudence, de courage et d'amour de la liberté » [31].

Avant de délimiter ce moment de la réapparition de l'ouvrage de Neagoe, à la fin du XVIII^{e} siècle, il convient de remarquer qu'à l'époque de Brancovan on voit confluer aussi bien les ouvrages byzantins que les *Enseignements* du prince valaque afin d'occuper une place particulièrement intéressante dans le contexte culturel.

Lus par Constantin Brancovan et par son successeur au trône, Etienne Cantacuzène, ces ouvrages confirmaient leur autorité qui découlait du caractère personnel du pouvoir princier, fondé sur un charisme [32]. La continuité de cette autorité, que les princes valaques appuyaient aussi sur une généalogie établissant une parenté entre Brancovan et les Cantacuzène d'une part et Mathieu Basarab d'une autre, qui retrouvaient en Neagoe Basarab un ancêtre [33], maintenait l'actualité des recommandations que le fondateur du monastère d'Argeş avait données à son fils Théodose. L'autorité du prince découlait d'un charisme et, à cette époque, le principe énoncé par Neagoe : « c'est Dieu du reste qui t'a oint prince, et non pas les hommes » continuait à ne pas être mis en discussion [34]. La fonction confiée au prince par la Divinité créait des droits et des devoirs qui se définissaient dans les limites de la pyramide sociale ainsi élevée. «Pensez donc, maîtres et frères, au devoir dont nous devons répondre et rendre compte au terrible et divin tribunal à propos de la fonction dont a été chargé chacun de nous dans le bercail du Christ pour éprouver notre amour de Dieu » [35]. En vertu de ce principe qui accentuait — avec une note propre à la spiritualité orientale, individualisée avec une force due à l'hésychasme — la vertu unifiante

---

[31] V. Cândea, chapitre consacré aux *Enseignements* du volume signé par V. Cândea, Dinu C. Giurescu, Mircea Maliţa, *Pagini din trecutul diplomaţiei româneşti* [Pages du passé de la diplomatie roumaine]. Bucarest, Edit. Politică. 1966, p. 113.

[32] Il faut noter a ce propos les observations pertinentes de H. G Beck, *Byzanz. Der Weg zu seinem geschichtlichen Verstandnis*, « Saeculum », 1954. 1, pp. 87—103 : « ... Es ist bei Kaiser und Patriarch der eine selbe Geist. ἓν πνεῦμα nur die χαρίσματα sind verschieden... Es gibt fur den Byzantinern im allgemeinen keinen säkularen Bezirk und deshalb auch nicht den Konflikt zwischen Sakular und Geistlich. Was es gibt, ist allein die Moglichkeit des Konflikts zwischen der gegebenen Ordnung und der Sünde. Es gibt — in der Geschichte der Kaiseridee — Phasen, in denen man versucht hat, zu einem anderen als dem gewohnlichen Verteilungsschlussel der Charismata zu kommen, nicht aber eine Phase, die in der Ordnung des Bestehenden zwischen Charismatisch und Nicht-Charismatisch unterschieden hatte — wenigstens so lange nicht, als die Idee ungebrochen lebte. »

[33] Voir aussi P. Ş. Năsturel, *art. cit.*

[34] Ed. V. Grecu. citée *supra*, p. 73.

[35] *Ibidem*, p. 25.

de la charité, notamment (d'où également le poids accordé à la coopération de la volonté humaine avec la volonté divine, cette synergie destinée à créer une disponibilité permettant de saisir les essences et, en même temps, une aspiration au total qui empêchait l'intervention plus active de la raison, systématisant des domaines de l'activité humaine, selon la mesure de leur délimitation), étaient créés les droits et les devoirs qui trouvaient leur sanction dans le jugement divin. C'est ainsi qu'il en découlait, selon un système parfaitement unitaire, l'obligation de miséricorde à l'égard des sujets, le devoir de vigilance et celui d'impartialité, la mesure. Les préceptes relatifs à l'attention à accorder à ses propres serviteurs, à l'administration du trésor et à l'ensemble de normes « diplomatiques » — l'attitude envers les ambassadeurs, la question de la paix et de la guerre — se manifestaient avec un caractère politique plus prononcé mais pas suffisant pour individualiser le domaine de la théorie politique. Le monarque s'imposait, en remplissant de façon adéquate sa fonction, par la dignité et la justice, puisqu'il était une incarnation de l'esprit de la société. Or « l'intelligence dans l'homme et ses forces spirituelles s'y trouvent comme l'étendard au milieu de l'armée » [36]. Les maximes insérées dans les *Enseignements* après la profession de foi exposée dans les discours sur les icônes et dans celui sur le jugement dernier, concrétisaient les résultats d'expériences faites par l'homme en parcourant les trois degrés menant à la perfection — la pratique, la contemplation, la charité — laquelle réalisait la coopération de la volonté humaine avec la volonté divine ; l'homme accédait ainsi à la « connaissance simple et non partagée » (selon l'expression de S. Maxime le Confesseur, dont les écrits ont circulé de façon intense dans le Sud-Est européen), à « la Sophia » [37]. Le même système unitaire se retrouvait aussi sous la plume d'Agapet et sous celle de Photius, l'ouvrage de ce dernier ayant même un aspect encore plus abstrait que le premier, évolution que l'on pourrait comparer au développement des écrits « qui soulignent les vertus cardinales des gouvernants » et qui en Occident aussi « sont à l'origine des traités politiques en bonne et due forme qui se multiplient à l'apogée du Moyen Age : Martin de Braga, Isidore de Séville, Jean de Salisbury, Thomas d'Aquin, Smaragde, Jonas d'Orléans, Hincmar...De conseillers, les clercs deviennent théoriciens ; la forme se fait moins directe, plus abstraite » [38]. C'est ainsi que l'on ne retrouve pas dans les conseils de Basile le Macédonien les problèmes qui sont énoncés avec clarté par Agapet : ceux de l'inégalité des biens (chapitre 16), de la censure person-

[36] *Ibidem*, p. 175

[37] Voir la traduction roumaine de la *Philocalie* par D. Stăniloae, Sibiu, 1947, vol. II, p. 167, n. 1, où est reproduite l'affirmation de Hans Urs von Balthasar Voir aussi I. Hausherr, *Pour comprendre l'Orient chrétien : La primauté du spirituel*, « Orientalia Christiana Periodica », 1967, 2, pp. 351—369.

[38] Jean Touchard, *Histoire des idées politiques*, Paris, P.U F., 1963, tome I, p. 166.

nelle (chap. 36), etc. Le devoir d'être le premier à respecter la loi, de distribuer la justice sans tenir compte du rang et des affinités personnelles, d'écarter les flatteurs et les trompeurs, de donner plutôt que de recevoir — ce qui crée ainsi des obligations — voilà ce qui revient sur un plan encore plus abstrait dans les conseils composés quelques siècles plus tard, conseils où l'on retrouve des préceptes du genre de ceux relatifs à l'appui des amis, préférable à celui des parents, à la mise en garde contre l'ivrognerie, aux amitiés à gagner en louant autrui, à l'éviction des méchants et des ambitieux des dignités dont ils sont revêtus. Tous ces préceptes se retrouvent réunis dans les *Enseignements* de Neagoe, ce qui fournit une preuve de plus que son ouvrage appartient à ce genre littéraire. Mais ce qui apparaît en plus dans l'ouvrage du voïvode roumain c'est le chapitre de normes diplomatiques et, surtout, un sentiment y vibre qui ne se dessine pas dans les écrits byzantins : le patriotisme, souligné au chapitre consacré à la décision dramatique d'accepter la guerre au lieu de la paix : « Si donc vos ennemis viennent contre vous et si vous les voyez plus forts que vous, et si vos conseillers vous apprennent à vous mettre en marche contre eux trop tôt ou s'ils vous effrayaient pour vous faire quitter votre pays pour l'exil, de tels conseillers, ne les croyez pas, parce qu'ils ne sont pas vos amis. En effet, j'ai goûté l'exil moi-même. Aussi je vous avoue, mes frères, qu'il est difficile de vivre et l'on est la risée de tout le monde, et même de tous les petits et de tous les méchants qui existent. Et deuxièmement, ne te mets pas à faire cela, car c'est la honte de ton nom. Ne soyez pas comme l'oiseau que l'on appelle le coucou, lequel dépose ses œufs chez d'autres oiseaux qui font éclore sa progéniture, mais soyez comme le faucon et gardez votre nid. » [39]

Ce sont là des traits nouveaux — les derniers évoquant des vers émouvants de Dante [40] — qui auront conféré à l'ouvrage roumain un poids spécial, en lui assurant du reste une permanence dont n'ont pas joui les ouvrages byzantins analogues. Les traits nouveaux, à une comparaison plus poussée de l'ouvrage roumain avec ceux des Byzantins bien plus nombreux, expliquent aussi la place détenue dans l'ensemble par les trois écrits de l'époque de Brancovan. En imprimant à ses *Enseignements* le caractère de simples directives (ce que l'on déduit aussi bien de l'insistance avec laquelle revient la formule : « enseignements pour votre profit... dans la

[39] Texte slavon et traduction roumaine chez P. P. Panaitescu, *Cronici slavo-române*, p. 290 ; cf. éd. V. Grecu, p. 161. Concernant les contacts de l'écrivain roumain avec les écrits byzantins on remarquera qu'il s'y maintient pour beaucoup le « théomimétisme » si caractéristique à l'idéologie politique byzantine. Voir là-dessus Patrick Henry III, *art. cit.*, p. 308.

[40] « Tu proverai sì come sa di sale
Il pane altrui, e com'è duro calle
Lo scender e'l salir per l'altrui scale. »
(*Par.*, XVII, 58–60)

mesure de nos possibilités et de nos connaissances » [41], que de l'affirmation finale que ces conseils n'ont quelque valeur que dans la mesure où ils portent, à défaut d'un sceau de chancellerie, le sceau de la sagesse divine — « le sceau des justes, c'est de jouir de la félicité éternelle » [42]), le prince valaque offrait à son successeur et à toute sa Cour un ouvrage de méditations. Pourvu des conclusions tirées d'une expérience résultant de conjonctures aussi variées et depuis longtemps situées dans le domaine des « situations limite » — existence ou anéantissement — il ne pouvait avoir le caractère de système clos. Or, à l'époque de Brancovan c'est précisément ce caractère qui en accroît la réceptibilité, du fait toutefois que l'étape de l'évolution de la mentalité roumaine était entièrement nouvelle. Comme nous l'avons fait observer au début de ce travail, l'œuvre de Neagoe et des écrivains byzantins acquiert, dans le contexte de la culture Brancovan, le caractère de « conseils à soi-même », en accentuant par conséquent la note de méditation de la première et celle de consultation des autres. En tant qu'œuvre de méditation, les écrits de ce genre commencent à ouvrir un nouveau domaine au sein du processus marqué par la diversification des préoccupations des lettrés qui se produisit alors [43]. La délimitation du domaine de la recherche historique, telle qu'elle se manifeste chez le stolnic Constantin Cantacuzène ou chez Miron Costin et Démétrius Cantemir, qui éliminaient de l'investigation historique l'élément littéraire, contribue nettement à donner du contour à la théorie politique ; la place accordée à la coutume juridique, une certaine tradition en matière de « législation » créée par les codes imprimés par le voïvode de Valachie, Mathieu Basarab, et par celui de Moldavie, Basile le Loup, et en premier lieu l'esprit dominant de cette phase de « rationalisme orthodoxe » poussent les écrits appartenant à la catégorie dite des « Furstenspiegel » vers le propre de la philosophie politique dans les limites du domaine de l'esprit laïque qui commence à se dessiner et à s'étendre. Justifiant le pouvoir absolu, tout en accordant attention au peuple, préconisant des concepts théocratiques mais sans caractère de système, vantant une sagesse totalitaire mais sans « le sceau », les écrits traditionnels du genre des Miroirs des princes modi-

[41] Ed V. Grecu. p. 209.

[42] *Ibidem*, p. 219.

[43] Aspect esquissé dans notre étude *Diversificarea preocupărilor cărturărești la umaniștii români* [Diversification des préoccupations des humanistes roumains], « Limbă și literatură », 1968, XVI, pp. 13—21. Les lettrés laïques pouvaient trouver d'utiles idées dans l'écrit d'Agapet, de même que les clercs avaient l'occasion de rencontrer des préceptes susceptibles de servir la thèse de la prééminence du primat de l'esprit dans la même œuvre, qui alliait deux traditions : "The *Ekthesis* provides a look at those elements of Greek political thought about kingship which appealed to a member of the Christian clergy in the sixth century, and at the way which those elements were incorporated into the general Christian theological theory of empire that had first been outlined by Eusebius of Caesarea. Agapetus mixes his traditions so that both the Old Testament « fear of God » and the « Know thyself » of the Delphic oracle and Socrates are offered as the basic principle for the emperor" — Patrick Henry III, *art. cit.*, p. 304.

fiaient petit à petit leur caractère de normes sacrées, pour devenir des conseils découlant de la méditation de certains gouvernants.

L'évolution qui se déroule maintenant est soulignée par la parution d'un autre ouvrage, qui se fonde sur les mêmes écrits byzantins mais pour en accentuer le caractère sacré. Il s'agit des Νουθεσίαι χριστιανικο-πολιτικαί, conseils donnés par le métropolite de Hongrovalachie, Anthime d'Ibérie, au prince Etienne Cantacuzène (Bucarest, 1715). Affirmant n'avoir réuni que de « bonnes » pensées tirées des maximes des sages, à savoir celles qui « purifient l'âme, honorent l'homme et parent le prince à tout jamais », le pontife intervenait dans ce processus en jetant dans la balance le poids de son autorité spirituelle. Tout comme l'évêque Hilarion de Rîmnic, Anthime essaye de stopper ainsi l'avance du pouvoir temporel dans la vie sociale et politique, au nom de la primauté de la vie spirituelle. De même que dans ses sermons où il a combattu avec âpreté les écarts de la doctrine de l'Eglise, en critiquant une série de mesures et de comportements du prince Constantin Brancovan avec une vigueur qui explique le conflit qui finit par éclater entre le prince et lui [44], Anthime énonce dans cet opuscule des principes inéluctables. Détail intéressant, il fait appel à Agapet (dont il reproduit presque totalement les chapitres 46, 51, 69, etc.) et aux *Recommandations* de Pseudo-Basile (cf. chap. 57 ou encore ce conseil : « le commencement de l'affection est la louange », etc...) et, afin de souligner l'intention qui l'anime, il ajoute des prières pour chaque jour de la semaine à l'intention du voïvode. Certes, cette composition de l'opuscule d'Anthime n'est pas étrangère à la structure des *Enseignements* de Neagoe, dont les chapitres sont parsemés d'oraisons. Mais en reprenant ce procédé, à près de deux siècles de distance, Anthime allait, dirions-nous, plus loin, car le texte de ses prières ne présente pas le caractère de compositions personnelles, vu qu'il consiste purement et simplement en reproductions de textes empruntés à des livres du rituel. Mieux, l'autoritaire métropolite ne retient aucune maxime d'un livre qui venait d'être publié en grec et en roumain, les *Maximes des philosophes*.

La traduction du recueil de maximes orientales d'Antoine Galland avait, au fond, fourni matière de méditation aux lettrés, en raison de toutes ces sentences et observations, mi-sceptiques et mi-ironiques, relatives à la vie de l'entourage d'un prince absolu. Les conseils au voïvode, tirés de la sagesse orientale qui pénètre maintenant dans la culture roumaine en plein processus axé sur le thème du pouvoir politique, cherchaient, à leur tour, à tempérer l'élan et l'initiative de mauvais augure du monarque revêtu du pouvoir discrétionnaire. Publié par suite d'une initiative prise par les lettrés que comptait la cour princière, l'ouvrage oriental s'inscrivait

[44] Voir *Predici* [Sermons], éd. G. Ştrempel, Bucarest, Edit. Acad., 1962, *passim*.

naturellement parmi les préoccupations des humanistes. Mais Anthime l'ignore et, quand il discute de l'autorité du prince, il ramène la question sur le terrain des charismes.

L'opuscule d'Anthime resta sans lendemain ; il ne fut ni réédité ni traduit en roumain. A notre avis, la seule explication de ce fait réside dans la fonction d'écrit occasionnel qu'a remplie ce petit livre, à savoir un rôle de frein, d'opposition à un processus que l'on ne pouvait plus arrêter ; la diversification des préoccupations ramenait au premier plan l'investigation historique dorénavant destinée à soutenir les aspirations les plus profondes et les plus ardentes de la conscience culturelle roumaine : la lutte pour l'indépendance nationale et pour la justice sociale. En s'opposant à la délimitation d'un domaine de théorie de l'autorité laïque — dont aurait pu se détacher l'idée de loi en tant qu'acte normatif, durant l'évolution sociale et économique de la société roumaine — Anthime a tenté de maintenir l'aspiration patriotique — à laquelle il ne fut pas un seul instant étranger — dans le cadre de l'institution culturelle qui avait assumé jusqu'alors le rôle de bastion devant le péril que représentait la puissance ottomane qui pratiquait une autre religion. Son intervention fut vouée à l'échec, la tendance principale des préoccupations de l'esprit étant orientée vers le monde du rationnel.

Une preuve supplémentaire nous en est fournie par un contemporain d'Anthime, le chroniqueur moldave Nicolae Costin, le propre fils du grand chroniqueur qui avait exposé les arguments fondamentaux de l'origine latine des Roumains, Miron Costin. Elevé chez les Jésuites, d'une érudition étourdissante, Nicolae Costin est attiré à son tour par ce sujet et c'est ainsi qu'il adjoint à son œuvre historique savamment ennuyeuse la traduction d'une sorte de « Fürstenspiegel » : le *Libro aureo del gran emperador Marco Aurelio con el Relox de Principes* d'Antoine de Guevara — *Ceasornicul domnilor*. Tout en effectuant sa version sur la traduction latine que Johann Wanckel avait publiée de cet ouvrage en 1601 à Torgau, Costin retient 81 des 155 chapitres de Guevara et adapte le texte espagnol à la portée des lecteurs roumains[45]. Réaffirmant que « l'autorité et la domination du prince sur ses sujets s'appuient sur un commandement divin », la version, à bien des égards originale, du boyard moldave, sans renverser la conception politique de son temps, exprimait indubitablement une série de nouvelles données à ce propos. Par rapport aux ouvrages byzantins traditionnels, cet écrit emprunté au monde roman étendait sensiblement

---

45 Voir les contributions de N. Cartojan dans « Revista istorică română », 1933, et « Cercetări literare ». IV, 1940, tirage à part : *Ceasornicul Domnilor de N. Costin şi originalul spaniol al lui Guevara* [L'horloge des princes de N. Costin et l'original espagnol de Guevara], avec bibliographie relative. De même N. Iorga, *Istoria literaturii româneşti în secolul XVIII*, Bucarest, 1901, vol. I. pp. 68–75.

le programme de la question. Menée entre philosophes, la discussion produisait à la lumière de nouveaux arguments lorsqu'elle abordait la question de la distribution de la justice, celle de l'autorité du prince dans ses rapports avec l'aristocratie et aussi lorsqu'elle soulignait la place qui revient dans la société aux savants et aux philosophes ; l'évocation de l'« âge d'or » est édifiante à cet égard. Bien plus, Costin retient de l'original les conseils relatifs à l'éducation des garçons et des filles, partie qui marque manifestement la dégradation du genre des « Fürstenspiegel » dès le moment de leur implantation dans le domaine de la pédagogie. On peut affirmer à ce propos que, depuis l'époque humaniste, le genre dont nous nous occupons atteint son apogée — en pénétrant dans l'intimité du prince—et qu'il commence à entrer en décadence — en prêtant à l'aspect pédagogique une attention qui augmentera ultérieurement. La réception de l'ouvrage espagnol, par l'intermédiaire du latin, marque, en tout cas, un moment particulièrement important dans l'évolution du genre, du fait de l'évocation du rôle imparti aux philosophes dans la vie de l'Etat. C'est pourquoi cette réalisation de Nicolae Costin s'est maintenue présente à l'attention des lecteurs du XVIII^e siècle et plusieurs copies ont été tirées sur sa version. Ce sont : le *ms. 204* de la Bibliothèque de l'Université de Jassy, copié pour Nicolas Maurocordato en 1714 ; deux autres copies dont l'une d'un scribe moldave qui loue le livre de façon impressionnante dans la préface d'une *Chronographie* [46] qu'il écrivit au cours des années où il copia également les Annales (*Letopiseț*) de Nicolae Costin ; le *ms. 3440*, de 1736, et le *ms. 757*, remontant à peu près à la même année, sont dus à la plume du scribe Ioan, fils du cămăraș Pavel. Une copie, le *ms. 295*, date de 1731, alors qu'une autre fut effectuée en 1792 (le ms. Kirileanu, à Piatra Neamț).

Ces interférences de Byzance, de l'Orient et de l'Occident manifestent à souhait l'ampleur des préoccupations de l'époque du « rationalisme orthodoxe » et la place accordée aux Miroirs des Princes dans les Pays roumains au cours de ces années de « monarchie culturelle » ; le destin le plus intéressant est certainement celui des œuvres byzantines utilisées maintenant aussi bien par le prince (qui fait appel aux méditations d'un empereur) que par les représentants du pouvoir spirituel (qui s'efforcent de ramener dans la sphère de l'actualité le rôle d'Agapet)[47]. La fin tragique des Brancovans, puis d'Etienne Cantacuzène, de même que l'exil de Démétrius Cantemir qui, dans son *Histoire hiéroglyphique* composait un roman sur un sujet d'histoire politique, ne mirent pas fin à ce genre. La survi-

---

[46] Voir G. Ștrempel, *Copiști...*, pp. 121—125.

[47] Pareillement, l'*Ecthesis* est devenue une source de premier ordre pour l'absolutisme d'Ivan le Terrible, de même que pour l'opposition russe libérale, dont les membres « had only to strengthen the admonitions and to weaken the praise », comme le remarque I. Ševčenko apud Patrick Henry III. *art. cit.*, p. 304, n. 74.

vance des formes d'Etat et la direction politique confiée aux princes recrutés au Phanar et envoyés par la Sublime Porte maintinrent le cadre nécessaire à cette littérature qui connaît une évolution assez cohérente jusqu'à la fin de la période phanariote et un certain temps encore après. Mais le programme connaît une certaine déviation.

II. Les détours de l'esprit laïque. Installés dans les Pays roumains avec la perspective garantie d'y demeurer, les princes phanariotes se posèrent immédiatement la question de la nature et de la finalité de leur autorité d'un caractère si spécial en raison de sa source, la Porte Ottomane, et de l'objet inattendu, le milieu roumain et ses traditions culturelles. Résoudre les questions générales soulevées par leur promotion et par le contexte historique, voilà ce qui constitua le nœud même des questions que rencontra le premier de ces princes, homme doué d'une intelligence peu commune, Nicolas Maurocordato. Ce dernier toutefois n'était pas un innovateur ; son père, le célèbre Alexandre Exaporite s'était estimé obligé de confier à sa succession les conclusions d'une dramatique expérience, condensées dans ses Φροντίσματα, publiés à peine en 1805, près d'un siècle après sa mort. Tout comme l'auteur de ses jours, Nicolas Maurocordato confia ses recommandations à un cercle très restreint et elles demeureront, pareillement, inédites. En revanche il tint à faire connaître à l'Europe sa doctrine, dénuée en somme d'originalité, en publiant le Περὶ καθηκόντων à Bucarest en 1719, puis à Leipzig, en latin, en 1722, et ensuite à Londres, à Amsterdam, à Ausbach (sous le titre de *Kurzgefasste Moral*). Ce qui retient l'attention dans cet ouvrage c'est le traité classique pris pour modèle : le *De officiis* de Cicéron. Au chapitre XIX de cet écrit réédité bien des fois étaient rappelés les sentences et les exemples des saints, auxquels étaient adjointes, au chapitre X, des citations des stoïques. Ce même mélange de littérature patristique et hellénique se fait jour derechef dans l'autre livre dont on lui attribue la traduction, mais qui en réalité n'a été que patronné par lui, le Θέατρον πολιτικόν, sur lequel nous reviendrons plus loin.

Bien autrement intéressants sont les conseils demeurés inédits, étant donné qu'ils dévoilent la pensée intime de ce Phanariote qui régna longtemps en Valachie et en Moldavie [48]. La question principale qui se dessine dans les *Conseils adressés à Constantin Maurocordato* est celle de concilier les commandements de la Sublime Porte et les autochtones sur qui s'exerçait son autorité. Créer une dynastie phanariote fut une préoccupation incontestable et Alexandre Deli-bey fut conscient des droits acquis au cours des

[48] Les deux écrits, analysés plus loin, ont été publiés dans les *Documente Hurmuzaki*, tome XIII, Bucarest, 1909 Sur les Maurocordato voir également B. Knos, *L'Histoire de la littérature néo-grecque*, Uppsala, 1962, pp. 469—472.

ans par les Maurocordato. C'est lui qui vers la fin du XVIII[e] siècle affirmait en présence de l'agent autrichien Raicevich :« Si le prince de Kaunitz est prince du Saint-Empire Romain, je le suis du très-sacré Empire Ottoman· Je suis le maître; je suis un prince né d'une famille qui règne depuis deux cents ans, un Souverain régnant. Je veux dire ce qu'il me plaît : je ne crains ni l'Empereur, ni le prince de Kaunitz. »[49] C'est ainsi qu'apparaissent dans les conseils de 1726 des invitations à connaître « les habitudes des boyards autochtones» de même que les chroniques, et de savoir de façon précise les devoirs à remplir envers l'empire et envers le Khan des Tatars, de même que ceux à l'égard des «Polonais et des Allemands». Nous ne voudrions pas souligner le fait que, dans ces textes inédits, l' « Empereur» est aussi bien le souverain de Neagoe Basarab, la divinité, que le maître de Constantinople, auquel le prince valaque n'avait jamais donné pareille appellation. Mais il faut souligner que dans les *Conseils* et dans le *Manuel comprenant des avis et des pensées au sujet des mœurs et du comportement*, la question essentielle de l'époque de Brancovan — celle des rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel — n'apparaît point. Représentant du Phanar, de la nouvelle promotion de dignitaires qui dominait aussi le patriarcat de Constantinople, Nicolas Maurocordato n'envisage pas la possibilité d'un conflit avec l'autorité ecclésiastique que ses successeurs mettent à profit en installant à la tête de l'Eglise métropolitaine de Valachie des gens attachés à la Cour. Ainsi s'explique pour une part le fait qu'une grande partie du mouvement culturel roumain se concentrera non pas autour de la cathédrale de Bucarest, mais autour de l'évêché de Rîmnic détenu par toute une série de lettrés roumains remarquables — Damaschin, précepteur de l'ex-prince Etienne Cantacuzène, Clément, etc. — et en Moldavie, autour d'une église métropolitaine qui a réussi à échapper aux tendances dominatrices de l'élément phanariote. Cela ne signifie cependant pas que les Phanariotes essayent une nouvelle forme de « césaro-papisme », mais que le problème sera évité, les princes, alliés à l'autorité spirituelle, s'orientant vers l'idéologie du monde qui avait précédé le christianisme, celle qui avait présidé à l'épanouissement de la culture qui formait et animait la lutte pour la renaissance du peuple opprimé : le monde hellénique. C'est par cet apport massif introduit dans la culture roumaine, surtout par le canal de l'éducation scolaire, que les problèmes particulièrement intéressants de l'époque de Brancovan furent évités et, tacitement, l'esprit laïque, maintenant protégé par les divinités de l'Olympe, marquera des progrès continus. Le fait est frappant dans l' Ἐγχειρίδιον où les allusions à la mythologie grecque foisonnent et où les renvois à Socrate et à Platon ont plus de poids que ceux à la Bible,

---

[49] N. Iorga, *Textes post-byzantins*, Bucarest, 1939, p. 5.

sans compter les proverbes qu'on leur associe aussi. Mieux, une série de comparaisons amènent la discussion au sujet du microscope, de la ductilité des corps et de la résistance des cordes ; d'autres remarques se fondent sur l'observation des mœurs de la société contemporaine du prince, de même qu'une suite de maximes font songer à Montaigne (« l'homme est un être changeant, vain, divers »), à La Rochefoucauld (« la méchanceté paye son tribut à la vertu d'hypocrisie ») et même à l'esprit du XVIII^e^ siècle : les considérations relatives à la loi (« la loi ou la force »), aux réformes, au conservatisme (« le présent se gausse de ceux qui tiennent à tout prix à ce qui s'en est allé »). Il est incontestable que l'autorité princière continue de demeurer fondée sur la conception religieuse, que la société maintient sa structure pyramidale et que « tous les membres luttent pour la tête ». Mais, fidèle à l'esprit de son siècle, l'auteur proclame que « l'amour de soi est peut-être le véhicule lumineux de l'âme », atteignant tangentiellement la discussion si controversée au sujet du rôle de l'amour-propre[50]. Et c'est dans le même esprit encore qu'est condamnée la tromperie (de même que le machiavélisme) — à la manière dont Frédéric II combattait le grand Florentin dans un livre qu'il retira quand il monta sur le trône [51] —, vu que « la politique secrète était le pivot du système despotique abhorré » [52], et qu'on pouvait la pratiquer même sans grand tapage autour de la perfidie. Non moins significatif est le fait qu'une série d'éléments détachés de la spiritualité chrétienne sont transposés sur le plan politique (« ce n'est pas seulement dans le domaine du sacré que la confession des fautes entraîne le pardon, mais aussi dans celui du gouvernement. . . ») de même que l'éloge de la sagesse, qui s'achève par le couronnement de l'« humanité » (« l'humanité est au-dessus de toute vertu, car elle porte l'image et le caractère pur de la nature divine »). C'est, probablement, dans ce mouvement permanent ressenti dans le fond des idées que consiste l'intérêt que présentent les conseils donnés par le fondateur de la dynastie phanariote à son fils : la fluctuation de la mentalité traditionnelle ressort avec évidence dans l'écrit qui ironise l'héroïsme pour louer la

---

[50] Voir Paul Hazard, *European Thought in the Eighteenth Century.* Translated by J. Lewis May, Penguin Books. 1965. Part two, chap. 4. Une précieuse remarque : « Never, to be sure, was there such a busy band of moralists as now ; but not of the order that made the human heart their study... they were moralistic theorizers, not psychologists. » — p. 178.

[51] Dans la Préface à l'*Antimachiavel* le roi combattait l'écrivain qui s'était efforcé non de corrompre le premier venu mais « Fursten, die berufen sind, Fuhrer der Volker zu sein, Verweser des Rechts. Vorbilder darin fur ihre Untertanen. sichtbare Abbilder der Gottheit. die ja erst ihre seelischen Eigenschaften, ihr innerer Wert zu Konigen macht. » — *Fridericus. Koniqliche Gedanken und Ausspruche Friedrichs des Grossen*, ausgewahlt von Hans F Helmolt. Berlin, p. 27. Pour l'écrit de Nicolas Maurocordato combattant Machiavel. Φιλοθέου Παρέργα, voir les articles (pour nous inaccessibles) de C. Th. Dimaras parus dans « Τὸ βῆμα », 14 août — 4 sept., 1964. Sur l'odyssee du livre de Frédéric II voir Charles Benoist, *Le machiavélisme de l'Antimachiavel*. Paris, Plon. 1915.

[52] Werner Krauss, *Introduction* à *Est-il utile de tromper le peuple*, Berlin, Akademie Verlag, 1966, p. 6.

ténacité ; qui proclame la suprématie de la loi en ajoutant que sa source est le prince, qui recommande la justice et les réformes réalisées pour de longs intervalles de temps et qui s'assigne pour point de repère la maxime placée sur les vagues du sort : « Songe à quelle époque tu vis ».

Certes, le *Theatrum politicum* d'Ambrosius Marlianus, traduit en 1716 par Jean Avramios et diffusé sous le nom de Nicolas Maurocordato [53], avait un caractère bien plus « scolastique » comparativement aux conseils demeurés inédits. En recommandant au prince d'être un vivant exemple pour ses sujets, de joindre la douceur à la justice, de veiller, sans relâche, à se préserver de la débauche, à s'entourer de ministres capables et vertueux, de faire dépendre les lois politiques des lois divines et d'honorer les philosophes, l'œuvre ramenait une fois de plus au premier plan la constellation classique des vertus, en rappelant un autre « Fürstenspiegel », connu depuis longtemps des Roumains : *Ceasornicul Domnilor* (« L'horloge des princes »). C'est pour cette raison que les copies roumaines effectuées entre 1758 et 1787 se sont répandues sur tout le territoire roumain, à l'instar des manuscrits renfermant le livre de Guevara, et elles se retrouvent à Rîmnic (*ms. 1569* de l'an 1787), comme en Moldavie (*ms. 2770*, de la même année) et ailleurs, à la fin du XVIIIe siècle (*mss. 4838*, *4839* écrits par Vasile, de Valachie), et, encore plus intensément, semble-t-il, dans les premières décennies du XIXe siècle (*mss. 434—435*, écrits par Ioan Burchi en 1805, lequel avait aussi sous les yeux le texte grec [54] ; le *ms. 1543* de 1806, le *ms. 1708* de 1816, le *ms. 2509* écrit par l'hiérodiacre Anthime en 1817, le *ms. 3141* de la même époque, le *ms. 5805* de 1803). Le livre paraîtra d'ailleurs en deux volumes, en 1838, par les soins de Grigore Pleşoianu, avec les encouragements de l'évêque de Buzău, Filotei. Bien qu'il ait été affirmé [55] que la traduction est assez peu fidèle, la version due à la plume d'un professeur illuministe qui diffusait en ce temps-là la littérature française à travers les Pays roumains est particulièrement intéressante car, à travers les notes du traducteur, elle signale les mutations idéologiques qui étaient survenues entre l'année de la publication de la version grecque et la décennie qui précéda l'année révolutionnaire 1848. C'est ainsi qu'à la p. 229 du tome Ier, Grigore Pleşoianu introduit une note renfermant une âpre critique à l'adresse des mœurs judiciaires

---

[53] Voir Ariadna Camariano, *Traducerea greacă a "Teatrului politic" atribuită greşit lui N. Mavrocordat şi versiunile româneşti* [Traduction grecque du « Theatron politikon » attribuée à tort à Nicolas Maurocordato et ses versions roumaines], « Revista Istorică Română », 1941—1942, pp. 216–260. Pour l'original latin voir aussi M. Marinescu-Himu, dans « Raze de lumină », 1937, pp. 66–70. Pour l'édition grecque de 1933, imprimée par Sotirin Siina-Dan Simonescu, *O nouă ediţie din "Teatrul politic" tradus de N. Mavrocordat* [Une nouvelle édition du Theatron Politikon traduit par N. Maurocordato], « Revista Istorică Română », 1934, p. 294.

[54] A. Camariano, *art. cit.*, p. 250.

[55] Idem, *ibid.*

contractées à l'époque des Phanariotes ; de même, à la p. 115 du tome II^{e} il remarque ceci : « l'auteur décrit l'état de l'enseignement de son temps. Mais le siècle présent a pris un vol qui le différencie beaucoup de celui-là ». En regard du texte du chapitre premier du tome I^{er}, où l'auteur déplorait le manque d'attention des monarques de son temps, le traducteur ajoute encore ces mots : « L'auteur décrit, peut-être, les souverains de son siècle, car ceux de nos jours, surtout ceux d'Europe, leur sont entièrement opposés. » (note, pp. 7—8). L'hommage rendu au despotisme éclairé est évident.

Les qualités scolastiques imposèrent aussi le livre dans les écoles grecques du XVIII^{e} siècle où il fut étudié avec application par les élèves venus se préparer à l'école princière en vue de leur admission dans l'appareil administratif ; c'est l'époque où « le rêve des jeunes Phanariotes était comment accéder au trône de Valachie ou de Moldavie et, depuis les bancs de l'école ils se préparaient à cette carrière, en étudiant soigneusement les auteurs qui écrivirent sur les devoirs des souverains »[56]. De nombreux manuscrits grecs, comprenant en majorité le texte grec accompagné de traductions entre les lignes en néo-grec d'Agapet, de Pseudo-Basile, de Théophylacte, de Synésius se joignent à cette œuvre. La réactualisation des discours de ce dernier à Arcadius, avec la massive présence d'Isocrate, semble indiquer le sens de ces appels ; en affirmant que « les devoirs du roi résident là où la sagesse antique rejoint la sagesse moderne », l'évêque de Cyrène recommandait de raviver la philosophie antique[57]. En effet, la réceptivité à l'égard de l'antiquité héllenique s'accroît et, conséquemment, le rationnel commence à étendre son domaine, cependant que l'affirmation de l'esprit laique, grâce à ce que nous avons appelé un processus de déviation, acquiert droit de cité dans la culture roumaine.

C'est sur ce domaine que pouvait faire son apparition la norme juridique qui devait écarter l'effet moral et la sanction religieuse du « miroir du prince ». Les tentatives de ce genre se multiplient d'ailleurs et une effervescence juridique apparaît précisément durant ce siècle[58]. Les réformes elles-mêmes, initiées par le bénéficiaire des conseils de Nicolas Maurocordato, son savant fils, Constantin Maurocordato, rentrent dans la préoccupation en continuelle évolution d'adapter le régime politique aux exigences nouvelles : ainsi apparaît le profil du despotisme éclairé, lequel

---

[56] D. Russo, *Studii istorice greco-române* [Etudes d'histoire gréco-roumaine], vol. II, p. 552, où est signalé le genre littéraire « qui a donné maints produits gréco-roumains... les Miroirs des princes », avec énumération de quelques titres.

[57] Voir Christian Lacombrade, *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadios*, Thèse..., Paris, Les Belles Lettres, 1951, p. 44. Voir également les manuscrits grecs signalés dans notre article paru dans la présente revue, 1967, 3—4, p. 480.

[58] Voir Valentin Al. Georgescu, *L'œuvre juridique de Michel Fotino et la version roumaine du IV^{e} livre de droit coutumier de son « Manuel de lois »*, cette revue, 1967, 1—2, p. 121.

doit être néanmoins entendu « moins comme un ensemble de mesures décidées par le Souverain que comme des solutions empiriques aux problèmes nouveaux d'une société en pleine mutation ». C'est plus particulièrement dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle que l'on peut affirmer que « œuvre des rois, la politique réformatrice fut plus encore celle des milieux ouverts aux nouvelles formes de richesse et du progrès » [59]; c'est maintenant, en effet, que font leur apparition dans la société roumaine les Lumières, non en tant qu' « âge de la raison qui répudia le passé et chercha à innover », mais comme un « alliage de la tradition et de la volonté de renouveau » [60].

L'entraînement des boyards dans de nouvelles formes de production agraire et surtout l'ascension que la petite noblesse et la bourgeoisie en formation font dans le domaine culturel provoquent une transformation au sein du genre qui nous préoccupe et qui fait songer à la phase du XVII[e] siècle. Maintenant aussi, à la fin du XVIII[e] siècle, ce genre est pratiqué par les lettrés et il est opposé à la mentalité de la cour princière : on a de nouveau affaire à d'authentiques « miroirs » placés sous les yeux des princes. Sauf que dans les nouvelles conditions idéologiques qui accentuent le programme social, ces miroirs renvoient les rayons dans un autre foyer et leur sort est de faire œuvre pédagogique, de nombreux éléments essentiels disparaissant de l'esprit totalitaire du siècle écoulé. Remplissant une fonction antidespotique, les œuvres qui sont véhiculées maintenant ne rappellent plus à l'esprit du prince l'ensemble de ses devoirs. Ce qui constituait leur essence se déplace dans les domaines qui commencent à se délimiter — ceux des sciences politiques et de la théorie du droit. Si le renvoi se fait au droit naturel plutôt qu'au contrat social [61], le fait serait explicable dans ce féodalisme attardé [62] et il expliquera aussi la persistance des « Lumières » dans la conception juridique et politique du XIX[e] siècle, à des étapes où celui-ci avait été dépassé dans l'art et la littérature. Autrement dit, si dans l'intervalle écoulé depuis la fin du XVIII[e] siècle et le commencement du XIX[e] nous retrouvons une symétrie avec la phase qui s'est profilée dans la deuxième moitié du XVII[e] siècle, celle-ci équivaut à une montée et à une descente.

---

[59] Denis Richet dans la préface à Léo Gershoy, *L'Europe des princes éclairés, 1763—1789*, Paris, Fayard, 1966, p. 6. Il faut remarquer que Constantin Maurocordato, préoccupé de la distribution de la justice, du redressement des habitudes immorales et de l'élévation du clergé, lisait « les écrits de Jean Chrysostome et de Basile le Grand, ou encore de Macarios l'Egyptien ou d'autres saints pères, en prenant note des propos qui s'y trouvaient au sujet des princes » (σημειώνοντας ἐξ αὐτῶν τὰ ρητὰ ὁπού ἀνήκουσιν εἰς τοὺς ἡγεμόνας) — *Cronica Ghiculeștilor* [Chronique des Ghika], éditée par Nestor et Ariadna Camariano, Bucarest, Edit. Acad., 1965, p. 620.

[60] Léo Gershoy, *op. cit.*, p. 57.

[61] Voir *Growth of Ideas*... Edited by Sir J. Huxley, London, 1965, p. 271.

[62] Voir aussi Vlad Georgescu, *Idées sociales et politiques dans la littérature historique des Principautés Roumaines pendant la seconde moitié du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] siècle*, cette Revue, 1967, 1—2, notamment chap. III : *Les idées sociales et politiques*, pp. 176—189.

La variété des emprunts à la culture européenne [63], les évidentes fluctuations du goût littéraire à la fin du XVIII^e siècle trahissent une « crise de conscience » [64]. Maintenant les influences classiques et baroques ne manquent pas, de même que de nombreuses explorations sont abandonnées pour en revenir parfois à ce que la tradition offrait. Nous avons pu constater, dans l'histoire du genre dont nous nous occupons, que les écrits byzantins ont restreint leur destination ; en revanche, dans cette fin d'« ancien régime » [65] on lit encore l'*Horloge des princes* et le *Théâtre politique*. La réapparition d'une œuvre d'âge vénérable fournira un indice de plus pour l'intelligence de ce moment.

En 1781, à Răşinari, dans l'un des centres roumains les plus puissants de Transylvanie, le prêtre Sava Popovici achevait de recopier d'après un manuscrit provenant du couvent de Cozia, en Valachie, les *Enseignements de Neagoe* (*ms. 3572*). Accolé à des Vies de saints, l'ouvrage figure dans un florilège intitulé par son auteur « L'Abeille » (Albina), à l'imitation d'un écrit ascétique bien connu. Aurions-nous à faire à un recueil de textes ayant une destination religieuse ? La réponse, ce ne sont pas les notes cachées parmi les feuillets du manuscrit qui nous la donnent, mais une série d'admirables miniatures. Si l'une d'elles représente la Sainte Vierge posée sur une fleur et une autre la roue de Fortune (exactement comme ce motif figure sur le clocher de la vieille église de Răşinari !), par contre, le f. 4 v. nous montre le portrait fictif du voïvode Neagoe, dans son imposant accoutrement princier ; au f. 159 v. nous retrouvons Théodose, le fils de Neagoe, qui réapparaît au f. 182 v. splendidement vêtu. L'ouvrage est donc recopié pour l'expérience roumaine qu'il communique et le talentueux ecclésiastique tient à faire connaître à ses concitoyens les traits du prince et de son fils. La copie de Sava Popovici s'inscrit sur la ligne des préoccupations de cet homme d'Eglise qui, interprétant en 1792, dans un sermon, un verset biblique, argumentait... l'origine latine du peuple roumain [66]. Ce manuscrit intéresse la communauté qui soutenait activement l'affirmation culturelle roumaine de la ville voisine de Sibiu et, en 1809, Daniil Popovici le recopie fidèlement, avec des miniatures identiques,

---

[63] Voir notamment D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1945.

[64] Nous avons déjà parlé de cette «crise de conscience » dans nos articles sur les lumières en Moldavie — « Studii », 1966, 5, et les premiers contacts littéraires anglo-roumains — « Studii de literatură universală », 1967.

[65] « Ancien régime » au sens de « gesamteuropäische Gesellschafts- und Lebensform, die überall auf der sozialer Abstufung von Besitz und Recht, auf einer bunten Vielfalt landschaftlicher Sonderheiten beruht und sich gerade hierhin von der « modernen Welt der Gleichheit » (Gerhardt) unterscheidet » — Stephan Skalweit, *Das Zeitalter des Absolutismus als Forschungsproblem*, « Deutsche Viertelj. fur Literaturw. und Geistesg. », 1961, 2, p. 307.

[66] Voir le texte édité par I. Lupaş, *Cronicari si istorici români din Transilvania* [Chroniqueurs et historiens roumains de Transylvanie], 2^e éd., Bucarest, Scrisul Românesc, 1941, pp. 85—91.

tout aussi réussies artistiquement (*ms. 3580*). L'œuvre de Neagoe continuera d'être vivante ; en 1816 est reproduite cette copie corrigée du XVIII[e] siècle (*ms. 2714*) et en 1817 une autre copie (*ms. 1069*) est réalisée ; un fragment en a été retrouvé dans un registre, datant de février 1804 (*ms. 3402*). Et en 1844, l'historien et révolutionnaire que fut Nicolas Bălcesco, en publiant son livre en roumain sur « La force armée et l'art militaire depuis la fondation de la principauté de Valachie jusqu'à nos jours », rangeait en tête des sources qu'il avait consultées les *Enseignements de Neagoe* [67].

III. L'éducation du prince. Capté par un autre filon de préoccupations, cet écrit apparaissait ainsi au cours d'une phase où le genre des « Fürstenspiegel » prenait un caractère de plus en plus pédagogique, son but commençant à être l'éducation d'un fils de prince, plutôt que d'exercer une censure sur le pouvoir absolu du souverain. Le genre ne tombe pas encore en décomposition en Moldavie, pays qui sur le plan des explorations culturelles s'avère bien plus actif que la Valachie et la Transylvanie. Là, tout un groupe de lettrés se concentre sur le caractère du pouvoir princier, et des ouvrages parus en France quelques dizaines d'années plus tôt sont transposés en roumain pour composer un ensemble de normes de conduite destinées au prince et aux boyards, ainsi qu'une véritable littérature antidespotique : ainsi s'explique la circulation assez intense des *Aventures de Télémaque* de Fénelon dans le cercle des familiers du métropolite Leon Gheuca qui compose personnellement un pot-pouri à l'aide de fragments de *Pensées diverses*... de Massillon, d'articles consacrés aux éléments naturels et de textes attribués à Cicéron, à Sénèque, etc... l'ensemble regardant le droit et la justice. Sans insister sur les données exposées à une autre occasion [68], nous nous bornerons à souligner qu'une grande partie des conspirations antiphanariotes nées dans les cercles qui s'intéressaient au mouvement francmaçon, ne revêtent pas un simple caractère de revendications personnelles au trône, mais s'inscrivent dans une lutte dont les raisons et les buts sont autrement complexes. Les Phanariotes choisissent du reste au cours de ces décennies entre appuyer le mouvement de la libération du peuple grec ou organiser, fût-ce au prix de la conclusion de cartels [69], leur présence permanente sur les trônes des

---

[67] Voir N. Bălcescu, *Opere alese* [Œuvres choisies], Bucarest, Edit. pt. Literatură, 1960, vol. I, p 2.

[68] Dans l'article de « Studii », 1966, 5, et dans celui de la « Revue Roumaine d'Histoire », 1967, 2. L'ouvrage de Fénelon a été traduit aussi en turc : Mahmud Kaplan, *Tanzer-i Telemak* « Edebiyat Fakultesi Turk dil ve edebiyat dergisi », Istanbul, III, 1948, 1—2, pp. 1—20.

[69] Voir Andrei Oţetca, *Un cartel fanariot pentru exploatarea ţărilor române* [Un cartel phanariote en vue de l'exploitation des Pays roumains], « Studii », 1959, 3, pp. 111—121.

deux principautés danubiennes, et c'est contre une pareille tendance que s'oriente la lutte des « autochtones » (*pămînteni*) qui commencent à s'appeler « patriotes ». La lutte revêt un caractère nettement national, à mesure que la gamme des questions sociales se précise.

Un fait qui n'est pas non plus dénué de sens, c'est que, tandis que les lettrés moldaves font appel à l'œuvre de Fénelon, une personnalité vivant hors du milieu culturel roumain adresse au prince, à Bucarest, la traduction d'un traité de Bossuet [70]. A la fin du XVIII[e] siècle, la distance entre la cour princière et les lettrés autochtones s'accroît et l'opposition nobiliaire se laisse entraîner par l'opposition des intellectuels pour revêtir de plus en plus un caractère national. Le mémoire rédigé maintenant par d'Hauterive [71] se fait l'écho aussi bien des désirs sincères que nourrissait ce secrétaire particulièrement doué, que de ceux entretenus au sein de l'opposition autochtone, lorsqu'il est recommandé au prince d'adopter des mesures énergiques sur les plans économique, social et politique.

Si nous cherchions dans la société des Principautés, notamment dans celle de Moldavie, un mouvement semblable à celui qui réalisa l'œuvre la plus représentative du XVIII[e] siècle — nous avons nommé *L'Encyclopédie* — les résultats ne pourraient qu'être décevants. Les boyards, les clercs et les intellectuels qui s'élèvent des couches urbaines et, dans une certaine mesure, du milieu rural, n'ont pas la possibilité de se grouper en sociétés, de discuter dans les salons, d'établir un plan de publications ou, du moins, de faire appel à des éditeurs. Ce n'est pas sur ce terrain de ralliement en une action bien agencée que l'on peut retrouver la nouvelle littérature politique, mais bien dans le domaine général de la production écrite, où se font jour avec force des préoccupations communes et un remous des esprits. De la totalité des manuscrits rédigés au cœur des trois dernières décennies du XVIII[e] siècle, une statistique complète (et qui attend encore d'être dressée) montrerait que les ouvrages où apparaissent des idées sociales et politiques occupent une place appréciable. Ce coefficient aurait besoin d'être complété ensuite à l'aide des allusions qui percent dans d'autre écrits et révélerait une lecture assez ample d'ouvrages de ce genre. En Moldavie notamment, Fénelon, Marmontel, Voltaire, Montesquieu sont assez bien connus.

---

[70] « Le traité de Bossuet. *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, destiné au Dauphin de France, fut traduit en grec par Eugène Voulgaris qui en fit hommage en 1763 au voïévode de Valachie, Constantin Racoviță. Nous en connaissons une copie à la bibliothèque de l'évêché de Roman (*ms. 64*), dont nous nous occuperons à une autre occasion » — P. Ș. Năsturel, *art. cit.*, p. 65, n. 80. « La théorie du droit divin des rois arrive avec Bossuet à des conclusions beaucoup plus radicales que celle des auteurs du Moyen Age et des autres écrivains du XVI[e] et du XVIII[e] siècle », remarque G. Mosca, *Histoire des doctrines politiques*, Paris, Payot, 1966, p. 154.

[71] *Mémoire sur l'état de la Moldavie en 1787*, Bucarest, 1902, notamment chap. V : *Du gouvernement et du Prince*, et chap. VI : *De l'administration et des boyards.*

Par ailleurs, la circulation des œuvres françaises et la signification qu'elles acquièrent dans le milieu roumain indiquent une reconsidération certaine de l'idée de monarchie de droit divin. Si antérieurement l'on avait retrouvé les limites de l'autorité dans les préceptes évangéliques et dans l'obligation d'« aimer » le peuple, maintenant le pouvoir monarchique en soi est mis en discussion, la question étant de savoir si le roi peut *administrer* arbitrairement ; s'il ne doit pas tenir compte de normes précises ; si le devoir d'« aimer » le peuple n'implique pas l'adoption de certaines mesures économiques ; si la responsabilité du roi ne s'exerce qu'en présence de la divinité et de sa propre conscience ou même encore devant l'histoire ou le peuple qu'il conduit. La fonction que les ouvrages français ou appartenant à d'autres littératures acquirent en cette fin de siècle (par rapport à l'opposition et à l'affirmation d'un commencement de critique du régime féodal) suggère que l'on a affaire à un phénomène similaire à celui qui se déroule en France où, vers l'an 1750 et après, « philosophes et public font le siège de la monarchie absolue, par des détours savants ou prudents, qui contribuent au prestige de cette longue discussion dans laquelle les plus légers essais ont joué un rôle aussi important que les traités d'érudition historique ou juridique » [72]. Pareils « détours savants ou prudents » et non pas un goût dominé par le hazard se retrouvent sur les tracés où circulent les œuvres de Voltaire, de Fénelon et de Massillon.

A cet égard, la composition elle-même de florilèges (élaborés sous les encouragements des lettrés patriotes) s'impose à l'attention comme de véritables « détours ». Nous nous référons à l'un d'entre eux, le *ms. 1408*, écrit à l'évêché de Roman (Moldavie), à la tête duquel se trouvait alors Léon Gheuca [73], en 1780, et complété avec d'autres fragments à la fin du siècle. Les 33 premiers feuillets du manuscrit renferment un texte sur les « innovations » des catholiques combattues « avec réprimande ». Mais au feuillet 34 cette préoccupation d'ordre confessionnel n'est plus continuée, car c'est à partir de là que commence l'insertion, d'après une traduction faite vers 1772, de la version de la « prière du peuple grec à toute l'Europe chrétienne » par Giovanni del Turco et deux ouvrages de Voltaire (*Le Tocsin des rois* et la *Traduction du poème de Jean Plokof*) ; entre les feuillets 52—56 figure le *Palais des rois de Pologne*, écrit suivi de la version roumaine d'un opuscule dû à « *Jean Sigismond von Ţiten* (sic) *des Champs Elysées*, 1791 », où est discutée la question orientale du

[72] Robert Mandrou, *La France au XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, P.U.F., 1967, p. 190. Voir aussi la 4^e partie, « Directions de recherches », d'une valeur inestimable pour le développement des recherches.

[73] Le manuscrit à été utilisé aussi, pour les œuvres de Voltaire qu'il renferme, par Ariadna Camariano, *Spiritul revoluţionar francez şi Voltaire in limbile greacă şi română* [L'esprit révolutionnaire français et Voltaire en grec et en roumain], Bucarest, 1966, pp. 132—139. Notre collègue, Paul Cernovodeanu, qui a examiné ce florilège, nous communique n'avoir pas réussi à identifier l'original.

point de vue de la Prusse, qui ne désirerait pas que la Porte Ottomane « s'écroule ». Si un tel manuscrit religieux « déguisé » n'a pu prendre naissance des préoccupations d'un moine soucieux de combattre les égarements dogmatiques des « papistes », il n'est pas non plus le fruit d'une curiosité dispersée : on retrouve entre ses pages des écrits représentatifs concernant la situation politique de l'Europe de l'Est et les nouveaux problèmes qui retenaient l'attention des pays de cette région.

Le *Palais des rois de Pologne* nous intéresse au premier chef. Outre qu'il dénote une fois de plus les rapports du mouvement culturel et politique de Moldavie et des courants de pensée de Pologne, il pose le problème du monarque en invoquant des exemples puisés à l'antiquité, en une allégorie agréable à la mentalité médiévale, mais en termes qui déplacent la question sur le terrain de la critique politique. C'est ainsi que le palais des rois à Varsovie montre sur chacune de ses douze portes « un emblème » : une couronne impériale soutenue par « une multitude de mains d'hommes de toutes catégories », avec cette légende : « Un homme seul ne peut la porter » ; — un homme dont tout le corps est semé d'yeux, avec la légende « de tous côtés » ; — un rideau qui cache les mystères : « Qu'on ne le voit pas » ; — une tortue qui invite à plus de jugeote « Hâte-toi avec lenteur » ; — un aigle qui répète l'invitation antique (*aquila non capit muscas*) : « Il vole vers les cimes » ; — un oiseau qui « Voit aussi la nuit » (tout ce que l'empereur fait ne demeure pas inconnu du peuple) ; — une représentation de la justice : « Elle ne voit pas les figures » ; — une composition qui suggère qu'il faut maintenir la paix par les armes et non par la peur « La guerre engendre la paix » ; — un motif qui remémore la chute de Phaéton : « L'insolence entraîne la chute » ; — une arabesque compliquée qui recommande au prince la mesure : « L'autre aussi, je peux la déchiffrer » ; — un soleil : « Je fais tout pousser » ; — une femme sauvage en traînant, sur des cadavres, un jeune homme qui, en même temps, ne veut pas obéir à une autre femme, qui voudrait le sauver : « La volonté esclave », avec ce commentaire que les rois qui fuient la vérité et se laissent abuser par les flagorneries de leurs ministres tombent dans le gouffre, après n'avoir causé que des malheurs.

Si nous ne retrouvons point le plan d'une théorie politique et si l'appel à la sagesse (particulièrement significatif dans les limites de notre sujet) continue d'avoir une fonction prépondérante, le fait que le problème de la puissance politique est posé dans les termes maître-sujets (que l'on retrouve aussi chez Fénelon ou Massillon) n'en ressort pas moins limpidement [74]. Les derniers ne jouent plus le rôle d'un point de référence, mais

[74] « It was now no longer a question of the sovereign's power in relation to a still higher authority, such as the Church, or the Empire, but between rulers and ruled » — P. Hazard, *op. cit.*, p. 204.

ce sont eux qui soutiennent la couronne avec « une multitude de mains ». L'esprit démophile déplace l'ensemble des problèmes ; il reflète par lui-même la mutation sociale qui se produit sur le plan de la création et de l'action culturelle dans les trois dernières décennies du XVIII^e^ siècle et les deux premières du XIX^e^.

La mutation sociale, considérée dans l'ensemble du mouvement culturel roumain, est évidente en Transylvanie où, à la place des clercs, s'élèvent les intellectuels, hommes de lettres et professeurs (groupés autour de « l'Ecole transylvaine ») ; leur œuvre influencera considérablement le processus culturel des Principautés. Le phénomène ne s'explique pas seulement par l'intensification de la circulation du livre, qui active partout le renouvellement du bagage d'idées. On ne peut le saisir qu'en étudiant les transformations survenues dans la structure de la société. Si ce chapitre, à le considérer notamment sous l'angle des créateurs et des bénéficiaires des biens culturels, nécessite encore des études pénétrant plus profondément dans l'intimité de la société roumaine — en comparaison de l'« anthropologie culturelle » du Sud-Est européen et de l'Europe centrale — on peut tracer les grandes lignes d'un tableau schématique à l'aide des témoignages produits par le livre.

L'évolution du livre imprimé et la circulation des manuscrits nous incitent à dépister trois courants idéologiques au cours des trentes dernières années du XVIII^e^ siècle et les vingts premières du suivant. Un courant de conservation de la tradition chrétienne, soutenu par le haut clergé dépendant de la cour des princes phanariotes et par les milieux monastiques, qui interviennent maintenant sur le plan culturel grâce au formidable effort de traduction de livres ascétiques fourni par le monastère de Neamț où œuvre Pajsie Veličkovski ; un courant de restaurations de l'autonomie des pays, des privilèges, soutenu par les grands boyards et un courant qui, sans renier les deux autres, poursuit l'intégration des Pays roumains à l'« Europe éclairée », courant soutenu par les lettrés, les clercs ou les professeurs laïques, les boyards de seconde et de troisième classes, la bourgeoisie en formation. Ce dernier courant raffraîchit continuellement le bagage d'idées, sollicite des livres et suit le mouvement des esprits du continent, fait appel aux sources les plus diverses et donne le ton à la vie spirituelle du moment, quand les privilégiés commencent à manifester des signes de fatigue [75] ; grâce à ces tâtonnements incessants, qui trahissent à leur tour une insatisfaction des anciennes positions qui, pour le moment, ne sont pas complètement répudiées, l'étape peut être caractérisée comme une « crise de conscience » et comme une phase des

[75] Maxime Leroy, *Histoire des idées sociales en France, tome I^er^ : De Montesquieu à Robespierre*, Paris, Gallimard, 1946, p. 363.

« lumières » du fait des sources auxquelles on fait appel, de la nature des arguments exprimés, en général, et de l'esprit réformiste prédominant. Dans un tel contexte, « le miroir du prince» perd son actualité et les esprits s'orientent vers l'examen du pouvoir politique en soi, en plaçant sous le signe de l'interrogation l'absolutisme qui avait besoin dudit miroir.

Ce processus se dessine plus nettement en Transylvanie, où la « conscience orthodoxe » maintenue même après l'Union avec Rome revêtit davantage le caractère d'un bastion de la conscience nationale ; où l'aristocratie autochtone avait été liquidée depuis longtemps et où, enfin, l'enseignement laïque marqua des points aussi grâce à la politique de Joseph II. On peut affirmer qu'en Transylvanie les éléments qui dénotent une « crise de conscience » sont bien plus insignifiants que dans les Principautés, tandis que l'esprit philosophique y est beaucoup plus vigoureux.

C'est ici qu'apparaît nettement la nouvelle direction que va prendre l'idéologie roumaine : l'on y retrouvera le liant du genre littéraire des « Furstenspiegel » et des nouvelles catégories de préoccupations. Si l'ouvrage de Fénelon attire Petru Maior, tout comme le *Bélisaire* de Marmontel trouvera un traducteur dans la personne de Samuel Micu-Klein, le mouvement transylvain, lui, va encore plus loin. S'adressant à l'empereur en 1791, les lettrés transylvains lui présentent un véritable texte juridique exprimant des revendications d'ordre constitutionnel. Le *Supplex Libellus Valachorum* représente un acte appartenant au domaine de la théorie juridique, et l'esprit éclairé qui a présidé à sa rédaction donne droit de cité dans ce domaine à la raison, même si la classe dominante continuait à refuser de les reconnaître [76]. Expression d'une conscience nationale avancée, cet écrit, particulièrement important en raison de ses multiples adhésions aux domaines qui constituent en bloc la vie d'un peuple, marque la fin d'un genre littéraire, dont nous nous sommes proposé de retracer l'histoire. Lorsque S. Micu rédige une *Instruction politique* d'après Baumeister, en 1781—1782, voici ce qu'il affirme : « nous ne les écrivons pas pour apprendre à l'empereur à gouverner et à diriger sa maison et l'empire, mais pour donner des modèles de sagesse à quiconque désire savoir comment se comporter et vivre » (paragraphe 3). Si ce texte s'encadre plus tôt dans la catégorie des livres de comportement, chose déjà remarquée [77], en échange il mérite d'être mentionné ici précisément parce qu'il statue des droits et obligations de l'individu dans une société qui se soumet à la raison. La vie politique et sociale à laquelle est appelé le peuple commence à

---

[76] Voir D. Prodan. *Supplex Libellus Valachorum*, Bucarest, Edit. Ştiinţifică, 1967, notamment p. 281 sq.

[77] Pompiliu Teodor et Dumitru Ghişe. *Studiu introductiv* à Samuil Micu, *Scrieri filozofice* [Ecrits philosophiques], Bucarest, Edit. Ştiinţifică, 1966, p. 63.

exclure les écrits où l'autorité du monarque n'était pas, au fond, mise en discussion.

Quelques écrits appartenant au genre des « Fürstenspiegel » font toutefois une apparition sporadique dans les Principautés, dans la première partie du XIX[e] siècle, intéressante en raison de ses « codes » rédigés sous le patronage des princes (Callimachi, Karadja), ainsi qu'en raison des projets de constitution qui se multiplient alors [78]. Ces projets, accompagnés fréquemment de textes de critique sociale découlant de la même plume, donnent de plus en plus droit de cité au concept de norme juridique en pénétrant toujours plus profondément dans le domaine de la science qu'on appelle le droit. Instructif à cet égard s'avère le projet de 1829 de ce personnage particulièrement intéressant qui fut Ionică Tăutu, projet composé pendant une phase appelée à juste titre « le moment Filangieri » [79]. La presse de l'époque pouvait publier encore « Les dernières paroles de Gustave III, roi de Suède, à son fils Gustave IV » (« Curierul românesc » de 1837), mais elles n'ont plus le poids qu'elles auraient eu dans le mouvement des idées du XVIII[e] siècle, car maintenant on publie *Les devoirs du gouvernement et des sujets* de Iancu Voinescu (1829 ou 1830), « L'esprit des lois » de Montesquieu dans la « Foaia pentru minte » de 1842 et d'autres extraits non moins éloquents.

C'est de ces années, 1830—1835, que date un ouvrage qui n'a pas encore été étudié, d'un auteur pas assez connu, Gheorghe Peşacov, qui reconnaissait pour l'un de ses maîtres Dinicu Golescu, écrivain et politicien éclairé, ainsi que son frère Iordache qui, à son tour abordait le problème du gouvernement dans un essai inspiré également de Rousseau, *Aux gouvernants des peuples* [80]. Traduite probablement d'après un ouvrage en slave qu'il reste à déterminer la version de Peşacov encore manuscrite — *Impărătescul sînual* — constitue un « miroir » typiquement illuministe. Un « bon empereur » discute avec un « sage conseiller » des moyens de réa-

---

[78] Voir *Istoria României*, Bucarest. Edit. Acad., 1964, vol. III, pp. 603 605. Dans le mémoire de 1802, proposant la création d'une république « aristo-démocratique » on prévoyait l'organisation de trois « conseils » (divanuri) ayant des attributions distinctes.

[79] E. Vîrtosu, *Les idées politiques de I. Tăutul, candidat au trône de Moldavie en 1829*, « Revue Roumaine d'Histoire », 1965, 2. p. 280, n 13 Voir aussi Gh Agavriloaie, *Ionică Tăutu*, « Analele Ştiinţifice ale Universităţii A. I. Cuza », Iassy, 1966, 2, pp 223—229

[80] Sur l'essai de Iordache Golescu, quelques details chez Al. Piru, *Literatura română premodernă* [La littérature roumaine prémoderne], Bucarest, Edit pentru Literatură, 1964, pp. 240—241 Pour Peşacov, voir Al. Ciorănescu, *O scrisoare literară a lui Gheorghe Peşacov* [Une lettre littéraire de Gheorghe Peşacov], « Revista istorică », 1934, pp. 368—381 ; E. Vîrtosu, *Versuri inedite despre 1821* [Vers inédits sur 1821], « Revista Arhivelor », 1939, n°8, tirage à part. D'amples données bibliographiques sur ce Macédonien, revendiqué aussi par certains historiens bulgares, et une analyse de son activité — avec mention du manuscrit — cité par nous — dans le travail inédit de C Velichi, auquel nous exprimons ici même nos remerciements. *Un poet slaveano-român : Gheorghe Peşacov* [Un poète slavo-roumain : Gheorghe Peşacov] Nous croyons que la date « 1806 » qui figure en tête du manuscrit pourrait être celle de la publication de l'ouvrage traduit par Peşacov.

liser le bonheur de l'humanité puisque c'est à cette fin qu'a été créé le pouvoir impérial « comme l'enseigne la nature elle-même ». Pour atteindre ce but, l'empereur devra écarter les ministres hypocrites (Agapet le savait déjà !), découvrir à tout prix la vérité (en se proposant un système compliqué permettant de réunir les réclamations dans des boîtes scellées) et accorder une large place à l'éducation. L'ouvrage aborde aussi le problème de la croissance vertigineuse du nombre des citadins, phénomène qui inquiète toutefois l'auteur. lequel propose de ne laisser dans les villes que les vertueux et ceux qui ne sont pas des « exemples de toute sortes de malignités ». Y font suite une seconde partie, consacrée aux lois, et une troisième, où sont énumérées toute une série de règles (suppression de l'esclavage, proclamation de la tolérance, lutte contre le luxe, etc...) qui soulèvent à tel point l'admiration du philosophe que, enchanté de la sagesse de son souverain, celui-ci s'exclame : « Maintenant, Seigneur, renvoyez votre serviteur ». Il était utile, dans ces conditions, que le philosophe sortît de l'utopie, que l'empereur s'exilât et que le spécialiste fît son apparition. Ce dernier du reste apparut à la veille de 1848, quand les « doléances des partis » étaient exposées avec un esprit scientifique. Aussi l'ouvrage de Peşacov demeura-t-il dans ses cartons, encore qu'il se fût proposé de le présenter au prince Alexandre D. Ghica [81]. Mais le prince possédait dans sa bibliothèque un exemplaire de l'« Antimachiavel ou Examen du Prince de Machiavel de main de maître... » [82].

On retiendra encore dans ce genre l'ouvrage, évidemment pédagogique, de Condillac, *Cours d'étude...* (au destin si agité [83]) dont fut traduit, en 1829, aux insistances de Grigore Băleanu, le traité d'histoire [84] ; de même, les *Dialogues de Phocion*, par Mably (connus, tout comme les écrits de Condillac, grâce à des lectures remontant à une période antérieure [85]), qui, en 1819, furent traduits en néo-grec par Catherine Soutzou avec le sous-titre traditionnaliste « que la morale est en très étroits rapports avec la politique », avant d'être replacés plus tard dans leur propre voie par l'auteur de la version roumaine : « Dialogues moraux sur la civilisation... » (*ms. 6069*). La version est contemporaine à celle imprimée par Simeon

---

[81] C. Velichi, *art. cit supra*.

[82] Voir P. Paliu, *Catalogul cărţilor bibliotecii domnitorului Al. D. Ghica* [Catalogue des livres de la bibliothèque du prince Al. D. Ghica], « Revista Arhivelor », 1967, 1.

[83] Voir Luciano Guerci, *La Composizione e le vicende editoriali del Cours d'études di Condillac*, dans *Miscellanea Walter Maturi*, Torino. 1966, pp. 185—220. (Università di Torino, Facoltà di Lettere e di Filosofia. Storia — Volume I. Istituto di Storia Moderna e del Risorgimento).

[84] Annonce du « Curierul Românesc », 1829—1830, p. 37 Voir aussi Dan Bădărău, *Studiu introductiv* à Condillac, *Traité des sensations*, Bucarest, Edit. Ştiinţifică, 1962, pp. LXXIII—IV.

[85] Voir la correspondance de Daniel Philippidis et de Barbié du Bocage dans Ἀλληλογραφία, *1794—1819*, Athènes, 1966

Marcovici, en 1844, qui avait achevé son travail à Constantinople en 1843 et le dédiait maintenant au prince Georges Bibesco en précisant que « la politique est une science dont les principes sont stables et sa première règle est de suivre les lois naturelles... ».

La vie économique en transformation et les nouvelles relations sociales des Pays roumains, ainsi que celles des empires limitrophes qui en avaient patronné la structure féodale soulevaient en face de l'absolutisme un nombre toujours croissant de problèmes auquel ce dernier n'était plus à même de répondre qu'avec l'assistance de cette déesse obtuse qui a nom la Force. Les intellectuels qui avaient pris la place des philosophes, formulaient ces problèmes avec une vigueur et une ingéniosité qui défonçaient les vieux sentiers de la parole écrite ou prononcée. Le genre dont nous venons de parler — et sous l'égide duquel furent véhiculés jusqu'à la culture roumaine des écrits latins, byzantins, orientaux, slaves, français et allemands — tombe maintenant en décomposition, aussi bien du fait des écrivains qui abordent une série de problèmes bien plus riche que celle traitée dans les ouvrages qui avaient constitué le genre, que grâce aux lecteurs qui appartenaient à d'autres catégories que les clercs et les boyards lettrés, dont la mentalité et les objectifs culturels étaient autres. Au cours de ces années qui précédèrent le milieu du siècle, le miroir, dont l'encadrement était encore doré mais terriblement poussiéreux, se brisa...

★

La longévité de ce genre dans le Sud-Est de l'Europe et surtout les idées que les œuvres qui lui appartiennent ont véhiculées constituent de nouveaux sujets d'étude, qui peuvent mener à de fructueux résultats. En évoquant la circulation des œuvres du genre des « Fürstenspiegel » nous ne nous sommes pas arrêté à certains écrits cantonnés dans des cercles fermés, sans succession, comme ce fut le cas des conseils de Mathieu des Myres au prince Alexandre Iliaș ou du *Chresmologion* de Nicolae Milescu. Nous avons essayé de faire davantage de lumière autour des multiples influences qui sont susceptibles d'être dépistées dans le milieu culturel roumain et, en raison de la fonction acquise par ces écrits au cours de diverses étapes, d'insister sur l'originalité de la mentalité roumaine. Les conditions qui président au passage de «l'esprit de système » à «l'esprit de géométrie »[86] soulèvent le problème particulièrement intéressant du rapport établi dans toute l'Europe par la pensée des Lumières entre « l'éternel présent » — actualité continue de valeurs essentielles et immuables — et « le présent historique » — exaltation optimiste de la donnée contempo-

[86] Ernst Cassirer, *La philosophie des lumières*, Paris, Fayard, 1966, p. 42 sq.

raine[87]. Certes, il est difficile de résoudre cette question, qui dépend de l'idéologie des écrivains liés à des milieux divers. Ici est impliqué aussi le rapport, qui attend encore d'être étudié dans le Sud-Est européen, entre littérature de Cour et littérature populaire (c'est-à-dire celle destinée aux masses, à la différence du folklore[88]), ainsi que le rapport entre tradition culturelle et lutte pour l'indépendance, dans le but de s'encadrer du point de vue politique[89] dans une Europe des nations. En énonçant ces questions nouvelles nous nous bornons à consigner ici une réflexion justifiée par l'analyse que nous avons entreprise.

Devant l'ample diversification des préoccupations intellectuelles du reste du continent, et notamment en rapport avec « les grands courants de la pensée individualiste, rationalisme, empirisme et Lumières » qui ont séparé « deux modes de conscience individuelle : la connaissance rationnelle et la valorisation »[90], la tradition littéraire roumaine — étudiée dans les limites du Sud-Est européen — fournit au XIX^e^ siècle une conception unitaire du monde et de l'homme, assurée en premier lieu par la stabilité avec laquelle on avait cultivé des siècles durant la sagesse en tant que recherche de l'essence, comme seul guide sur le chemin du bonheur — et, en même temps, comme facteur unificateur de la conception et de l'action. Maintenir un accès permanent à l'essence — pratiquer la philosophie — et répondre, dans un esprit parfaitement pragmatique, à l'imprévu, en règle générale dramatique, c'est là, à notre avis, l'un des traits essentiels de la culture roumaine des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, quand le contenu de certains concepts se modifie, mais qu'il en apparaît de nouveaux, également « essentiels »; le présent historique , dans ces conditions, ne repousse pas l'éternel présent. C'est pourquoi, s'il en est effectivement ainsi (et Nicolae Iorga a produit bien souvent des arguments en ce sens[91]), les historiens pourraient se pencher d'une façon particuliè-

---

[87] « L'abbandono della tradizione porta gli illuministi al rifiuto del concetto di "perennità" (ciò che resta vivo ed attuale nel mutare incessante delle vicende storiche : l'eterno presente). Alla perennità, cioè all'inesauribile attualità dei valori essenziali ed immodificabili dell'uomo e della vita, essi pretendo di sostituire la categoria della temporalità (il presente storico), cioè l'esaltazione ottimistica e spregiudicata della mondanità e della naturalità, cadendo inevitabilmente nel relativismo e nel fenomenismo » — Gianni M. Pozzo, *Storia, tradizione e ragione nel pensiero illuministico*, « Le parole e le idee », Napoli, 1966, 29—30, p. 9.

[88] « Il y a cette ancienne distinction à reprendre, entre pour le peuple et par le peuple » — C Th Dimaras dans *Actes de la première réunion de la Commission d'Histoire des Idées dans le Sud-Est de l'Europe*, « Bulletin de l'Association Internationale d'études du Sud-Est européen », Bucarest, 1965, p 41.

[89] Durant la phase des lumières on a eu en vue l'encadrement politique de la question, vu que celui culturel avait déjà préoccupé les humanistes roumains du XVII^e^ siècle ; cf. P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 189.

[90] Lucien Goldmann, *La pensée des Lumières*, « Annales », Paris, 1967, 4, p. 760.

[91] On ne saurait récapituler ici la bibliographie des travaux où le grand savant a mentionné cette permanence de la culture roumaine. Aussi nous bornerons-nous à mentionner *La place des Roumains dans le développement de la vie spirituelle des nations romanes*, Bucarest, 1920.

rement instructive sur la tradition culturelle roumaine qui se reflète dans les « Miroirs » que nous avons mentionnés. Mais nous ne faisons là que formuler une simple réflexion.

Si nous rencontrons ainsi l'un des traits de la civilisation byzantine (sur lequel Norman Baynes, *Byzantine Studies and other Essays*, London, The Athlone Press, 1955, notamment pp. 26, 458—459, attirait l'attention. et tout récemment Paul Lemerle dans *Leçon inaugurale* faite le vendredi 8 décembre 1967 au Collège de France), nous retrouvons encore une formule plus nuancée du concept d'« humanisme »; dans le cas surtout des civilisations du Sud-Est de l'Europe « il ne convient pas d'opposer Renaissance et Moyen Age. humanisme et pensée médiévale, dater de la Renaissance la découverte de l'homme et du monde .. Si la Renaissance avait annoncé le triomphe d'un humanisme strictement naturaliste, en réaction contre l'esprit chrétien, on devrait conclure que satisfait de l'état de nature déchue, l'homme aurait volontairement imposé un terme à l'effort que, depuis le debut des temps chrétiens, il tentait pour se connaître et se dépasser » — Claude Delmas, *Histoire de la civilisation européenne*, Paris, P.U.F., 1964, p. 72 (à la page 73 · « la sècheresse de la pensée <scolastique> masqua aux yeux des humanistes l'humanisme de la tradition scolastique»). Il est probable que le chapitre humanisme recevait une contribution considérable d'un examen fidèle du concept de « tradition » (qu'il ne faut pas confondre avec la tendance de conserver à tout prix un fonds donné d'idées, ce fonds s'enrichissant continuellement dans le cas de la culture roumaine, tout comme dans celui de la culture néo-grecque, grâce à la dynamique d'une tradition incessamment renouvelée et axée autour de la préoccupation de conserver une conception unitaire de l'homme et de sa place au sein de la société) comme aussi de la modalité de survivance de certaines coordonnées de la culture hellénique (et, plus particulièrement de la culture latine, dans le cas de la culture roumaine) au cours des siècles. C'est en partant de telles prémisses que l'on pourrait aborder la question de l'apport du Sud-Est européen à la formation de « l'esprit européen » défini trop souvent à l'aide de la formule : « Il est difficile de définir un éléphant , mais je le reconnais quand je le vois » (cf. *L'enseignement de l'histoire et la révision des manuels d'histoire*, Strasbourg, Conseil de la coopération culturelle du Conseil de l'Europe, 1967, p. 80, voir aussi page 104 : « Notre vue occidentale de l'histoire en est faussée, non seulement celle des Turcs, mais même celle des peuples « orthodoxes » qui disent avoir hérité et transmis à l'Europe les principaux traits des Empires romain et byzantin... »).

LES ÉLÉMENTS LATINS DES «TACTICA-STRATEGICA» DE MAURICE-URBICIUS ET LEUR ÉCHO EN NÉO-GREC

HARALAMBIE MIHĂESCU

I

Le nombre des éléments latins de la littérature byzantine se monterait à 3000 termes approximativement, dont 207 ont survécu en grec moderne. La catégorie la plus abondante renferme des termes militaires (431, par rapport à 30 en néo-grec). Y font suite l'administration publique (384 termes ; 14 en néo-grec), l'activité juridique (341 ; 2 en néo-grec), le costume (145 ; 12 en néo-grec), la religion et le calendrier (118 ; 18 en néo-grec), la flore (78 ; 1 en néo-grec), les poids et mesures (76 ; 10 en néo-grec), la faune (73 ; 9 en néo-grec), la vie de cour (67 ; 4 en néo-grec) et divers autres domaines (1099 ; 103 en néo-grec). Les éléments latins ont pénétré petit à petit en grec durant plus d'un millénaire. Leur afflux a commencé bien avant la conquête de la Grèce par les Romains ; il s'est accru au IIe siècle de notre ère pour atteindre son apogée au VIe siècle, connaître un déclin aux VIIe et VIIIe siècles, reprendre aux IXe, Xe et XIe siècles et diminuer ensuite constamment jusqu'à la chute de l'Empire byzantin au pouvoir des Turcs[1].

On a affirmé que le principal motif de l'emprunt de ces éléments et de leur survivance en néo-grec aurait été la nette supériorité des Romains sur les Grecs dans certaines sphères d'activité : « Für eine grosse Zahl von Kulturbegriffen kann der heutige Grieche nur lateinische Wörter anwenden die ihm natürlich nicht mehr als fremde erscheinen, und es ist lehrreich zu verfolgen, welchen Kulturgebieten diese angehören. Man findet nämlich die meisten lateinischen Bezeichnungen im Heer- und Verwaltungswesen sowie im Handwerk und in der Technik, also gerade auf den Gebieten, in denen die Griechen ebensoweit zurück wie die Römer voraus waren. »[2] La réalité est, en fait, plus complexe qu'il semblerait à première vue et

[1] F. Viscidi, *I prestiti latini nel greco antico e bizantino*, Padova, 1944, pp. 44–59.
[2] K. Dieterich, in « Neue Jahrbücher für das klassische Altertum », XIX, 1907, p. 484.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 481 – 498, BUCAREST, 1968

que ne la présentent les mots ci-dessus : les Grecs ont précédé les Romains dans certaines inventions techniques et, parfois, ils les ont dépassés. Leur organisation militaire avait une haute antiquité. Ils disposaient d'une terminologie propre aussi bien dans le domaine de l'art militaire que dans celui de l'administration publique. Mais après la réalisation de l'unité politique au sein de l'Empire romain, les anciennes barrières tombèrent et bien des énergies locales purent dire leur mot dans l'une des deux grandes langues de culture de l'époque, le latin et le grec. L'unité politique détermina au fur et à mesure l'interpénétration et la fusion dans le domaine des moyens d'expression.

L'Empire byzantin s'est longtemps considéré le continuateur de l'Empire romain. Les dirigeants et les petites gens dans l'Empire byzantin, tout comme les Grecs de nos jours s'appelaient et s'appellent encore « Romains » (Ῥωμαῖοι, Ῥωμιοί, Ῥωμηοί), leur langue étant « la langue romaine » (Ῥωμαϊκά). Les éléments latins apparaissent en particulier dans les textes byzantins d'origine populaire, à preuve qu'ils faisaient partie de la langue usuelle. Pour des raisons de style, certains écrivains cultivés les évitent, en les remplaçant par des termes propres à l'ancienne littérature grecque. C'est de cette façon que les éléments latins constituent aussi un excellent moyen pour l'étude des ressources stylistiques et des courants d'opinion chez les écrivains byzantins. Aussi s'avère-t-il indispensable de connaître en détail les situations de fait afin de se rendre compte combien de temps et dans quelles sphères de l'activité humaine les éléments latins ont persisté dans la littérature byzantine, ce qui permettra de comprendre la raison pour laquelle certains d'entre eux seulement ont survécu en grec moderne.

Les sources byzantines ne laissent planer aucune ombre de doute au sujet de la vitalité et de l'opportunité des emprunts d'origine latine. Malheureusement nous disposons de bien peu d'instruments lexicographiques pour pouvoir connaître le véritable état de choses et retracer l'histoire de chaque terme en particulier. Nous avons en revanche certaines indications de nature formelle qui nous aident à déterminer plus exactement les critères à même de nous permettre de reconnaître l'époque de leur pénétration en grec. Ce faisant, nous obtenons de nouveaux points d'appui en vue d'en esquisser une stratigraphie. Il est très important de fixer la chronologie des éléments latins pour la critique des textes et pour l'établissement des éditions savantes. Cela permet de suivre l'époque jusqu'à laquelle se sont prolongés ces échos de la culture classique de l'antiquité, ainsi que le niveau de l'enseignement. C'est aussi une tâche indispensable pour les historiens de la langue grecque de l'époque byzantine.

Bien des phénomènes phonétiques qui distinguent le grec actuel de la langue grecque antique sont attestés au I[er] siècle de notre ère : $\alpha\iota = e$,

ει = *i*, οι = *i*, υ = *i*, ω = *o*, αυ et ευ = *av* et *ev*, β = *v*, -ιος et -ιον = -ις et -ιν ; l'article αἱ = οἱ, le futur exprimé par le présent ; la disparition du parfait. Au IIe siècle, on rencontre des formes abrégées comme μέ = = μετά, τρίαντα = τριάκοντα, -ες à l'accusatif pluriel au lieu de -ας, ou bien l'on constate la disparition de l'optatif. Aux IIIe et IVe siècles on rencontre η = *i* ; le génitif pour le datif ; la confusion des prépositions ἐν et εἰς, de εἰμί et ἔνι, ainsi que d'importantes innovations lexicales. Aux Ve et VIe siècles s'est produit la sonorisation des occlusives après nasales dans des groupes comme : γκ > *ng*, μπ > *mb*, ντ > *ng* [3]. Après le VIe siècle il s'est produit des changements importants dans le domaine de la dérivation et du lexique : certains suffixes d'origine latine sont alors devenus très féconds et le contact avec la langue latine puis avec les langues romanes et balkaniques mit en circulation de nombreux vocables qui enrichirent le trésor du lexique [4]. La langue grecque emprunta notamment au latin des substantifs et des suffixes dérivatifs et à l'italien surtout des verbes [5].

Jusqu'au IVe siècle approximativement les lois de l'accent reposant sur la quantité vocalique persistèrent. En grec ancien l'accent pouvait reposer sur l'une des trois dernières syllabes du mot (ἀγαθός, δῶρον, ἄνθρωπος) et il était conditionné par la quantité de la dernière voyelle ; quant au latin, l'accent principal du mot retombait sur l'avant-dernière syllabe ou sur l'antépénultième (*bonus*, *homines*), mais, et cela obligatoirement, sur la pénultième, si elle était longue (*carīna*, à la différence de *manĭca*). Lorsqu'un mot latin pénétrait en grec, il s'adaptait au système de cette langue et devait modifier bien des fois son accent, par exemple : *Augustus* — Αὔγουστος, *centuria* — κεντουρία, *macellum* — μάκελλον, *praefectus* — πραίφεκτος. Toutefois, vers l'an 500, la quantité des voyelles n'était plus perçue et elle était devenue indifférente pour la position de l'accent. Aussi rencontre-t-on dans le grec de l'époque des emprunts latins sans modification de l'accent : *mandatum* — μανδάτον, *manica* — μάνικα, *fossatum* — φοσσάτον[6]. La place de l'accent constitue donc un critère qui mérite d'être pris en considération pour déterminer si tel emprunt latin est passé en grec à une époque plus lointaine ou après le IVe siècle.

---

[3] G. Rohlfs, *Neue Beiträge zur Kenntnis der unteritalienischen Gräzität*, München, 1962, pp. 97 103, 172—174 (« Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philos — hist. Kl », 1962, Heft 5).

[4] S. G. Kapsomenos, *Die griechische Sprache zwischen Koine und Neugriechisch*, in *Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress*, München, 1958, p. 36.

[5] H. Pernot, in « Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie », IV, 1900, Ire partie, pp. 351—352.

[6] M. G. Bartoli, *Romània e Ῥωμανία : Scritti varii di erudizione e di critica in onore di Rodolfo Renier*, Torino, 1912, pp. 981—999

Un autre indice qui nous permet de parler d'emprunts tardifs est constitué par le maintien de la voyelle α au génitif et datif singuliers dans des formes comme τῆς βίγλας, τῇ βίγλᾳ; τῆς πόρτας, τῇ πόρτᾳ; τῆς σαγίττας, τῇ σαγίττῃ; τῆς τέντας, τῇ τέντᾳ ou l'oscillation de l'accent dans des formes grecques comme ἰνδικτίωνος — ἰνδικτιόνα ou ταξατίωνος — ταξατιόνα[7].

L'ouvrage connu sous le nom de *Strategicon* de Maurice nous a conservé un nombre considérable de mots d'origine latine et de termes de commandement en latin. Son auteur a vécu au début du VII[e] siècle. Il a connu de près la vie des camps et s'est proposé de rédiger un manuel pratique revêtant une forme adéquate, non altérée par les fleurs de la rhétorique, en usant des moyens lexicaux accoutumés, en grande partie d'origine latine, comme il a eu du reste soin de le déclarer lui-même dans la préface: Ῥωμαικαῖς πολλάκις καὶ ἄλλαις ἐν στρατιωτικῇ συνηθείᾳ τετριμμέναις χρήμεθα λέξεσι. Les cinq manuscrits de ce travail se laissent partager entre deux groupes: d'une part, le Mediceo-Laurentianus Gr. LX, 4 = M, de la fin du X[e] siècle, avec sa refonte libre de l'Ambrosianus 139 (B 119 sup.) = A, du XI[e] siècle et, d'une autre, les manuscrits Borbonico-Neapolitanus 284 (III—C—26)=N, Parisinus Graecus 2442 = P et Vaticanus Graecus 1164 = V, du XI[e] siècle. On trouve comme nom d'auteur et comme titre: dans le manuscrit M: Οὐρβικίου Τακτικὰ-στρατηγικά; dans le manuscrit A, Μαυρικίου Τακτικά; dans les manuscrits NPV, Μαυρικίου Στρατηγικόν. La seule édition publiée jusqu'ici s'intitule: *Mauricii Artis militaris libri XII* ed. J. Scheffer, Uppsala, 1664. Notre enquête utilise à la fois l'édition de Scheffer et les manuscrits; pour les exemples cités nous renvoyons au livre et au paragraphe respectifs, conformément aux divisions qui figurent dans les manuscrits.

Si l'on prend un civil au recrutement, il faut d'abord l'habiller et l'équiper. Le costume civil et militaire était sujet aux fluctuations et passait facilement d'un peuple à l'autre. Pour désigner les différentes pièces du costume on rencontre chez les Romains des termes d'origine celtique, germanique ou orientale. Nombre de ces vocables ont été empruntés par les Byzantins et ensuite par certains idiomes du sud-est de l'Europe. C'est d'une population germanique appelée Armilausi ou Armilausini que vient probablement le nom d'une chemise colorée, une sorte de tunique que les soldats portaient sous leur cotte de mailles: *armilausa* ou *armilausia*. Fendue par devant et par derrière, on l'attachait aux épaules mais sans la porter à même la peau. Elle était revêtue aussi par

[7] St. B. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Göttingen, 1913, pp. 143—144, 182—183.

des prêtres ou des moines[8]. Au commencement du VII[e] siècle Isidore de Séville en donne une description sommaire suivie d'un essai d'étymologie : *armilausa vulgo vocata, quod ante et retro divisa atque aperta est, in armos tantum clausa, quasi « armiclausa » e littera ablata*[9]. On lit dans le texte de Maurice (XII, 8 a) : ἀρμελαύσια ἔχουσι κονδά «ils portent de courtes tuniques par-dessous ».

Du latin *vitis* « vigne » a pris naissance le dérivé *vitea*, d'où le roumain *viță* « cep de vigne ». Il est passé aux Byzantins (βίτζα) et aux Slaves (*vitsa*) et il a survécu en grec moderne : βίτζα « baguette mince »[10]. Les gloses arabo-latines expliquent *bissa* par *corrigia* et dans les textes byzantins βίτζα apparaît au sens de « mince verge, fouet exécuté de lanières tressées »[11]. Sous la plume de Maurice le vocable connaît deux variantes : βέτζα (MNN) et βέζα (P). Le manuscrit A l'évite et remplace θηκάρια ἀπὸ βέτζας ἐλαφράς par θηκάρια ἐκ δερμάτων προβάτων... ἐλαφρά (I, 2). Il en résulte que le terme βέτζα ou βέζα signifiait une « mince lanière de peau » et était populaire, puisque le manuscrit A réagit ordinairement aux éléments populaires d'origine latine en les remplaçant à l'aide des termes correspondants du grec ancien. Le manuscrit A permet d'établir comme suit le passage en question de Maurice : χρὴ ἔξωθεν τῶν βοιείων θηκαρίων τῶν ζαβῶν ἕτερα θηκάρια ἀπὸ βέτζας ἐλαφράς ἔχειν « en dehors des poches en peau de bœuf des cottes de mailles il faut aussi d'autres poches faites de minces lanières de peau tressées ».

Un mot d'origine latine était γονυκλάριον « protège-genou fait de mailles de métal ». Le terme est formé à l'aide du latin *genuculum* + + suffixe = *-arium*, contaminé par le grec γόνυ «genou ». Bien qu'il ne soit attesté que chez Maurice, le mot γονυκλάριον (pluriel γονυκλάρια) est indubitablement populaire, la forme simple **gonuculum* ayant survécu dans l'Italie méridionale : sud-sicilien *gunókkju*, calabrais *gunukkjo*[12].

Lat. *gunna* « fourrure, manteau de fourrure » (dérivé *gunnarius* marchand de fourrures ») a été emprunté relativement tard à la langue que parlaient des populations de montagne, probablement dans le sud-est de l'Europe, selon l'opinion de Norbert Jokl ; il a passé chez les Byzantins et a survécu dans certaines langues occidentales (fr. *goune*, engl. *gowne*)[13].

[8] Paulin. Nol., *Epist.*, 17 (13), § 1 : *cum praeterea facie non minus quam armilausa ruberet* ; 22 (7), § 1 : *sibi ergo ille habeat armilausam suam* ; Schol. Iuv. 5, 143 *armilausiam prasinam ut simiae* ; Gloss. Scal. *armilaus* <*a*> : *scapulare monachorum* ; ThLL, II, 614, 65—76.

[9] Isid., *Orig.*, XIX, 22, 28.

[10] M. Triandaphyllidis, *Die Lehnwörter der mittelgriechischen Vulgärliteratur*, Strasburg 1909, p. 144 ; N. P. Andriotis ; Ἐτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς, Athènes, 1967, p. 52.

[11] C. Ducange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, Lyon, 1688, p. 205.

[12] G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität*, Tübingen, 1964, p. 112.

[13] A. Walde — J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1938, t. I, p. 626.

Chez Maurice on rencontre la forme du diminutif : γουνία ἤγουν *νοβερονίκια (I, 2). Au sens de « fourrure, pelisse », le mot se rencontre en néo-grec (γοῦνα), dans le dialecte aroumain (*gună*) et en albanais (*gunë*)[14]. Les témoignages montrent que ce vocable était chez lui dans l'Europe du Sud-Est.

Zaba = *loricum* et *zabatus* = *cristatus*, *galeatus* sont attestés en bas-latin. On rencontre en grec les formes ζάβα, ζαβάτος et ζαβαρεῖον « atelier où l'on exécutait des cottes de mailles ». Ordinairement on explique ζάβα par λωρίκιον[15]. Ce vocable a été emprunté quelque part en Orient et la langue roumaine (*za*, pluriel *zale*) l'a hérité du latin. C'est par l'intermédiaire des armées byzantines qu'il est parvenu jusqu'en néo-grec (ζάβα ou ζάβια) et en albanais (*zavë*), au sens de « agrafe, boucle, fermoir »[16]. Le dérivé ζαβάτος a survécu dans les parlers grecs de Bova, en Italie méridionale, dans le verbe *zzavatteggo* ou *zzavatteo* « je suis constamment occupé »[17]. Chez Maurice apparaissent ζάβα et ζαβάτος ; le manuscrit A explique ζάβα à l'aide de λωρίκιον : ζάβας ἤτοι λωρίκια... τῶν ζαβῶν ἤτοι τῶν λωρικίων (I, 2).

Les dictionnaires latin et grec de Ducange citent quelques exemples puisés à des textes tardifs où apparaît le mot *zuppa* (ζοῦπα) « habit militaire », emprunté à l'arabe (*ǵubba*) et conservé en français (*juppe*), en italien (*giubba*) et dans d'autres langues romanes[18]. Il existait également le dérivé ζουπόνι et l'individu qui confectionnait ce genre d'habit s'appelait *zuponarius*. On lit dans les chroniques médiévales de Byzance les variantes ζούπα, γιούπα, ζιπόνι et τζιμβούνι[19]. On ne le rencontre chez Maurice que dans le manuscrit A, ce qui nous permet de tirer au clair un passage difficile des quatre autres manuscrits, à savoir : γουνία ἤγουν *νοβερονίκια ἀπὸ κεντούκλων (I, 2). Le manuscrit A renferme les mots : γουνία ἢ ζούπας ἢ κέντουκλα ; il remplace donc l'expression corrompue et obscure *νοβερονίκια par ζούπας. Que cache la corruptèle *νοβερονίκια ? Probablement le terme νευρίκια (singulier νευρίκιον), un dérivé de νευρικόν « gros vêtement militaire fait de poils d'animaux et qui servait de protection contre les flèches »[20].

---

[14] H. G Georgiou, Τὸ γλωσσικὸ ὀδίωμα Γέρμα Καστορίας, Thessalonique, 1962, p. 49 ; T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, Bucarest, 1963, p. 507.

[15] Ducange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Paris, 1938, vol. VIII, p. 425 ; *Corpus glossariorum latinorum*, Leipzig, 1903, vol. III, p 505.

[16] E. A. Bonga, Τὰ γλωσσικὰ ἰδιώματα τῆς Ἠπείρου, Ioannina, 1964, vol. I, p. 124 ; A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, Roma, 1937, p. 1668.

[17] G. Rohlfs, *o c.*, p. 164.

[18] W. Meyer-Lubke, *Romanisches etymologisches Worterbuch*, Heidelberg, 1935, n° 3951.

[19] M. A Triandaphyllidis, *Die Lehnworter der mittelgriechischen Vulgarliteratur*, Strasburg, 1909, p. 134.

[20] Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 994.

De ζώνη « ceinture » et du suffixe *-arium* d'origine latine s'est formé ζωνάριον « ceinture mince de poches », d'où a résulté ensuite la forme hypothétique *ὑποζωνάριον, qui est à la base du roumain *buzunar* « poche ». Le terme ζωνάριον était populaire ; il s'est maintenu jusqu'à présent dans les parlers grecs de l'Italie méridionale : *źonári*, *źunári* [21]. Les dérivés du verbe ζώννυμι « ceindre » sont : ζῶσις « action de ceindre », ζωσμός « lieu », ζωστός « serré autour du corps », ζώστρα « lien, bandelette », ζῶστρον « ceinture », ζωστήρ (génitif ζωστῆρος) et ζωστήριον « habit militaire étroitement serré », où l'on a en réalité une base d'origine grecque (ζωστήριον) soudée au suffixe *-arium* d'origine latine[22]. Maurice fait mention de ce qu'on appelait les ζωστάρια Γοτθικά (I, 2, et XII, 8 a)

Ce qui continue de demeurer obscur jusqu'à présent c'est l'origine du mot κάππα « manteau à capuchon porté par les chefs d'armées et par les prêtres lors des grandes solennités »[23]. Le mot a survécu dans les langues romanes d'Occident, en néo-grec (κάπα) et dans le dialecte aroumain (*capă*). Maurice nous apprend qu'il existait dans l'armée byzantine un militaire à qui incombait le soin de porter le manteau du général (ὁ τὴν κάππαν βαστάζων, III, 1 ; XII, 8 ια).

Au latin *cassis*, *-idis* « casque » les textes byzantins sont redevables des mots κασσίς, ίδος et κασσίδιον, lesquels n'ont pas laissé de traces en grec moderne.

De *cento*, *-onis* « couverture ou vêtement fait de différentes pièces cousues ensemble » se sont formés les dérivés *centonarius* « fabricant de couvertures faites de vieux morceaux d'étoffe » et *centunculus* « vêtement d'arlequin, housse de cheval »[24]. Ce dernier apparaît dans les textes byzantins sous les formes κέντουκλον, κεντοῦκλον, κέντουκλα, κεντούκλα, κελδούκλα ou κεντήκλα [25]. Chez Maurice κέντουκλον a le sens de « feutre ou étoffe confectionné à partir de chiffons » : στηθιστήρια σιδηρᾶ ἢ ἀπὸ κεντούκλων (I, 2) ; γουνία ἤγουν νευρίκια ἀπὸ κεντούκλων (I, 2) ; σιδηρῷ ἢ κεντούκλοις (XI, 3).

En latin le mot *cilicium* « étoffe grossière en poil de chèvre, ainsi nommée parce qu'elle était originaire de Cilicie »[26] est attesté dès le Ier siècle avant notre ère. Ce terme technique apparaît dans les papyrus grecs à partir du IIIe siècle de notre ère[27], puis dans les textes byzantins

---

[21] G. Rohlfs, *o. c.*, p. 173.

[22] F. Preisigke — E. Kiessling, *Worterbuch der griechischen Papyrusurkunden*, Berlin, 1925, vol. I, p. 651, ταύρεα ζωστήρ(ια), IIe siècle de notre ère.

[23] A. Walde — J. B. Hofmann, *o. c.*, vol. I, p. 162.

[24] A. Ernout — A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, 1959, p. 113.

[25] Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 634 ; Triandaphyllidis, *o. c.*, pp. 72, 75, 121 ; H. Zilliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im Oströmischen Reich*, Helsingfors-Amsterdam, 1935 (1965), p. 166.

[26] A. Ernout — A. Meillet, *o. c.*, p. 120.

[27] F. Preisigke — E. Kiessling, *o. c.*, I, col. 795.

après le V[e] siècle. Chez Maurice il a l'acception de « tapis grossier en poil d'animaux que l'on fixe au-dessus des murailles pour se mettre à l'abri des flèches ou des coups de lance » : κιλίκια κρεμόμενα (X, 3), κιλικίῳ (XII, 8 ιη), ἀπὸ κιλικίων (XII, 8 κα).

Le mot technique grec κίρκος ou κρίκος « cercle » a pénétré de bonne heure en latin et il a donné naissance, entre autres, au dérivé *circellus* « anneau », hérité par les langues romanes. Ce *circellus* apparaît dans les textes byzantins sous les formes κιρκέλλιον ou κρικέλλιον, en néo-grec (κρικέλι) et dans les dialectes grecs de l'Italie du Sud : *kričèddi* (Otrante) et *kručèǧǧu* (Reggio)[28]. Chez Maurice : λωρίοις καὶ κρικελλίοις (I, 2). Le mot λωρίον, du latin *lorum* « courroie, lanière de cuir » est fréquent dans les textes byzantins et il a survécu en grec moderne (λωρί, λουρί) et dans les parlers grecs du sud de l'Italie (*luri*)[29]. Le terme λωρόσοκκον (I, 2, dans le manuscrit M, λωρόσοκον dans NPV) désignait un « sac de peau attaché à la selle du cavalier ».

Du participe latin *rasus* (*radere* « racler, raser ») on a dans les textes byzantins le terme ῥάσον « étoffe en laine sans poils, vêtement monacal ». On pouvait façonner avec cette étoffe des costumes aussi pour les troupes. C'est ce qui résulte d'un passage de Maurice : ἱμάτια .. εἴτε λινά εἰσιν, εἴτε αἴγια, εἴτε ῥάσα (I, 2).

Scapulae «épaule » a donné en byzantin σκαπλίον (pluriel σκαπλία) « capuchon militaire recouvrant la tête et les épaules et fixé à la cotte de mailles ». Chez Maurice : τὰ σκαπλία τῶν ζαβῶν (VII, 15 a ; X, 1 ; dans certains manuscrits καπλία, dans M la forme σκαπλίδας aussi). Le terme s'est conservé jusqu'à nos jours en Epire sous la forme κάπλα[30].

Toutes les formes grecques citées par Ducange, comme στούππα, στουπίον, στουπώνω, στουπίζειν[31], de même que celles rencontrées chez Maurice (τὸ στουπίον dans M ; dans NPV : τὸ στυπεῖον) et en néo-grec (στουπί) reposent sur des formes latines du type *stuppa* « étoupe », *stuppare*, *stuppator* et non sur le grec ancien στύπη[32].

Attesté en latin chez Végèce (*De re militari*, 3, 5) et dans la littérature byzantine à partir du VI[e] siècle, le mot *tufa* (τούφα), « aigrette, étendard » a été probablement emprunté aux Germains et transmis par le latin aux langues romanes et par le grec byzantin au grec moderne[33]. Chez Maurice il a un sens technique, « plumet, Helmbüschel » (τουφία μικρά, I, 2). En néo-grec (τούφα) et en roumain (*tufă*) on rencontre l'acception de

[28] M. A. Triandaphyllidis, *o. c.*, p. 66 ; G. Rohlfs, *o. c.*, p. 278.
[29] N. P. Andriotis, *o. c.*, p. 189 ; G. Rohlfs, *o. c.*, p. 303.
[30] Bonga, *o. c.*, I, p. 155.
[31] Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 1455.
[32] S. B. Psaltes, *o. c.*, p. 55 ; A. Walde — J. B. Hofmann, *o. c.*, pp. 608—609.
[33] Sophocles, *Greek Lexicon of Roman and Byzantine periods*, New York, 1957, p. 1087 ; H. G. Georgiou, *o. c.*, p. 337.

« buisson » qui semble extrêmement ancienne, et en albanais (*tufë*) celle de « lien ». C'est par les pasteurs d'origine roumaine que ce vocable s'est répandu sur de vastes aires du sud-est de l'Europe et il est présent aujourd'hui dans la toponymie des Slaves du Sud.

Le latin *manicae* « manches, brassards, manchettes », figure dans les papyri grecs d'Egypte des IIe et IIIe siècles sous la forme μάνικες[34] et chez Maurice sous la forme μανίκια (I, 2, γουνία ... πλατέα πάνυ ἔχοντα μανίκια). Le terme a survécu en néo-grec (μανίκι) et dans les parlers grecs de l'Italie méridionale (*maníči*)[35]. Le composé χειρομάνικα chez Maurice (I, 2, remplacé dans A par χειρόψελλα) est expliqué comme suit dans le traité de stratégie attribué à Léon le Sage (6,3) : χειρομάνικα, τὰ λεγόμενα μανικέλλα ἢ χειρόψελλα. La forme byzantine μανικέλλα implique l'existence en latin d'un diminutif *manicella*, non attesté jusqu'ici, mais exigé par deux mots romans : franç. *mancelle* « Kummenhalter am Pferdegeschirr » et waadtlandois *mãsala* « Hacken zur Verbindung von Schlitten und Deichsel ». Par conséquent l'exemple byzantin μανικέλλα pourrait nous autoriser à effacer l'astérisque qui accompagne le mot **manicella* dans le dictionnaire étymologique de W. Meyer-Lübke[36].

Les mots d'origine latine ou véhiculés par le latin et qui appartiennent au domaine vestimentaire ou à l'équipement militaire dans l'ouvrage de Maurice sont : ἀρμελαύσια (*armilausia*), βέτζα ou βίτζα (*vitea*), γονυκλάριον (*genuculum* + γόνυ + *-arium*), γοῦνα (*gunna*), ζάβα (*zaba*), ζούπα (*zuppa*), ζωνάριον (ζώνη + *-arium*), ζωστάριον (*zostarium*), κάππα (*cappa*), κασσίς (*cassis*), κέντουκλον (*centunculus*), κιλίκιον (*cilicium*), κρικέλλιον (*circellus*), λωρίον (*lorum*), ῥάσον (*rasum*), σαγίον (*sagum*), σκαπλίον (*scapulae*), στουπίον (*stuppa*), τουφίον (*tufa*) et χειρομάνικα (χείρ + +*manica*). Certains d'entre eux ont été empruntés à des populations d'Occident et d'autres sont venus d'Orient, mais ont été d'abord véhiculés par la langue latine qui a constitué un facteur essentiel d'unification dans les limites de l'Empire romain des six premiers siècles de notre ère.

Au cours des étapes , l'alimentation des soldats romains avait besoin d'être simple et légère : biscuit (*buccellatum*), pain (*panis*), mouture de blé (*pistum*), vin (*vinum*), lard (*laridum*) et viande de mouton fumée (*caro vervecina*)[37]. La popularité de ces termes résulte aussi du fait qu'ils se sont maintenus dans les langues romanes. *Buccellatum* (prononcé aussi *bucclatum*)[38] était un dérivé de *bucca* « bouche », par l'intermédiaire des

---

[34] F. Preisigke — E. Kiessling, *o. c.*, II, p. 50.
[35] G. Rohlfs, *o. c* , p. 315.
[36] W. Meyer-Lübke, *o. c.*, n° 5302 a.
[37] Cod. Théod. VII, 4, 6 (an 360); Cod. Iust. XII, 37, 1.
[38] Amm. Marcell. XVII, 8, 2 : *frumentum... ad usus diuturnitatem excoctum bucclatum, ut vulgo appellant...*

diminutifs *buccella* et *bucculae* « bouchée, miette ». Le biscuit était utilisé aussi bien par la troupe que par les moines ou les chrétiens pieux[39]. *Pistum* est le participe passé du verbe *pinso*, *pinsere* « piler le grain ». Le doublet *pinso*, *pinsare*, également un mot vulgaire, s'est conservé dans toutes les langues romanes. Les mots *buccellatum* et *pistum* ont subsisté aussi dans la terminologie militaire de l'époque byzantine, notamment chez Maurice : δαπάνην βουκελλάτου ἢ πίστου ἢ ἄλλου τινὸς εἴδους (V, 3), ὕδωρ καὶ βουκελλάτον (VII, 17 a), πίστον καὶ βουκελλάτα (XII, 8 ς).

Pour désigner les récipients renfermant des liquides on connaît les termes *buttis* « petit vase », *flasca* « flacon » et *follis* « sac ou ballon de cuir » et pour ceux destinés aux solides on avait le mot *cophinus* « panier ». *Buttis* (avec les diminutifs *butticula* et *butticella*) , emprunté probablement aux populations alpines[40], apparu tardivement dans les textes et les inscriptions, mais qui a connu une large diffusion dans la littérature byzantine et a survécu en néo-grec et dans les parlers grecs de l'Italie méridionale[41]. Chez Maurice on lit : βούτας τελείας . . . γεμίζειν ὕδατος . . . ἐν τοῖς πίθοις ἢ βουτίοις (X, 4). *Flasca* « flacon », d'origine germanique, a survécu dans les langues romanes (it. *fiasca*, vieux français *flasche*) et a passé dans la littérature byzantine (φλασκίον) et de là en néo-grec (φλάσκα, φλασκί). Les glossaires latins ont enregistré aussi la variante *pilasca*[42], qui est à la base du grec moderne πλόσκα, comme du bulgare et du serbo-croate *ploska*. On trouve chez Maurice ἐν φλασκίοις ὕδωρ (II, 8), φλασκὶν μικρὸν . . . ὕδατος γέμον (VII, 11). La terminologie militaire latine, conservée dans la littérature byzantine de cette catégorie, est soit de formation propre (*buccellatum*, *follis*), soit empruntée à d'autres peuples (*buttis*, *flasca*) et devenue indispensable.

On peut s'attendre à trouver dans le domaine de l'armement byzantin une terminologie provenant en partie du grec ancien, en partie du latin et pour une autre part empruntée aux peuples voisins contemporains. A côté du vieux mot ἅρμα, - τος « attelage, char de guerre » on rencontre ἄρμα, -τος « armes » qui remplace avec succès le terme ὅπλον, par exemple chez Maurice : χρὴ ἐκ περιττοῦ ἐπιφέρεσθαι τὸν στρατηγὸν ἄρματα (I, 2, dans A ὅπλα), διπλὰ ἄρματα (XI, 3). Cet ἄρμα est parfois employé dans un sens collectif : τὸ ἄρμα ἀπογράφεσθαι (I, 2), διὰ τὸν τοῦ ἄρματος θόρυβον (XII, 8 ις). Par l'intermédiaire des soldats le néologisme ἄρμα « armes » est devenu populaire et il a survécu en grec

---

39 Paul. Nol., *Epist.*, 7, 3, p. 45, 2 : *de buccellato Christianae expeditionis.*
40 J. Hubschmid, *Schlauche und Fasser*, Bern, 1955, pp. 38–60.
41 G. Rohlfs, *o. c*, p. 95; N. P. Andriotis, *o. c.*, p. 55.
42 *Corpus glossariorum latinorum*, Leipzig, 1902, V, pp. 606, 49.

moderne[43]. Du latin *armamentum* on a ἀρμαμέντον dans la double acception de : 1. atelier d'armes, arsenal ; 2. armes. Ce dernier sens est attesté sous la plume de Maurice : ἑτέρας ἁμάξας λόγῳ τοῦ ἀρμαμέντου ἑκάστου ἀριθμοῦ (XII, 8 ς). Le *Thesaurus linguae Latinae* n'enregistre pas *armistatio* (ou *armistasio*), mais l'existence de ce terme militaire est prouvée par les emprunts faits par Maurice ou encore par d'autres textes byzantins : ἐν ταῖς ἀρμαστατίοσιν (II, ς). La signification de ce vocable semble être celle de « inspection des armes, tandis que l'armée est rangée d'une certaine façon », comme il résulte de ce passage du *Chronicon Paschale* 718, 20 : ...τὸν ἐν τῇ πόλει ὄντα στρατὸν ἀρμαστατιῶνος γενομένης ηὑρέθησαν ... Du latin *armator*, *-oris*, provint chez Maurice (XIII, 8 ζ) la forme d'accusatif pluriel ἀρματούρους au sens de « fabricants d'armes ».

Le latin *hasta* « lance, pique », a donné ἄστα dans les textes byzantins : de *hastile* « bois de lance » on a chez Maurice (XII, 8 ιζ) ἀστίλιον, qui n'est pas attesté ailleurs : μετὰ τῶν ἀστιλίων τῶν κονταρίων.

Du latin *veru* (gen. *verus*) « broche à rôtir, javelot » a pris naissance en latin le dérivé *verutum* « petit javelot ». Ce dernier apparaît chez Maurice sous les formes : εἰς τὸ ῥίπτειν μήκοθεν βηρύττας καὶ σφενδόβολα (XII, 8 γ); εἰς τὸ ῥίψαι μήκοθεν βερύτταν (XII, 8 δ), εἰς βηρύττας καὶ εἰς ἀκόντια γυμνάζεσθαι (XII, 8 κ),

Le dérivé *buccula* (de *bucca* « bouche, joues ») signifie « mentonnière de casque et tout objet en forme de joue, boucle, bosse, de bouclier, tringle de catapulte »[44]. En partant de ce sens connu par la langue latine on peut comprendre plus facilement la signification de l'expression εἰς τὰ βούκολα que l'on rencontre chez Maurice : εἰς τὰ βούκολα ἀλλήλοις ἐγγίζωσιν . . . ἀναπαύοντες εἰς τὰ βούκολα τῶν ἔμπροσθεν (XII, 8 ις). L'expression εἰς τὰ βούκολα se laisse traduire approximativement par « vers le centre d'une renflure, vers le nombril, au milieu du visage ».

On remarque une influence de la langue latine dans la présence relativement fréquente du suffixe -άριον, aussi bien chez Maurice que dans d'autres textes grecs : θηκάριον et ἡμιθηκάριον (I, 1 ; I, 2 ; VII, 15 a ; VII, 16 a) au lieu de θήκη et ἡμιθήκη ; κοντάριον (I, 1 ; I, 2 ; II, 9 ; III, 14 ; VII, 15 a et 17 a ; XI, 2) au lieu de κόντον ; ῥιπτάριον « javelot » (XII, 8 ις) du verbe ῥίπτειν «jeter, lancer » ; σκουτάριον (II, 7 ; II, 17 ; III, 5 ; III, 15 ; VI, 6 ; VII, 15 a ; IX, 2 ; XI, 2 ; XII 1 et 10) au lieu de σκοῦτον (*scutum*) ; σωληνάριον « petit tuyau, petit tube » (XII, 8 ε) ; τοξάριον « petit arc » (I, 2) ; τοξοζωνάριον (I, 2) et χαλινάριον «petit frein ». Le suffixe d'origine latine - άριον est devenu productif et a

[43] N. P. Andriotis, *o. c.*, p. 34 ; G. Rohlfs, *o. c.*, p. 56 à Bova et Otrente surtout au pluriel : *armata* « outils, bagages ».

[44] A. Ernout—A. Meillet, *o. c.*, p. 77.

survécu en néo-grec et dans les parlers grecs de l'Italie du Sud[45]. De ῥιπτάριον se sont ensuite formés les dérivés ῥιπταρίζειν «lancer un javelot » et ῥιπταριστής « celui qui lance un javelot »[46].

Le mot *lancea* « lance », d'origine probablement celtique, a donné naissance en latin aux dérivés *lanceare* « lancer », *lancearius* ou *lanciarius* « lancier » et *lanceola* « petite lance ». Parmi ces derniers on rencontre en grec (λαγκία[47] et λαγκιάριος[48]), et chez Maurice λαγκεύω « lancer » et λαγκίδιον « petit lance » : εἴτε γὰρ ῥίψαι ἤτοι λαγκεῦσαι γένηται καιρός (II, 9), βηρύττας ἤτοι λαγκίδια σκλαβινίσκια (XII, 8 ε).

Le terme *martiobarbulum* « petit dard plombé à la pointe » (d'autres manuscrits portent *mattiobarbulum* et *mathiobarbulum*) apparaît, d'abord chez Végèce dans la première moitié du V^{e} siècle[49]. En grec, on le rencontre dans des gloses sous les formes μαρτζομάμουλον et μαρτζομάβουλον[50], et chez Maurice : εἰς τὸ ῥίψαι μήκοθεν βηρύτταν καὶ μαρτζοβάρβουλον (XII, 8 δ), μαρτζοβάρβουλα ἀναβασταζόμενα (XII, 8 ε), οἱ δὲ τὰς βηρύττας ἤτοι μαρτζοβάρβουλα ἔχοντες (XII, 8 ιβ), μαρτζοβάρβουλα ἢ ῥιπτάρια (XII, 8 ις), μαρτζοβαρβούλοις (XII, 8 κ). En latin on appelait *martiobarbulus* le militaire chargé de lancer l'arme dite *martiobarbulum*, dont on ignore l'origine.

Le latin *sagitta* « flèche » est fréquent dans les textes byzantins ; il a survécu en néo-grec, dans les parlers grecs de l'Italie méridionale, dans le dialecte aroumain et en albanais. A côté de σαγίττα on rencontre encore chez Maurice σαγιττοβόλον « jet de flèche » et σαγιττοποιός «qui fabrique des flèches ».

Du latin *scutum* « bouclier » on a chez Maurice et dans d'autres textes byzantins σκοῦτον ou σκουτάριον «bouclier », σκουτεύειν « protéger avec le bouclier » et σύσκουτον « action de rapprocher les boucliers de façon à former une sorte de rempart de boucliers ». Le mot σκοῦτον n'apparaît qu'une seule fois chez Maurice (III, 1), mais était indubitablement populaire en grec byzantin, car il s'est conservé aussi en grec moderne (σκουτί). Le verbe σκουτεύειν (XII, 8 κ) signifiait « protéger à l'aide du bouclier » et σκουτεύεσθαι au passif (IX, 4) « être protégé ». Lorsque les soldats unissaient leurs boucliers de façon à constituer une sorte de rempart on disait qu'ils formaient un σύσκουτον (XII, 10, ἱστᾶν σύσκουτα ἔμπροσθεν). Ce terme hybride, formé à l'aide de la préposition greque σύν « avec, ensemble » et σκοῦτον d'origine latine apparaît seu-

---

[45] G. Rohlfs, *o. c.*, p. 180.
[46] Ducange, *Glossaire grec cité* , p. 1301.
[47] Diod. Sic., V, 30.
[48] CIG 4004 (Iconium), Ioannis Lydi *De Magistratibus*, I, 46.
[49] Veg., *Mil.* I, 17 : *plumbatarum quoque exercitatio, quos martiobarbulus vocant* ; III, 14 : *qui alacriter verutis vel martiobarbulis, quas plumbatis nominant, dimicant.*
[50] Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 881.

lement chez Maurice, chez son imitateur Léon le Sage et dans l'écrit anonyme publié par A. Dain sous le titre de *Sylloge Tacticorum*[51].

De *trahere* « traîner violemment » a pris naissance le verbe τρακτεύειν « tirer de l'arc, tirer la lance »: τρακτεύειν τόξον (II,7), κόντον ... τρακτεύειν (III, 1). De *falx*, *-cis* « faux, serpe » on a φάλκα, φαλκίον et φαλκίδιον « sorte d'arme en forme de faucille ou de faux » (XII, 8 ς).

Un terme tardif, probablement d'origine germanique, est χουζίον (pluriel χουζία « fusées incendiaires »), attesté uniquement chez Maurice et son imitateur Léon le Sage[52]: διὰ πυρφόρων σαγιττῶν ... πέμπειν καὶ διὰ τῶν λεγομένων χουζίων ἀπὸ πετροβόλων (X, 1).

On le voit, certaines dénominations d'armes ont pénétré à une époque tardive en latin et en grec après avoir été empruntées aux peuples en migration: μαρτζοβάρβουλον « petit dard plombé à la pointe » et χουζία « fusées incendiaires ». Ces noms manquant d'autres textes, on peut supposer que les armes en question n'eurent pas une application fréquente et ne furent pas disséminées sur de trop vastes territoires.

La terminologie du harnachement est pour une bonne part d'origine latine. *Antela* et *antilena* « avant-selle, poitrail » sont des formations obscures mises à tort en rapport avec *antesella*[53]. Les glossaires traduisent *antilena* par στηθιστήρ et l'expliquent par ἱμὰς ἵππων περὶ τὸ στῆθος ou ἐμπρόσθια, avec les variantes *antela*, *antella*, *antelina*, *antellina* et *antilena*[54]. Les chroniques byzantines connaissent le terme sous les formes ἐμπροσθελίνα, ἐμπροσθέλλα, μπροστελίνα et προστέλλα[55] et il est expliqué comme « Brustriemen der Pferde, der verhindert, dass der Sattel nach hinten rutscht »[56]. La partie postérieure « der Schwanzwiemen, das Hintergeschirr », s'appelle *postilena* ou ὀπισθελίνα. Chez Maurice: κατὰ τῶν ὀπισθελινῶν καὶ ἀντελινῶν τῶν ἵππων (I, 2, d'après les manuscrits NPVA, dans M ἀντελιννῶν).

La courbure antérieure de la selle s'appelle κούρβα ou ἐμπροσθοκούρβιον et celle d'arrière ὀπισθοκούρβα. On trouve comme explication dans les glossaires τὰ ξύλινα τῆς σέλλας κούρβια λέγοντες[57]. Chez Maurice: πρὸς τῇ κούρβῃ ... πρὸς τῇ ὀπισθοκούρβῃ (τῆς σέλλας II, 8).

En latin *pedica* désignait tout espèce de piège ou de trébuchet pour prendre par la jambe ou la patte les animaux, quelquefois aussi « entraves,

---

51 *Sylloge Tacticorum quae olim « Inedita Leonis Tactica » dicebatur* in lucem prolata curis Alphonsi Dain, Paris, 1938, chapitre 43,7: ἐν μόνῃ δὲ ἄρα τῇ τῆς χελώνης καλουμένῃ παρατάξει, ὅ δὴ καὶ σύσκουτον ἡ δημόδης ὀνομάζει φωνή.

52 Leonis VI Sapientis *Problemata* nunc primum edidit, adnotatione critica et iudice. auxit Alphonsus Dain, Paris, 1935, cap. X, 6: πέμπειν καὶ διὰ τῶν λεγομένων χουζίων ἀπὸ πετροβόλων καὶ αὐτῶν πυρὸς πεπληρωμένων.

53 Isid. *Orig.*, XX, 16, 14: *antella quasi antesella, sicut et postella quasi postsella.*

54 CGL II, 21, 26 et II, 437, 47.

55 Triandaphyllidis, *o. c.*, p. 70.

56 Zilliacus, *o. c.*, p. 216.

57 Ducange, *Glossaire grec cité*, p. 737.

fers attachés au pied »[58]. *Pedica* et le dérivé *impedicare* ont survécu dans le roumain *piedică* « empêchement » et *împiedica* « empêcher ». Le dérivé *pedicula* a connu un sort particulièrement favorable en grec byzantin et en néo-grec : πέδικλον, πεδικλοῦν ou πεδουκλοῦν, πεδουκλώνειν, πεδούκλωμα, πέρδικλος, περδοκλώνειν, *plétiko*, *blédego*, *pletikónó* ou *pletticó* à Otrante[59]. Chez Maurice: τότε δὲ τοὺς ἀναγκαιοτέρους [ἵππους] κατέχοντες καὶ πεδικλοῦντες πλησίον τῶν τεντῶν XI, 30 ; ἢ πεδικλοῦν ταύτας ἢ δεσμεύειν, XII, 8 κβ.

Punga, attesté tardivement en latin (et emprunté aux Germains), a survécu en roumain (*pungă*), en grec byzantin et en néo-grec, dans les dialectes ombrien et vénitien (*ponga*) d'Italie et dans les textes paléo-slaves[60]. Maurice ne connaît que les diminutifs πουγγίον et σελλοπουγγίον.

De σάγμα, -τος « bât, selle » et du suffixe d'origine latine -άριος on a les dérivés σαγμάριος et σαγματάριος. Chez Maurice : ἵπποι σαγματάριοι (XII, 8 ς) « bêtes de somme ».

Sella « selle » a donné dans les textes byzantins σέλλα (qui correspond au grec ancien ἐφίππιον), σελλίον « petite selle », σελλάριος « cheval de selle », ἐπισέλλιον « a horse's caparison, housing, a cloth over a horse's saddle »[61], σελλοπουγγίον « poche, bourse à côté de la selle » et σελλοχαλινωμένος « avec selle et mors »[62]. Au lieu de ἐπισέλλια, le manuscrit P de l'ouvrage de Maurice présente la variante ἐπισελλίδια.

De *scala* « échelle, marches d'escalier » on a chez Maurice σκάλα τῆς σέλλας (II, 8) « étrier » et σκάλα ἤτοι κλίμαξ « échelle » (X, 1). Au sens de « lieu à jeter l'ancre, échelle pour bateaux » σκάλα figure dans le dictionnaire de Pollux (I, 93), et est général en grec moderne[63]. Le verbe σκαλώνω « débarquer sur le rivage » se rencontre au X^e^ siècle chez Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, 9, 31) : σκαλώνουσιν ἅπαντα εἰς τὴν γῆν ὀρθόπλωρα. On a à faire dans tous ces cas-là à des termes techniques et le maintien du latin *scala* est parfaitement explicable.

L'adjectif ἀδέστρατος « placé a droite, sous la main » provient du latin *ad* + *dextratus*. Chez Maurice (V, 5) ἀδέστρατον signifie « cheval de selle que l'on a sous la main, cheval de réserve » : ἐν μὲν τοῖς κούρσοις ἢ σκούλκαις ἀναγκαῖον ἔχειν τὰ ἀδέστρατα τοὺς στρατιώτας. Il résulte d'un autre passage que ἀδέστρατα n'est pas équivalent à τοῦλδον ou τοῦλδος « train

[58] A. Ernout — A. Meillet , *o. c.*, p. 501.

[59] Triandaphyllidis, *o. c.*, p. 92, 104, 107 ; Bonga, *o. c.*, p. 301 ; G. Rohlfs, *o. c.*, p. 391.

[60] M. Vasmer, *Russisches etymologisches Worterbuch*, Heidelberg, 1956, II, pp. 459—460.

[61] E. A. Sophocles, *o. c.*, p. 509.

[62] *Actes de Xéropotamou*, édition diplomatique par Jacques Bompaire, Paris, 1964, n^o^ 9, A 46 et B 68.

[63] P. Kretschmer, « Byzantinische Zeitschrift », VII, 1898, p. 400.

des équipages » (XI, 2) : τὰ δὲ ἀδέστρατα καὶ τὸν τοῦλδον ὄπιθεν ἀπ'ὀλίγον τῆς παρατάξεως ποιεῖν. Le mot τοῦλδον ou τοῦλδος a été rapproché du vieil allemand *tuld* et du bavarois moderne *dult* «foire » ou du latin *tultus* ou *tuldus* (de *tollere, tuli*) [64]. Quelle que soit l'origine de ce mot, il est apparu tardivement en latin comme terme militaire pour passer ultérieurement dans la littérature byzantine.

Pour exprimer la notion de « tente », on rencontre chez Maurice quatre vocables différents, tous d'origine latine : καμάρδα (V, 3), κοντουβέρνιον (I, 2 ; VII, 3 ; IX, 5), παπυλιών (XII, 10) et τένδα ou τέντα (I, 2 ; V, 3 ; VI, 17). Καμάρδα est né probablement de *camara* « toiture voûtée, voûte » + suffixe *-ata*. *Contubernium* était un mot très usité dans le langage des soldats romains et le dérivé *contubernalis* a un correspondant en grec (κοντουβερνάλιος) à partir des premiers siècles de notre ère. *Papilio*, au sens de « tente », se rencontre d'abord chez le poète Ovide et est attesté ensuite chez Végèce (*De re militari*, I, 3) : *interdum sub divo, interdum sub papilionibus*. Dans les textes byzantins apparaissent les variantes παπυλιών, παπιλεών παπυλαιών, et παπυλεών [65]. Le mot τέντα ou τένδα ne signifiait pas seulement « tente », mais désignait aussi une « unité militaire d'approximativement dix soldats logés sous la même tente ». *Camarda* a survécu dans les parlers grecs de l'Italie méridionale et en serbo-croate (*komarda*) [66].

Le latin *subula* « alêne », conservé dans le roumain *sulă*, est attesté en grec byzantin à partir du IV^e siècle (σοῦβλα, σουβλίον, σουβλίζειν) et a survécu en néo-grec (σοῦβλα, σούγλα, σουγλί, σουγλιά)[67]. Chez Maurice, I, 2 : σουβλία.

Les noms portés par certaines unités romaines de l'époque classique se sont maintenus aussi dans la nomenclature militaire byzantine, comme par exemple : *acies* (ἀκία), *cuneus* (chez Maurice : κοῦναι, XI, 3 ; κουνία. XII, 1), *legio* (λεγεών, λεγιών), *numerus* (νούμερος, νούμερον) et *vexillatio* (βιξελλατιών). D'autres ont pénétré tardivement dans l'armée byzantine en qualité d'emprunts faits à divers peuples avec lesquels les Romains entrèrent en contact, puis ils furent transmis à la civilisation byzantine : *bandum* (βάνδον) et *sculca* (σκοῦλκα) d'origine germanique, et *drungus* (δροῦγγος) d'origine celtique. Le terme *drungus* est expliqué chez Végèce (3, 16 et 3, 19) par *globus* « foule dense, masse » et

---

[64] Ducange, *Glossaire latin*, VIII, p. 205 ; P Collinet, *Mélanges Charles Diehl*, Paris, 1930, t. I, pp. 49—54 ; A. Dain, *Mélanges Henri Grégoire*, Bruxelles, 1950, t. II, pp. 161—169.

[65] S. Psaltes, *o. c.*, p. 183.

[66] G. Rohlfs, *o. c.*, p. 203 ; P. Skok, « Zeitschrift fur romanische Philologie », LIV, 1934, p. 484.

[67] G. Rohlfs, *o. c.*, p. 471.

Maurice le traduit par ἄθροισμα «rassemblement, agglomération» ou par μέρος «partie d'une armée». On le sait, l'unité militaire ainsi désignée comptait environ 3000 hommes. Chez Maurice on rencontre encore, à côté de δροῦγγος, l'adverbe δρουγγιστί « en masse, en grand nombre, par grandes unités » : δρουγγιστὶ ὁρμᾶν ou τάσσεσθαι (III, 5). Le chef d'un δροῦγγος s'appelait δρουγγάριος; le mot est attesté dans les sources byzantines jusqu'à la fin de l'empire [68].

De *sculca* (d'origine germanique), signifiant « garde militaire, unité chargée d'infiltrations en territoire ennemi » sont nés les dérivés *sculcator* (*exculcator*, *scultator*) et *prosculcator*, et l'on rencontre chez Maurice σκοῦλκα et σκουλκεύειν que le manuscrit A remplace ordinairement par βίγλα et βιγλεύειν. Une autre formation, attestée chez Maurice sous la forme φοῦλκον (φούλκῳ περιπατεῖν, XII, 8 ις), a été rapprochée du latin *furca* « formation de bataille en forme de fourche » [69]. Léon VI le Sage explique dans sa *Tactique* (7,66) ce terme par « manœuvre que font les soldats lorsqu'ils s'approchent ou se massent en vue de l'ennemi, en plaçant leurs boucliers les uns contre les autres, telle une muraille, afin de se protéger contre ses coups au moment où l'on commence à lancer des javelots ou des flèches ». Il y aurait par conséquent à la base de cette définition l'idée d'« amoncellement » ; aussi Ducange a-t-il exprimé l'opinion que φοῦλκον serait un terme d'origine germanique (v. all. **fulka*, anglais *folk*, n. all. *Volk* « foule, agglomération » [70]. Le *De re militari* d'un anonyme du Xᵉ siècle publié par R. Vári, entend par φοῦλκα certaines unités combattantes qui ont pour mission de protéger les soldats qui paissent les chevaux ou rapportent du fourrage pour les bêtes (φοῦλκα εἰς φυλακὴν τῶν τε εἰς συλλογὴν χόρτου ἐξερχομένων καὶ τῶν τοὺς ἵππους νεμόντων στελλέσθωσαν)[71]. Chez Théophane le Confesseur φούρκα et φουρκίζειν se rencontrent avec les significations de « fourche » et de « pendre à une fourche, tuer » (οἱ δὲ δύο ἔπεσαν ἐκ τῆς φούρκας, p. 283, 3). Ce sens apparaît aussi chez Ps. Kodinos (ἀνεσκολόπισεν ἐκεῖσε αὐτούς ἤγουν ἐφούλκισεν ὅθεν καὶ ὁ τόπος ἐκλήθη Φουλκόληστος, pp. 85, 2). On a probablement à faire à des mots différents : d'une part φοῦλκον (au pluriel φοῦλκα) « formation militaire en rangs serrés » d'origine germanique, et d'autre part φούρκα (pluriel φοῦρκαι) et φουρκίζειν ou φουλκίζειν, dérivés de φούρκα, signifiant « fourche » et « tuer à coups de fourche ».

---

[68] *Ibidem*, p. 132.

[69] Zilliacus, *o. c.*, p. 144 : « Dem *cuneus* entsprach ungefähr die keilförmige Anfallsformation φοῦλκον ... Auch dieses Wort dürfte lateinischer Herkunft sein : *furca* kommt jedoch in der romischen Militarterminologie nicht vor. »

[70] Ducange, *Gloss. grec cité*, c. 1694 ; Kluge — Mitzka, *o. c.*, p. 825.

[71] Incerti scriptoris Byzantini saeculi X *Liber de re militari* recensuit Rudolfus Vári, Leipzig, 1901, chap. 22, pp. 41, 10.

De *ordo* (*ordinis*) « ligne, ordre de bataille », *ordino* (*ordinare*) « mettre en ordre, ordonner », et *ordinatio* (*ordinationis*) « rangement, disposition », on a, chez Maurice, les termes ὄρδινον ou ὄρδινος (κατ'ὄρδινον, I, 5 ; IV, 5 ; XII, 8 κβ ; ἐν ὀρδίνῳ XII, 8 ιθ), ὀρδινεύειν (I,5 ; I,6 ; III, 5 ; XII, 8η), προορδινεύειν (XI, 5), et ὀρδινατίων (ὀρδινατίονα ποιεῖσθαι I, 5 ; κατ' ὀρδινατίων, XII, 8). Certains d'entre eux ont survécu en néo-grec : ὀρδίνι, ὀρδίνια, οὐρδινιάζω, οὐρδίνιασμα[72].

Le latin *pedatura* signifiait : 1. une mesure de pied, mesure prise avec le pas (ποδισμός) ; 2. un certain espace mesuré avec le pied ; 3. unité militaire destinée à surveiller une zone donnée [73]. Ce terme a connu dans les textes byzantins les variantes πεδατούρα, πεδιτούρα et παιδατούρα. On lit chez Maurice : εἰ δὲ δῆμός ἐστιν ἐν τῇ πόλει, δέον κἀκείνους συμμίξαι ἐν ταῖς τοῦ τείχους παιδατούραις τοῖς στρατιώταις (X, 3).

Flammula, au sens de « petite flamme, bannière » (ainsi nommée d'après sa couleur jaune) [74], a persité chez Maurice (φλάμουλον I, 2 ; II, 13 ; VII, 16 a ; VII, 17 a) et dans d'autres textes byzantins, de même qu'en roumain (*flamură*) et en néo-grec (φλάμπουρο).

La bénédiction des troupes (ἁγιάζειν, καθοσίωσις) était aussi une bonne occasion d'en faire l'appel ou de dénombrer les soldats. Pour cette notion on trouve le terme d'origine latine ἀδνούμιον (*ad nomen*) et le verbe ἀδνουμιάζειν. Le substantif ἀδνούμιον avait encore le sens de « distribution de la solde » (χρηστικὴ ῥόγα).

Du verbe *ambire* « aller autour, faire le tour de » s'est formé en latin le substantif *ambitus* « chemin qui fait le tour de, pourtour » et le verbe **ambitare* non attesté dans les textes, mais conservé dans certaines langues romanes (it. *andare*, provençal *andá*, catalan *anar*, espagnol *andar*). L'existence et la popularité du terme supposé * *ambitare* sont également prouvées par le byzantin ἀμβιτεύειν ou ἀμβιτρεύειν «faire le tour de, encercler » que l'on rencontre dans certains textes tardifs et chez Maurice : χρὴ τοίνυν πρό γε ἁπάντων ἐν ταῖς κατ'αὐτῶν μάχαις ἀμβιτεύειν εἰς δημοσίας παρατάξεις (XI, 4). Son éditeur, J. Scheffer, traduit ἀμβιτεύειν par « impetum facere » [75].

Les mots latins *cursus* « course, cours », *cursare* « courir sans cesse », *cursor* «celui qui court », expliquent la présence en grec des termes κοῦρσον « incursion rapide en territoire ennemi » et κουρσεύειν « pénétrer rapidement en territoire ennemi dans l'intention de s'y livrer au pillage ou de recueillir des informations ». Seul le premier terme apparaît sous la plume de Maurice : ἐν καιρῷ τοῦ πολέμου καὶ ἐν καίρω κούρσων (I, 2) ; ἐν μὲν

[72] H. G. Georgiou, Τὸ γλωσσικό ἰδίωμα Γέρμα Καστορίας, Thessalonique, 1962, p. 162.
[73] Vegeti *De re militari*, 3, 8 : *nam singulae centuriae... accipiunt pedaturas.*
[74] Ioannis Lydi *De magistratibus*, I, 8.
[75] W. Meyer-Lübke, REW, n° 409.

τοῖς κούρσοις ἢ σκούλκαις (V, 5) ; κοῦρσα ἢ προπετεῖς ἐγχειρήσεις (VII, 1). On rencontre aussi dans d'autres textes mais sporadiquement le composé πρόκουρσον [76]. Le verbe κουρσεύειν au sens de ληΐζεσθαι connaît également la variante κρουσεύειν [77].

Une tactique fréquemment usitée jusqu' à la Renaissance permettait à l'infanterie se trouvant en péril de s'abriter derrière les charrettes de transport disposées en cercle. Cette barrière de chariots (*saepes carrorum*) s'appelait en latin *carrago*, d'après le terme d'origine germanique attesté d'abord chez Ammien Marcellin [78]. Le mot se retrouve aussi chez les stratégistes byzantins sous les formes καρραγός ou καρραγόν, avec la même signification. Chez Maurice, XII, 8, 6 : καραγοῦ.

Le manuel de Maurice recommande que pendant les exercices d'initiation au maniement des armes les recrues se servent, au lieu du sabre, d'un bâton de bois appelé βεργίον : γυμνάζειν . . . εἰς μονομαχίαν μετὰ σκουταρίων καὶ βεργίων ἀντὶς ἀλλήλων (XII, 8, 4), συμβάλλειν σχηματικῶς, ποτὲ μὲν μετὰ τῶν βεργίων, ποτὲ δὲ μετὰ σπαθίων, (XII,8, 24). Ce βεργίον est un dérivé de βέργα, du latin *virga*. Le mot latin a pénétré de bonne heure dans les parlers grecs de l'Italie méridionale, à une époque où ĭ n'étaient pas encore passé à la phase ē (à Bova : *virga* « timone dell'aratro » et *virguli* « fuscello »), et, plus tard, dans les textes byzantins sous la forme βέργα, conservée en néo-grec. Les divergences formelles et sémantiques entre βίργα de l'Italie du Sud et βέργα de la Grèce s'expliquent non seulement par le fait que le mot latin a pénétré à des époques différentes, mais aussi en raison de la circonstance que l'Italie a connu une influence populaire directe, alors qu'en Grèce le mot latin à été emprunté comme un terme technique militaire.

L'organisation militaire romaine et sa terminologie sont demeurées en vigueur, et cela pendant longtemps, dans l'Etat byzantin : par l'intermédiaire des soldats cette terminologie pouvait atteindre de larges masses populaires. Comme en réalité une bonne partie de ce vocabulaire a survécu en grec moderne, il est tout indiqué d'étudier soigneusement les écrits des stratégistes byzantins. Ce sont eux qui nous procureront le fil d'Ariadne pour approfondir l'étude des éléments latins en néo-grec et établir une stratigraphie relative.

---

[76] Zilliacus, *o. c.*, p. 230.

[77] Triandaphyllidis, *o. c.*, pp. 66, 87, 131.

[78] XXXI, 7, 7 : Gothi vastatorias manus, quae ad carraginem, quam ita ipsi appelant, regressae.

« LETOPISEȚUL DE LA BISTRIȚA », LA PLUS VIEILLE DES CHRONIQUES ROUMAINES — SA LANGUE

DAMIAN P. BOGDAN

Parmi nos chroniques de jadis, la plus vieille est celle connue depuis plus de sept décennies sous le nom de « Letopisețul de la Bistrița ». L'illustre slavisant roumain Ioan Bogdan lui donna pour la première fois ce nom, pensant qu'il s'agissait d'un ouvrage « écrit au couvent de Bistritza, en Moldavie »[1]. Depuis, ce nom s'imposa dans la littérature spécialisée, bien que des recherches ultérieures eussent montré que ce n'est pas au couvent de Bistritza qu'elle fut rédigée[2]. Partant de ce fait, le regretté professeur P. P. Panaitescu proposait de l'appeler désormais *Letopisețul anonim al Moldovei* [La chronique anonyme de la Moldavie][3].

Le texte en question se trouve inséré dans la partie finale d'un manuscrit appartenant à la Bibliothèque de l'Académie roumaine. Il s'agit du manuscrit n° 649 du fonds slave — à savoir des feuillets 237—246ʳ. En tenant compte tout à la fois du contenu et de l'origine de ce manuscrit, Ioan Bogdan le désignait sous le nom de *Codex de Tulcea*, le datant aux XVIᵉ — XVIIᵉ siècles, notamment à la seconde moitié du XVIᵉ siècle

[1] Ioan Bogdan, *Cronice inedite atingătoare de Istoria Românilor* [Chroniques inédites de l'histoire des Roumains], Bucarest, 1895, p. VII. Dans son ouvrage, I. Bogdan appelle aussi cette chronique : « cronica bistrițeană » (Ioan Bogdan, *op. cit.*, pp. 67—68, n. 11 et p. 70, n. 14).

[2] V. par exemple Damian P. Bogdan, *Ioan Bogdan. Activitatea științifică și didactică* [Ioan Bogdan. Activité scientifique et didactique], in « Romanoslavica », III (1958), pp. 194—195.

[3] P. P. Panaitescu, *Cronicele slavo-române din sec XV—XVI publicate de Ioan Bogdan* (*Cronicele medievale ale României, II*) [Les chroniques slavo-roumaines des XVᵉ — XVIᵉ siècles publiées par Ioan Bogdan (Les chroniques médiévales de la Roumanie, II)]. Bucarest, 1959, pp. V, 1 et suiv Mais le professeur Panaitescu devait désigner la même année cette chronique sous le nom de *Letopisețul zis de la Bistrița* [Chronique dite de Bistritza], v. P. P. Panaitescu, *Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei R P.R.* [Les manuscrits slaves de la Bibliothèque de l'Académie de la R. P. Roumaine], Bucarest, 1959, p. XIII.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 499 — 524, BUCAREST, 1968

ou à la première moitié du siècle suivant [4]. Plus tard, P. P. Panaitescu se prononça pour le XVI^e siècle [5]. Des preuves à l'appui en sont fournies par les trois filigranes sur lesquels, dès 1895, Ioan Bogdan attirait l'attention des spécialistes [6]. En effet, le gant à l'étoile à cinq pointes au bout de son médius [7], la balance à plateaux ovales inscrite dans un cercle [8] et la croix grecque [9] nous portent vers la fin du XVI^e siècle (sa dernière décennie). Le dessin de la balance notamment est presque identique à celui indiqué dans le répertoire classique de Charles Briquet (n° 567) comme appartenant à un manuscrit daté de 1588.

Des recherches ultérieures à l'étude de Ioan Bogdan, corroborées par celles poursuivies de notre temps par P. P. Panaitescu, ont montré que cette vieille chronique roumaine a été rédigée à l'époque et à la cour même du célèbre prince moldave Etienne le Grand. Un argument encore non utilisé à cet égard serait que l'unique prince moldave auquel cette chronique accorde le titre de « seigneur voïvode » (*domn voevod*) et parfois celui d'*empereur* est justement Etienne le Grand. Il s'ensuit donc que le texte dont nous nous occupons ici et qui date de la seconde moitié du XVI^e siècle ne saurait être qu'une copie.

Si le contenu de cette chronique a fait l'objet de longues études, par contre, les spécialistes ont absolument négligé la langue de sa rédaction : sauf quelques rares exceptions [10], ils ne s'en sont guère occupés. C'est ce qui explique pourquoi l'opinion généralement admise aujourd'hui encore à ce sujet est celle avancée naguère par Ioan Bogdan, qui estimait que le florilège de Tulcea — et avec lui notre chronique également — est rédigé en médio-bulgare [11]. Cela nous incita à en étudier les particularités phonétiques et morphologiques. Et, en fin de compte, nous y relevâmes des traces du roumain.

---

[4] V. cette précision, par exemple, chez A. I. Sobolevski, *Slavjano-russkaja paleografija*, St.-Pétersbourg, 1908², p. 19.

[5] P. P. Panaitescu, *Cronicele slavo-române*..., p. 5; idem, *Manuscrisele slave*..., p. XIII.

[6] Ioan Bogdan, *op. cit.*, p. 4, n. 1.

[7] Le filigrane du gant se trouve placé au centre de la feuille de papier, ce qui fait que — vu le format in-8° du manuscrit — la marque se trouve dans le voisinage du verso, divisée en deux : la première moitié sur une feuille, la seconde moitié sur l'autre feuille (v. les ff. : 7—9, 19, 37, 38, 43, 44, 46, 67, 72, 75, 76, 79—81, 86—89, 94, 95, 97, 99, 100, 102, 106, 110, 150, 151, 158, 160, 162, 166, 169, 172, 173, 179—182, 185, 187, 190, 192, 194, 195, 198, 199, 202, 205, 207, 209, 211, 214, 216, 219, 222, 224, 227—230, 234, 235, 238, 239.

[8] V. les ff. 51, 53, 130, 131, 133, 136.

[9] V. les ff. 103, 112, 114, 119—122, 127, 128.

[10] L'auteur de cet exposé s'est déjà occupé de certains éléments phonétiques de la langue de cette chronique dans *Slavjanskie nadpisi Valahii, Moldovy, Transilvanij i Dobrouže*, « Voprosy jazykoznanija », 1961, n° 6, p. 74, n. 15, p. 77 et les nn. 58—60, p. 77, ainsi que les nn. 62, 65 et 66.

[11] Ioan Bogdan, *op. cit.*, p. 5.

LA PHONÉTIQUE

C'est un phénomène naturel que de découvrir des particularités tenant au vieux slave dans les langues slaves du Moyen Age, puisqu'elles tiraient toutes leur origine du vieux slave, langue littéraire des IX[e] — XI[e] siècles. C'est ainsi que les vieux textes slaves connaissent les phonèmes ѫ et ѧ, qui aux IX[e], X[e] et début du XI[e] siècles étaient des voyelles nasales dans le vieux slave. Une fois dépassé le seuil du XI[e] siècle, un processus commence à se faire jour dans cette langue, qui devait finir par transformer les deux nasales en voyelles pures. Les exemples abondent en ce sens, fournis surtout par les textes du Marianus et du Clozianus [12]. Plus de 300 cas similaires sont signalés dans l'Evangile célèbre d'Ostromir (1057), par l'érudit N. Durnovo [13]. C'est ainsi que sont nés les doublets ѫ-оу, ѧ-ѣ, ѫ-ъ et ѫ-є [14]. Pour les langues médio-slaves, ce processus de transformation en voyelles pures était déjà achevé à cette époque. Le médio-bulgare prononçait le ѫ comme l'actuel son bulgare ъ = ǎ ; seule la graphie alternait encore. Il répond au son roumain *ă*, alors que le ѧ se prononce *e*. Le russe, l'ukrainien, le biélo-russe transforment le ѫ en *u* et *ju*, alors que le serbo-croate le transforme en *u*. Par la suite, il fut remplacé par les signes dont il représentait la valeur phonétique. Le ѧ devient dans les langues russe, ukrainienne et biélo-russe *ja*, soit en se conservant en tant que lettre, soit remplacé par ꙗ. En serbo-croate il devient *e* et finit par être définitivement remplacé.

Outre l'usage des ѫ et ѧ comme dans le vieux slave, le médio-bulgare connaît aussi l'emploi alterné de ces mêmes signes, correctement ou non. Un exemple d'emploi correct est lorsque le ѫ apparaît, pour remplacer les sons du vieux slave *ę* et *ǫ*, après les sons notés par les lettres *š*, *ž*, *št*, *žd* ; après les consonnes palatales *l*, *n* et *r*, au lieu du ѧ ou du ѫ on écrivait ѧ. Partant de l'usage donné aux nasales après *č*, on est arrivé à définir un groupe de textes d'Ohrida où le signe чѫ remplace les чѧ et чѫ du vieux slave. Après un *į*, certaines textes médio-bulgares, parmi lesquels ceux d'Ohrida, emploient un ѫ, alors que les autres textes usent presque toujours du ѧ. Cette façon incorrecte de faire alterner les ѫ et ѧ dans les textes médio-bulgares se manifeste par le fait qu'on n'y retrouve plus l'ancienne distribution des ѫ et ѧ après chaque consonne, comme dans le vieux slave. Ici, c'est soit le ѫ, soit le ѧ qui domine, d'où il ne convient point

---

[12] V. par exemple St. Kulbakin, *Le vieux slave*, Paris, 1929, p. 49.

[13] V. «Jjužnoslovenski filolog», IV, p. 89.

[14] V. W. Vondrak, *Altkirchenslavische Grammatik*, Berlin, 1912[2], p. 144 ; St. Kulbakin, *op. cit.*, pp. 22, 45, 47 ; A. M. Seliščev, *Staroslavjanskij jazyk*, I, Moscou, 1951 pp. 277—279 ; André Vaillant, *Manuel du vieux slave*, I, Paris, 1964[2], pp. 29—30.

cependant d'induire l'absence totale des textes qui emploient un ѫ (ѧ) d'un type unique[15].

Les textes médio-bulgares où l'on peut noter les parallélismes : ѫ : ѧ et ѣ : а sont loin d'être rares. Dans ces mêmes textes, la graphie шѫ < шѧ atteste un processus de transformation en labiales[16], alors que le parallélisme шѣ > ша, et jusqu'à un certain point le parallélisme шю > шꙋ indiquent plutôt le renforcement de la consonne š. Il faut aussi interpréter dans le même sens les phénomènes suivants : l'alternance ѫ — а présente dans certains textes, ainsi que celles ѫ — ъ ou ѧ — ь, l'alternance où le ѧ est le seul en usage, et enfin l'alternance ѧ — є ou ѧ — ѣ[17].

Presque tous ces phénomènes qui se rattachent à l'évolution des ѫ et ѧ sont également présents dans la phonétique de la plus vieille des chroniques roumaines. Nous y avons noté une trentaine de cas avec l'emploi correct du ѫ, à commencer par le subst. ѡрѫжии (244^{v})[18], passant ensuite à l'adj. лѫкавоє (242), à l'ind. prés. III^{e} pers. du pl. сѫт(ь), à l'adv. тѫдꙋ (242, 244^{v}, 245, 245^{v}), à la conj. нѫ (239, 240^{v}, 244^{v}), etc. Les exemples fournis par le ѧ sont encore plus nombreux (67 en tout), à commencer par le dat. pl. du subst. витѧзом(ъ) (240, 241, 242 et 245), les III^{e} personnes du singulier et du pluriel de l'ind. prés. грѧдет(ъ) — грѧдѫт(ъ) (244^{v} et 243), etc.

L'identité ѫ — ъ du médio-bulgare se retrouve seulement dans le subst. n. collectif gén. : ѡръжїи (244^{v}), par rapport au nom ѡрѫжии noté ci-dessus.

La transformation du ѫ en *u* se manifeste dans le subst. ꙋгры, ꙋгреХ(ъ), ainsi que dans l'adj. ꙋгровлаХїиской (240^{v}, 239 et 245^{v}), et leur origine peut être cherchée soit dans le vieux slave, soit dans le bulgare ou le serbo-croate. Le ѧ remplaçant la lettre ѣ est illustré par 43 exemples, à commencer avec le dat. pl. du subst. m. болѧром(ъ) (245), le gén. pl. du pr. m. въсѧХ(ъ) (240), le nom. sing. de l'adj. f. articulé крѣпкаѧ (245^{v}), l'aoriste sing. III^{e} pers. плѧни (245), etc. Mais une fois nous avons rencontré aussi le phénomène inverse, c'est-à-dire le ѣ au lieu du ѧ, dans памѣть (237^{v}).

Le ѧ remplaçant l'*a* mouillé — ꙗ — est neuf fois illustré, à commencer par le gén. m. sing. г(о)сп(о)д(а)рѧ (245^{v}), le gén. pl. du pr. m. въсѧХ(ъ) (241^{v}, 242), le gén. sing. de l'adj. f. б(о)жїѧ (241^{v}), etc.

---

[15] V. Nicolaus van Wijk, *Geschichte der altkirchenslavischen Sprache*, I, l'édition russe : *Istorija staroslavjanskogo jazyka*, Moscou, 1957, p. 210.

[16] V. par exemple Nicolaus van Wijk, *op. cit.*, p. 212.

[17] *Ibidem*, p. 212.

[18] Comme l'édition du professeur I. Bogdan, ainsi que celle de P. P. Panaitescu comporte quelques omissions, nous citons le texte directement d'après le manuscrit de la chronique.

L'influence du russe se manifeste dans l'usage de l'*a* mouillé à la place du ѧ dans ꙗзыкы (241v; voyez d'autres formes flexionnelles aux feuillets 238v, 240v et 241).

La langue dont usait le chroniqueur anonyme de Bistritza nous offre quelques exemples de transformation de la lettre ѧ en є, par exemple le pronom cє devenu particule du verbe pronominal разгнєва cє (244) ou la terminaison de la IIIe pers. pluriel de l'aoriste sygmatique nouveau type : нєсоѹ : възѧшє, даашє, наѹчашє (242 et 245), etc.

Le phénomène de confusion entre le ѫ et le ѧ, abondamment illustré dans le texte vieux slave du *Psalterium Sinaiticum* [19] et également présent dans celui de l'*Assemanianus* [20] deviendra par la suite typique pour le phonétisme propre au parler médio-bulgare. L'on peut noter dans notre chronique six cas où le ѫ est employé à la place du ѧ ; par exemple, dans le cas général du subst. f. pl. тисѫщє (244), ou celui de l'aoriste sygmatique, IIIe pers. pl. бишѫ с(ѧ) (238v, 239v), etc. Les exemples montrant l'emploi de la lettre ѧ au lieu de la lettre ѫ sont de beaucoup plus nombreux (au total vingt), dans le f. instr. sing. лъстїѧ (243) ; ou encore, avec une identité de genre, cas et nombre, dans б(о)жїєѧ (244), вьсєѧ (239, 239v, 240), вєликоѧ (245v) et le part. prés. плѣнѹѧщи (245), etc. Le vieux slave connaissait deux voyelles *ultra-brèves*, appelées aussi pour cette raison même irrationnelles, à savoir les *jers* : ъ et ь. Selon leur accent, ces phonèmes se divisaient en forts et faibles, et c'est le mérite de l'éminent linguiste russe Filip Fortunatov d'avoir précisé leur position accentuée (forte) ou non accentuée (faible). Par exemple, le savant russe a montré que le ъ dans съна est faible, alors qu'il est fort dans le mot сънъма, bien que placé avant un ь faible. De même dans сънъмъ, le ъ final est faible et le ь est fort, alors que dans la syllabe initiale le ъ est faible. Dans льстиѭ, le ь est fort à cause de sa position avant un *i* bref [21]. Les différences notées entre les phonèmes accentués et ceux non accentués expliquent les transformations subies par ces voyelles dans le vieux slave. Sous l'influence de la faculté assimilative des sons voisins, le ъ est remplacé par ь ou par ь > ъ [22] comme dans le mot дъка et dans дьвѣ [23]. La conséquence de ce fait est la fréquente alternance ъ—ь, phénomène découlant d'autres causes aussi et non seulement de l'assimilation des palatales ou de l'affaiblissement des voyelles ultra-brèves ъ et ь [24]. Vers la fin de l'époque d'épanouissement du vieux slave, le ъ et le ь accentués commencent à se transformer

---

[19] V. par exemple St. Kulbakin, *op. cit.*, pp. 52—53.
[20] *Ibidem*, p. 50.
[21] V. F. Fortunatov, in « Izvestija otdelenija rousskogo jazyka i slovesnosti Akademij nauk », XIII, 2, p. 5, la note.
[22] V. Nicolaus van Wijk, *op. cit*, p. 154.
[23] V. André Vaillant, *op. cit.*, pp. 35—41.
[24] *Ibidem*.

en voyelles, le premier se muant en *o* et le second en *e*, et cette transformation est illustrée par les textes du Zographensis, de l'Assemanianus et du Marianus [25]. C'est vers la même époque que les *jers* faibles commençaient à perdre leur valeur phonétique, pour devenir avec le temps de simples caractères graphiques. La perte de toute signification phonétique du ъ et du ь a eu pour conséquence : 1°— leur maintien, uniquement par tradition, dans la position non accentuée ; 2°—le signe d'un commencement d'emploi non différencié, bien que les textes où prédomine de préférence l'un ou l'autre de ces phonèmes ne manquent point, ainsi du reste que les textes qui se distinguent par la présence unique de l'une de ces deux formes ; 3° — les *jers* non accentués sont remplacés par un simple signe graphique : le paieric ; 4° — en fin de compte, les formes non accentuées devaient disparaître complètement.

Ces phénomènes phonétiques connus par le médio-bulgare aussi sont également présents dans la plus vieille des chroniques roumaines. Par exemple, le ъ fort apparaît dans la syllabe initiale tout comme dans le vieux slave, dans 75 cas, dont : дъщерь et дъщи (240, 237ᵛ et 241ᵛ), къждо (242ᵛ et 245), въселенѣи (239ᵛ), възврати сѧ (238ᵛ), вънегда (239ᵛ et 241ᵛ), тъкмо (240ᵛ), etc. ; au milieu du mot on ne le rencontre que dans ѡблъган(ъ) (243ᵛ). Le ь fort ne se montre qu'au milieu du mot, comme dans l'exemple fourni par le mot множьство (240ᵛ). L'ь faible final résiste dans 67 cas, à commencer par Бог(ъ) (239 et 240ᵛ), г(о)сп(о)д(и)нъ (242 et 243) ; la préposition въ — dans 61 cas (237—246). Une seule fois l'ъ est remplacé dans la préposition въ par le paieric (238), mais cette même préposition se retrouve 43 fois sans l'ъ (237—240), alors que dans les prépositions къ (243 et 245) et съ (239 et 241—246) l'ъ faible final est toujours présent. L'ь faible final se montre dans onze cas : Г(оспод)ь (241), д(ь)нь (237ᵛ et 238ᵛ), Торꙋшь (238ᵛ), etc.

L'ь fort remplacé par l'ъ dans la même position est illustré par 32 cas : множъство (242), лъстїѧ (243), et le pronom вьсь emploie toujours l'ъ (238ᵛ — 245).

La vocalisation de l'ъ fort apparaît seulement dans пѧтѡк(ъ) (239ᵛ), car l'*o* de тогда, si fréquent dans notre chronique (il y apparaît une trentaine de fois), est plutôt une forme indépendante d'après le thème -*to*, selon l'opinion de l'éminent slavisant russe Kulbakin [26]. Celle de l'ь est un peu plus fréquente, puisque illustrée par neuf exemples, à commencer par день (241ᵛ), et continuant avec : лѣтописец(ь) (237), множество (238—239ᵛ), побѣдоносец(ь) (240ᵛ et 242), честиѧ (243), весь (238ᵛ).

---

[25] V. St. Kulbakin, *op. cit.*, pp. 20—22.
[26] *Ibidem*, p. 67.

L'influence russe livresque se manifeste dans les topiques : Ребна (246) et Ребник(ъ) (241^{v}), où l'*e* provient du fait que l'ъ fort a été d'abord remplacé par l'ь dans la même position, qui s'est ensuite vocalisé en *e*.

Le ъ final non accentué est remplacé par l'ь dans la même position 30 fois : брать (237), г(о)сп(о)д(и)нь (245^{v} et 246), рабь (245^{v}), с(ы)нь (237, 238 et 246), Яронь (238), Романь (237^{v}), etc. Mais dans le cas de la consonne finale *n*, notamment dans le mot господинь qui a commencé par être un adjectif, il pourrait s'agir d'une palatalisation de cette consonne. L'ь final est remplacé par ъ seulement dans deux exemples д(ь)нъ (243^{v} et 244^{v}). La perte de l'ъ non accentué dans la syllabe initiale est pleinement illustrée dans 26 cas : вторник(ъ) (238, 239 et 242^{v}), кнѧгини (237^{v}), скровнице (240), мнози (238, 239^{v}, 240^{v}, 242, 244^{v} et 245), etc.

Le ъ secondaire, employé en exclusivité dans les mots étrangers à la langue slave, ne se montre qu'une seule fois dans le mot скипътръ (246) ; trois autres fois le même mot n'emploie plus dans sa graphie cette lettre (238, 240 et 244^{v}).

Le phonème *ě* (ѣ) était prononcé dans le vieux slave comme l'*ä*, ce qui répond en roumain aux diphtongues *ia*, *ea*. L'ѣ, avec la valeur d'un *a* mouillé -ꙗ- se retrouve dans certains textes vieux slaves — par exemple dans l'inscription tombale de Samoïle en 993 ou dans *Savvina Kniga*, où *ě* apparaît chaque fois à la place de ꙗ après la lettre *l* et moins fréquemment après *r*[27].

Toujours dans le vieux slave, notons l'alternance ѣ — є, quand il s'agit de mots empruntés au grec, comme Ян'дрѣи — Ян'дреи, крѣи — креи, etc. [28] Pour les textes en médio-bulgare remarquable est non seulement la transformation de *ě* en *'a*, mais les variantes *ě* = *ě*, *e* également [29]. Dans les textes russes du Moyen Age, l'*ě* était prononcé comme un *ê* fermé ou comme la diphtongue *iê* (avec l'*ê* fermé dans sa deuxième partie). Au XIV^{e} siècle, dans certains textes de la même provenance l'*ě* commence à être remplacé par un *e*, lorsqu'il se trouve avant une consonne mouillée ; du reste, l'*e* au lieu du *ě* dans n'importe quelle position se manifeste aussi dans quelques textes remontant au XIII^{e} siècle.

L'*i* remplaçant l'*ě*, indépendamment de sa position, apparaît déjà au XIII^{e} siècle dans différents textes russes et tout d'abord dans les textes ukrainiens [30]. Dans les textes serbes également, l'*ě* devient également le phonème fermé *ê* [31].

---

[27] *Ibidem*, pp. 59—60.

[28] *Ibidem*, p. 62.

[29] V. Nicolaus van Wijk, *op. cit.*, p. 190.

[30] V. V. I. Borkovski et P. S. Kuznecov, *Istoričeskaja grammatika rousskogo jazyka*, Moscou, 1965², pp. 137—138.

[31] V. Nicolaus van Wijk, *op. cit.*, p. 190.

Ce processus de l'évolution de l'*ě* se laisse également surprendre, du moins en partie, dans la phonétique de la plus vieille des chroniques roumaines. Ainsi, il y a bon nombre d'exemples qui montrent l'usage correct de l'*ě*, c'est-à-dire comme dans le vieux slave : болѣром(ъ) (241 et 242), повелѣ (243ᵛ, 244ᵛ et 245), etc. L'ꙗ remplacé par l'ѣ est employé dans le gén. sing. m. ц(а)рѣ (243ᵛ) et dans le nom. sing. f. землѣ (237). L'usage de la lettre *e* au lieu de *ě* apparaît dans dix cas, dont племеннници (246), река (245ᵛ), Белоград(ъ) (242 et 243), вечна (243 et 245ᵛ), ѹстрелен(ъ) (239), etc. L'*i* ukrainien à la place de *ě* est illustré dans нѫал(ъ) (243ᵛ et 244), поиѫашѧ (239ᵛ) et вилика (241).

Le phonème *jery* ъı (ы) était une voyelle équivalente à l'*y* du vieux russe et du polonais ou à l'*î* de la langue roumaine. Bien que composée, cette lettre ne forme pourtant pas une diphtongue, étant antérieure à l'alphabet glagolitique, c'est-à-dire remontant à l'époque où — comme le moine Hrabr en témoigne — les Slaves n'ayant point d'écriture propre employaient les alphabets grec et latin. Pour noter le son *y*, ils usaient de deux lettres grecques, usage qui a passé grâce à la tradition dans les alphabets glagolitique et cyrillique [32].

Certains textes vieux slaves — à savoir : *Savvina Kniga*, *Zographensis*, *Clozianus*, *Marianus*, *Psalterium Sinaiticum*, *Euchologium Sinaiticum* et *Suprasliensis* — offrent des exemples nombreux de l'emploi incorrect de и au lieu de ъı ; faisons néanmoins la part des erreurs de transcription dues aux scribes [33]. Par la suite, l'usage de и à la place de ъı allait devenir caractéristique aux textes sud-slaves.

Il y a dans notre *Chronique de Bistritza* 59 cas où ъı(ы) est employé correctement. Ainsi : le gén. sing. m. воеводы (237ᵛ et 246), вышнѣго (238ᵛ, 241 et 245), Мѡлдавскыи (246), быти (avec différentes formes flexionnelles, il apparaît 44 fois, 237ᵛ — 242, 245ᵛ), пакы (238), etc. Mais il convient de noter la fréquence de l'emploi de и à la place de ъı, de beaucoup plus importante (80 exemples) : le gén. sing. m. воеводи (237—245) — le plus fréquent —, le gén. sing. f. Бистрици (243), le nom. m. sing. вѣчнїи (246) et Молдавскїи (238), четврътїи (238), бити < бъıти qui apparaît avec différentes flexions 17 fois (239—245), паки — cinq fois (239ᵛ, 240ᵛ, 243 et 245), etc.

Les syllabes voyelles liquides *r̥* et *l̥* dont la graphie était dans le vieux slave ръ, лъ, рь et ль donnèrent en russe les syllabes *er*, *el*, *or*, *ol* auxquelles répondent dans les vieux textes russes les lettres ър, ъл, ьр et ьл. L'unique langue slave qui maintient la graphie du vieux slave — la transformant en norme orthographique — est le médio-bulgare. Ce

---

[32] V. St. Kulbakin, *op. cit.*, p. 62.
[33] *Ibidem*, pp. 63—64 et A. M. Seliščev, *op. cit.*, pp. 307—308.

phénomène du vieux slave (soit de manière directe, soit par filière), ainsi que celui qui lui a succédé dans la langue russe sont également présents dans la phonétique de la première chronique roumaine. Ainsi ръ est illustré par 18 exemples, dont : въседръжителѣ (239), пръвѣнець (237ᵛ), пръкалабъ avec différentes flexions (242ᵛ, 238ᵛ et 240ᵛ), тръга, ~ ꙋ (242 et 243ᵛ), скръбь (241), Ѳръзскаго (246), ꙋгръски avec différentes flexions (238ᵛ, 239 et 243), Дръмънещи (237ᵛ), пръвїи (237ᵛ), съкръши сѧ (241ᵛ), etc. Les formes russes ер et ор sont présentes seulement dans sept cas, à savoir : Берлада (240), Ѹгωрскои (237), Черновском(ъ) (243ᵛ) — qui est cependant parallèle à тръгꙋ — et четвертокъ(ъ) (238ᵛ et 239ᵛ), alors que лъ existe seulement dans un seul exemple : Бл҄ъгарехъ(ъ) (242ᵛ).

La voyelle dure *a*, qui remplace désormais le ꙗ, phénomène typique du médio-bulgare, se manifeste dans 20 cas dans la phonétique de notre chronique : дос(то)анїю (242 et 245), юлїа (242ᵛ et 245ᵛ), Димитрїа (244), своа (239ᵛ et 245), вѣчнаа (237ᵛ), Мол'давскаа (237), etc.

La palatalisation des consonnes *r* et *l*, typique dans le vieux slave, est également présente dans le « letopiseț » : dat. sing. m. веч(е)рю (243ᵛ), gén. m. sing. г(о)сп(о)д(а)рѧ (245ᵛ), дъщерь (240), gén. m. кралѧ (243), nom. sing. f. землѧ (245ᵛ) ; dans Мол'давскаа (237 et 245ᵛ), la palatalisation du son *l* est notée par le paieric. L'on constate aussi le durcissement du son *l*, mais le phénomène n'est illustré que par пришелствїе (246) et il se peut fort bien qu'il s'agisse d'une simple omission graphique.

La palatalisation des consonnes *š*, *č*, *c* et *dz* — typique dans le vieux slave — se manifeste aussi dans notre chronique par quelques exemples. Ainsi, il y a 14 cas où l'on retrouve l'*š* palatalisé, dont : възвратишѧ с(ѧ) (240, 241ᵛ, 242ᵛ et 245), начашѧ (238ᵛ), поихашѧ (239ᵛ), ркашѧ (238ᵛ, 243ᵛ et 244ᵛ), etc. Le son *č* palatalisé est présent dans чюдное (240) et le *c*, avec le même caractère, dans пръвѣнець (237ᵛ). Plus abondants sont les exemples fournis par *dzealo* (dix en tout), ѕѣло (245ᵛ), дрꙋѕи (245ᵛ), мноѕи — les plus fréquents — (238, 239ᵛ, 240, 240ᵛ, 242, 244ᵛ, 245 et 245ᵛ) et une fois aussi dans китѧѕом(ъ) (242) — les autres flexions sont celle de з. Mais l'on constate dans les textes russes le durcissement du son *š*, trait typique du médio-bulgare. Bien que ce phénomène apparaisse également dans la *Chronique de Bistritza*, les exemples en sont fort rares ; notons toutefois celui du mot падоша (239). Le durcissement du son *č*, également l'une des particularités du médio-bulgare, se manifeste dans notre texte dans нача с(ѧ) (237), начашѧ (238ᵛ) et dans сконча сѧ (238). De même, un autre phénomène typique au médio-bulgare, à savoir le durcissement du son *s*, persiste lui aussi dans гоства (240, 241 et 245).

Les exemples d'un usage fréquent des groupes pris au vieux slave *št* et *žd* ne font eux non plus défaut, employés absolument de la même manière que dans les vieux textes slaves des Xᵉ — XIᵉ siècles. Ainsi, il

у a : дъждеке (245^{v}), дъщерь et дъщи (240, 237^{v} et 241^{v}), еще (243), г(о)сп(о)жда (239^{v}, 241^{v} et 245^{v}), le gén. sing. m. et n. тог(о)жде (239—242 et 245), le part. рождьшаго (240^{v}), междȣ (237^{v}), прѣжде (245^{v}), такожде (239^{v}), etc. Le phonétisme serbe мегю (246) apparaît lui aussi une seule fois parallèlement à междȣ, ainsi que les formes russo-ukrainiennes моч(ь)но (244^{v}) et помочь (242^{v}, 244^{v}).

La svarabhakti des langues slaves orientales et le ѥ(є) > *o* avec la même provenance, présents dans quelques-unes des chartes moldaves, font complètement défaut dans notre chronique.

MORPHOLOGIE

Autant qu'au point de vue phonétique, la langue de la Chronique de Bistritza suit sous son aspect morphologique aussi les particularités des langues vieux slave et médio-bulgare, tout en conservant dans une certaine mesure les traits caractéristiques des langues slaves d'Est et du serbo-croate. C'est ainsi que l'on peut constater la présence des trois genres que la grammaire roumaine a conservés et des trois nombres connus dans les langues slaves du moyen-âge : singulier, duel et pluriel. Il y a ensuite les trois types de flexion. La flexion nominale que comportent les substantifs et les noms, les adjectifs simples ou non articulés, les participes et les numéraux de la même catégorie. La flexion pronominale, englobant les pronoms personnels, démonstratifs, interrogatifs, possessifs et réfléchis. La flexion composée ou mixte, qui est celle des adjectifs, des numéraux et des participes composés ou articulés. Enfin, une flexion à part est celle des verbes.

A la différence des langues : vieux slave, slaves d'Est et serbo-croate, la langue de la vieille chronique roumaine en question comporte en plus des cas habituels — nominatif, génitif, datif, accusatif, instrumental et locatif — encore une fonction syntactique, à savoir celle du *casus generalis*. Les origines de ce dernier cas remontent aux nominatif, génitif et accusatif masculin, ou à l'accusatif féminin, quand ces fonctions syntactiques s'associent à des prépositions, selon la remarque de l'un des disciples les plus doués de Jagić, le brillant savant slovène R. Nahtigal [34].

Le duel qui, déjà dans la langue commune indo-européenne, n'avait que trois formes (la première pour le nominatif, le vocatif et l'accusatif ; la deuxième pour le datif et l'instrumental ; la troisième pour le génitif et le locatif), comme l'éminent linguiste français, Antoine Meillet [35], l'a

---

[34] Rajko Nahtigal, *Slovanski jeziki*, Ljubljana, 1952^{2}, l'édition russe : *Slavjanskie jazyki*, Moscou. 1963, p. 261.

[35] A Meillet, *Le slave commun*, Paris, 1934^{2}, l'édition russe : *Obščeslavjanskij jazyk*, Moscou, 1951, p. 317.

précisé du reste, garde ses fonctions dans le vieux slave, avec quelques réticences en ce qui concerne la fréquence du nombre en soi.

Dans certains types de flexions masculines et féminines, il y a, au singulier ou au pluriel, identité du nominatif et de l'accusatif ; parfois même cette identité se retrouve dans les deux nombres. La flexion pronominale connaît une seule forme pour le génitif et le locatif pluriel.

Mais si du point de vue phonétique ce ne sont pas les éléments vieux slaves qui forment la majorité dans le *Letopiseț* analysé, on ne saurait affirmer la même chose pour ce qui est de la morphologie de sa langue. En effet, la majeure partie des paradigmes des déclinaisons nominales, pronominales et mixtes, ainsi que ceux des conjugaisons sont encore en fonction. C'est ainsi que le paradigme de la déclinaison des thèmes masculins en *-a* (très rares, parce que leur déclinaison n'est que l'analogie avec le féminin du même thème) se signale par воевода (partout dans le texte de notre chronique l' е simple remplace le ѥ à l'exception du mot ѥрѥωм(ъ)), dans les cas suivants : gén. sing. воеводы, dat. воеводѣ, ∼ ѫ, le cas général воевода et le nominatif pluriel воеводи (237ᵛ — 246).

En ce qui concerne le cas général, il convient de remarquer sa fréquence : il apparaît dans plus de 70 exemples [36] ; néanmoins la fréquence des autres cas est prédominante : les exemples notés dépassent le chiffre de quatre cents, dont plus d'une centaine sans l'accord avec les prépositions, alors que plus de 300 sont associés à des prépositions [37]. Le même paradigme en *-a* appartient au s. m. collectif господа, au datif господамъ(ъ) (241).

Au paradigme du thème en *-a* se rattachent également les noms féminins du même thème, qui composent le groupe le plus important comme nombre de tous les thèmes féminins. En plus des substantifs, se rangent les adjectifs féminins dont la voyelle thématique est *a*. Le paradigme des féminins au thème en *-a* apparaît lui-même жена ; il existe dans notre chronique à l'acc. sing. avec la terminaison russe женȣ (237ᵛ), alors qu'au nominatif pl. nous avons жени (240ᵛ). Parmi d'autres noms du même thème notons au gén. sing. дѣвы (240ᵛ), Бистрици (243), Ѳȣчави (243ᵛ), l'acc. главѫ, гостьѫ et сѫботѫ (238, 242, 237ᵛ), avec la terminaison médio-bulgare, dans le cas général, de la même origine : глава, госпожда, гостьа (242ᵛ, 238ᵛ, 239ᵛ, 240 et 241) ; avec la terminaison russe : бȣко-

[36] La présence du cas général prend également une forte signification syntactique, parce qu'il produit le désaccord des mots composant la proposition. Par exemple : посла... Стефан(ъ) воевода пославсари до кралѫ свои вѣрнии болѧри (243), гостьа велїѧ сътвори (245), на Илїа воевода (237ᵛ), до Стефана воевода (243), etc. Nous avons noté aussi le désaccord produit par le fait que le numéral два est au duel, le substantif auquel il est lié est au pluriel, cf. по двою же лѣтѣх(ъ) (238ᵛ), où le subst. est au loc. pl. Le désaccord est provoqué aussi par la transposition du genre roumain en slavon (v. ci-après le § *Les influences roumaines*). Cependant on ne saurait affirmer que le désaccord constitue le trait caractéristique de notre chronique.

[37] V. ci-après le § *Mots et particules invariables*.

вннȣ, могилȣ (244 et 246), l'instr. вонскож — car c'est le féminin médio-bulgare вонска, du même genre qu'en roumain, et вонскоѧ, ржкож, силож (238^v^, 239^v^, 241 et 239), etc.; les loc. вонсцѣ, ржцѣ, Ѳȣчавѣ, ~и (243^v^, 245, 239 et 242^v^), etc.; les nom. pl. главн, ωдежди et ризы (240^v^, 242, 240); le gén. водь (246); l'acc. планинн et ржкн (245^v^, 241^v^); l'instr. вонскамн et силамн (243^v^, 240^v^ et 243), etc.; le loc. ржкаХ(ъ) (240^v^). Les adjectifs suivants sont au nom. sing.: вечна, единородна, лѫдска, мала, многа, тѣжка et цѣла (243, 245^v^, 241, 240, 244^v^, 245, 240^v^ et 244).

Le paradigme de la déclinaison des thèmes féminins en -*ja* est illustré par землıа, dans les cas suivants: gén. sing. землѧ, dat. et loc. земли (245^v^, 237 et 241); l'instrumental avec la terminaison russe ou serbe землю (237) et avec la terminaison serbe землиω (237^v^), ainsi que dans le cas général (242, 244 et 245^v^). A ce même paradigme se rattachent les gén. кнѧгини, Нѧкши (237^v^); les loc. Бани, Коломїи, ѡїнХалчи et МоХили (239, 242^v^, 243 et 237), ainsi que dans les cas généraux кнѧгинѧ et Ѳѵдокїѧ (238^v^ et 239^v^).

Les paradigmes des flexions propres aux thèmes masculins en -*o* et -*ŭ* sont également présents. Les premiers constituent le groupe le plus nombreux et ils comportent aussi le singulier des substantifs dont le suffixe -инъ indique le rang social ou la nationalité d'une personne, par exemple болıаринъ, сръбинъ. Donc les thèmes masculins en -*o* sont fort nombreux dans notre chronique; en effet, outre le paradigme рабъ, illustré dans le gén. sing. раба et le dat. рабȣ (241, 245 et 240), signalons aussi entre autres les gén. Бога, жȣпана, калȣгера, комиса. прѣдѣда, Ѧлеѯандра, Болдора, Марамȣрыша (238—241, 244—246, 243, 237^v^, 244^v^ et 237), le dat. митрополитȣ (242), l'instr. нароком(ь), станом(ь), тѵром(ь) Хрȣетом(ь) (244^v^, 240, 237 et 242^v^), les loc. Бѣлоградѣ, Ѳиретѧ (237^v^ et 242^v^), les nom. pl. лѣХи, митрополити (242, 243 et 240^v^), le gén. ıазикъ (241^v^), les dat. епископωм(ъ), иреωм(ъ), клирником(ъ), митрополитом(ъ) (238^v^, 240 et 241), l'instr. дарми (243—245), le loc. ХеровимѣХ(ъ) (238^v^), les nom. duels Германа, Максима, пръкалаба, aux côtés du nom. pl. пръкалаби qui réclame lui aussi le duel, l'instr. duel пръкалабома et с(ы)ном(а) (242^v^, 238^v^ et 237^v^). Dans le même thème en -*o* rentrent les adjectifs non articulés m. великъ et живъ, qui apparaissent au nom. duel: велика et жива (239^v^).

C'est au même thème qu'appartiennent les adjectifs aux suffixes -*evŭ*, -*ovŭ* et -*inŭ*, dérivés des substantifs. C'est ainsi que l'on note dans cette chronique les nom. sing. Бȣчачев(ъ) et ПодХаецов(ъ), les gén. Ѧлеѯандровѣ, Козмина, Мȣшатина, Мѣрина, Нистрова, Прȣтова, ainsi que Прȣта, Романова, l'acc. Дъмбовицов(ъ) et le loc. Романовȣ (245^v^, 241^v^, 244^v^, 237, 238 et 242^v^). Sur le même rang que les thèmes masculins en -*o* et constituant le même paradigme il y a les noms neutres; le plus nombreux groupe des neutres flexionnels a pour paradigme лѣто exprimé aux gén.

sing. et pl., et à l'acc. sing. (237—240, 241^{v}, 242^{v}, 243, 245 et 246). Mais en dehors de лѣто nous avons aussi мѣсто, село et число, le premier et le deuxième au gén., alors que le troisième est à l'acc. sing. (238, 240^{v}, 242^{v}, 244^{v}, 245 et 246). Il faut ajouter ici l'adj. n. кралево au cas général (224^{v} et 245).

Le paradigme de la déclinaison des thèmes masculins en *u*(ъ) est présent dans son type même сынъ, aux nom. et gén. sing. (237^{v}, 246 et 240^{v}), auxquels il convient d'ajouter le loc. sing. тръгѹ (243^{v}), nom. pl. стѣгове (241, 239^{v}, 240, 241 et 242), etc. Le paradigme flexionnel des thèmes en *-jo* — tous masculins — apparaît dans l'acc. sing. краи (243 et 244) et aussi, entre autres, dans les gén. sing. господа, краля, ~ ѣ, мѣсѧца, царѣ; dat. кралю, разбою et l'instr. господарем(ь); les nom. pl. мѣсѧца, gén. мѣсѧць et loc. господареХ(ъ) (239, 213, 242^{v}, 244, 245, 245^{v}, 238, 241, 246, 244^{v}, 237^{v}, 237 et 242). A ce paradigme appartiennent l'adjectif велїи, présent dans les nom. et acc. sing. m., f. et n. : велеи, велїа, велїѫ et велїѧ (239^{v}, 241, 244^{v}, 242 et 245), dans божїи aux nom. et instr. sing. m. et f. божiи, божїа, ~ ѧ et божїемь (239, 242^{v}, 239^{v}, 245^{v}, 238^{v} et 237), ainsi que le numéral ordinaire m. третии exprimé dans la flexion третом(ь) (237^{v}). Le paradigme de la déclinaison des thèmes masculins en *-jo*, après la consonne palatale ц, est présent sous sa forme typique ѡтьць au gén. sing. (242). Le paradigme flexionnel des thèmes en *-je*, tous neutres, apparaît dans le gén. sing. скончанїа, le dat. достоанїю, l'acc. срѧтенїе, съмирение, l'instr. изволением(ь), моленчем(ь), le loc. пришествии, le gén. pl. ѡрѫжїи (242, 245, 243, 244, 246 et 238^{v}). L'adjectif comparatif neutre более, qui apparaît au nom. sing. (240), appartient au même paradigme.

La déclinaison masculine en *-ĭ* (ь) apparaît dans son paradigme même пѫть, à l'instr. sing. (239 et 244). La flexion féminine du même thème et qui compose un groupe assez important est attestée dans le *Letopiseț*, entre autres, par l'instr. sing. честиѧ, лъстїѧ, les nom. et acc. pl. рѧчи (речи), ainsi que par quelques substantifs faisant partie du groupe qui comporte le suffixe composé *-ostĭ* : l'instr. милостїѧ, avec la terminaison russe ou serbe милостїю, ainsi que прѣмѫдростiѫ (245^{v}, 243, 243^{v}, 246, 244 et 239) — de cette même provenance vieux slave modifiée par la filière médio-bulgare que celle de милостїѧ.

Les thèmes consonantiques forment dans le vieux slave un groupe assez nombreux. Ce groupe se compose d'abord des thèmes masculins en *-n* ; à leurs formes plurielles s'ajoutent aussi les noms qui prennent au singulier le suffixe composé *-ino* (-инъ) — болѣринъ, българинъ. Les paradigmes de la déclinaison des thèmes consonantiques en *-n*, masculins, sont камы et дьнь, également présents dans notre chronique dans l'instr. sing. каменем(ь) les nom., acc. et loc. д(ь)нь, ~ ъ et д(ь)не, ainsi que dans le cas général д(ь)нь (242^{v}, 238^{v}, 239, 243^{v}, 244^{v}, 237^{v} et 245). Et dans

le même thème en *-n* se rangent aussi les noms neutres présents dans la chronique étudiée ici par le paradigme имѧ, dans l'instr. sing. имє-нєм(ь) (246).

Avec le suffixe composé *-ino*, notons le nom. pl. болѣри ainsi que жидови de l'*Euchologium Sinaiticum* [38], татарє, цигане, Христїане, le cas général болѣри, le gén. pl. поганиХ(ъ), le dat. болѣромъ (болѧ)ромъ et l'instr. болѣры, ~ и (241, 238, 240^{v}, 241—243 et 246).

Le paradigme flexionnel des thèmes consonantiques en *-r*, qui se réduit à deux unités, матєр- et дъщєр-, est également présent dans la morphologie du *Letopisețul de la Bistrița*. Ces unités apparaissent dans notre chronique dans le gén. sing. Богоматєрє, le nom. дъщи et l'acc. дъщєрь (241^{v}, 244, 237 et 240).

A la flexion nominale se rattachent aussi les formes non articulées (simple et indéfinie) des participes actifs, présents et passés, ainsi que celles du participe passé passif. La Chronique de Bistritza connaît de cette catégorie les part. prés. actifs nom. sing. m. запѹстиѧ, почиваѫи, ѹкротѫваѧ et Хвалѧ (238^{v}, 245^{v} et 241^{v}), ainsi que le même participe au cas général et au nom. m. pl. плѣнѹѫщи, пожигаѫщи, рєкѫщи, сѫкѫщи, ѹбиваѫщи, благословѣщє, поХвалѣѫщє et слѹжащє (245, 243, 244^{v}, 241 et 240^{v}). Le participe passé actif I apparaît au nom. et dat. sing. et pl., m. et n., даровавь, погостивь, плѣнившє, свитавшє, бывшєм(ъ), бившєм(ь) (245, 243, 244, 240, 238, 241, 242 et 245). Le participe passé passif se manifeste par exemple dans le nom. pl. m. посрамлєни (239).

L'influence des thèmes masculins en *-o*, *-jo*, *-ĭ* et des thèmes consonantiques, les uns sur les autres, est décrite dans presque toutes les grammaires du vieux slave. Et l'on peut surprendre certaines traces dans la morphologie de notre chronique. C'est ainsi qu'en dehors du nom. pl. дари (241 et 242) du thème en *-o*, il y a aussi даровє (241) ; de même, en dehors de скиптри (240^{v}) du même thème nous avons également скиптровє (244^{v}), ce qui montre l'influence du thème masculin en *-ŭ* sur le thème du même genre en *-o*. De même, au lieu du nom. pl. дъжди du thème masc. en *-jo* apparaît дъждєвє, sous l'influence du thème en *-ŭ* ou le n. pl. поклисарїє et царїє (243^{v} et 237), ce qui atteste l'influence du thème en *-ĭ* sur le thème en *-jo*. Il y a aussi deux exemples de l'influence exercée par le thème masculin en *-o* sur le thème masculin en *-a*, fruit de l'analogie. Dans ce sens, il y a l'instr. sing. воєводωм(ь) (239^{v} et 244), également présent, en dehors de Радѹлом(ь) et Стєфаном(ь). C'est donc que le vieux slave se manifeste pleinement dans la flexion nominale de la langue du *Letopiseț*, alors que le médio-bulgare est assez peu attesté, ce qui du reste s'explique aisément du fait que l'une des principales

---

[38] V. St. Kulbakin, *op. cit.*, p. 243.

particularités du médio-bulgare est justement la disparition progressive, mais dans un bref délai, de la déclinaison nominale [39].

La flexion pronominale se distingue de la flexion nominale et maintes fois les grammaires du vieux slave la présentent comme partagée entre la déclinaison des pronoms personnels et la déclinaison des pronoms impersonnels.

Le paradigme du pronom personnel est illustré dans notre chronique par le pronom composé (relatif) и-же, au thème en *-jo*, avec la mention qu'au nom. et à l'instr. (имже) sing., ainsi qu'au nom. pl. ce pronom a la signification du roumain *care* (= quel) (237ᵛ, 238ᵛ, 239ᵛ, 240ᵛ et 242—245). Parfois, on emploie aussi le masculin иже pour le féminин ꙗже — иже бѣше — землꙗ цѣла (244) ou le neutre еже, au lieu du masculin иже — еже и погребен(ъ) быс(тъ) (237ᵛ, v. aussi 239ᵛ et 242ᵛ), qui tiennent d'une influence roumaine [40]. Dans les autres cas иже prend par contre la signification d'un pronom personnel. Pour ce pronom, nous avons le masc. sing. gén. его, le dat. емꙋ; au pl., le gén. иХ(ъ), le dat. им(ъ) et имь. Au féminin, nous avons au singulier le dat. еи et l'acc. ѫ, е [41] et ꙗ (237—244, 246, 245 et 242ᵛ). Lorsqu'une préposition précède и — же, sa flexion prend ce qu'on appelle le *n* incidental; nous avons dans notre chronique les formes suivantes: le m. sing. него et немꙋ, f. нꙗ [42], le pl. ниХ(ъ), ним(ъ) et ними, ayant pour prépositions de liaison по, въ, къ, ѡт, на, съ et мегю (237, 246, 245, 239, 240, 242, 244, 243, 241, 244ᵛ et 246). Le pronom réfléchi se manifeste au datif et à l'instrumental себѣ et собою, cette dernière forme avec une terminaison russe (237ᵛ, 238ᵛ, 239ᵛ et 240). Le pronom démonstratif au thème en *-o* se manifeste par le masculin тъ au gén., au dat. et à l'acc., ainsi qu'au loc.; de même le m. et le n.: тог(о), associé à — жде, — тогожде, — томꙋ et тъ, au nom., au gén. et au dat. f. pl.: та, тои et тожъ (239—242, 245ᵛ, 243ᵛ, 245 et 244ᵛ). Le pronom masculin онъ et féminin она du même thème que и- же apparaît tant dans son sens initial de pronom démonstratif équivalant les roumains *acel*, *aceea* (celui, celle) (242ᵛ, 239, 240, 246 et 243), que dans son sens ultérieur de pronom personnel à la IIIᵉ personne (243ᵛ et 244). Le pronom possessif au même thème en *-jo* se manifeste seulement à la IIIᵉ personne m., f. et n.: свои, своа, свое, dans différents cas (237ᵛ — 246). Il y a aussi le nom. pl. n. наше (240ᵛ) ainsi que късто au gén. m. кого (239ᵛ).

Le pronom démonstratif сь, си, се, au thème en *-jo*, se manifeste seulement au loc. f. sing. сеи (243 et 245ᵛ). Le même thème comporte aussi

[39] V. Léon Beaulieux, *Grammaire de la langue bulgare* (Collection des manuels publiés par l'Institut d'études slaves, VI), Paris, 1933, p. 3.

[40] V. plus loin le § *Les influences roumaines*.

[41] е résulte de l'influence du genre roumain, v. ci-après le § *Les influences roumaines*.

[42] нꙗ est la conséquence de l'influence du genre roumain, v. ci-après le § *Les influences roumaines*.

весь, веса, вьсе, attestés au m. pl. nom. късн, au gén. късѧх(ъ), au dat. късѧм(ъ), à l'instr. късѧми, au f. sing. dans le cas nom. късѧ, le dat. et le loc. късеи, l'instr. късеѫ, ∼ ѧ, le nom. n. pl. късѧ (239ᵛ, 240, 242, 241ᵒ, 245, 241ᵛ, 238ᵛ, 241, 240ᵛ et 243). Il y a ensuite les pronoms къждъ нинъ, нѣкъ, самъ et ıакокъ aux cas suivants : nom. sing. n. къждо, f. ıакова, nom. pl. нни, dat. инѣм(ъ), loc. иних(ъ), l'instr. pl. m. нѣкими et le nom. sing. m. самъ (242ᵛ, 245, 238, 239, 244, 242, 245, 237ᵛ, 240 et 241).

Le numéral два se décline comme le duel du pron. démonstr. тъ ; nous aurons donc un nom. m. дка, un fém. дкѣ et un loc. дкою (239ᵛ, 244 et 238ᵛ). Neuf exemples attestent la présence du duel [43], qui est remplacé une fois pourtant par le cas général pluriel [44]. Remarquons ensuite le fait que le duel est présent dans le *Letopiseț* tantôt accompagné du numéral дка, tantôt en son absence (mais il ne saurait être question du duel, comme de juste, que lorsqu'il s'agit de deux personnes). Notons l'absence du numéral en question dans la proposition suivante : и постави им(ъ) Исаиа пръкалабωма и Бихтѧ (238ᵛ).

A la déclinaison pronominale se rattache aussi la flexion des adjectifs articulés au superlatif, comme le nom. m. pl. поменшии attesté dans le *Letopiseț* (244ᵛ).

La déclinaison mixte comporte, entre autres, les adj. au nom. sing. m. вѣчнїи, клетїи, Лѧдскїи (лѣдскїи), Молдавскїи et les gén. вышнѣго (вышнѧго), живаго, Лѧдского, мироточиваго, силнаго, славнаго, Сръбскаго ; il s'ensuit que la préséance revient à la terminaison médio-bulgare -аго par rapport à celle russe -ого. Ajoutons-y également le dat. Лѧдскомꙋ, l'instr. Лѧдским(ь), les nom pl. богатии, вѣрнии et крѣпцїи, les nom. sing. f. вѣчнаа, Лѣдскаа, Молдавскаа, Подолскаа, l'instr. avec la terminaison serbo-croate Молдавскою, le loc. Молдавстѣи (qui est une vieille forme) et Молдавскои (qui est la forme russe), les nom. sing. n. Басарабское, дивное, водное, лѫкавое, свѧтое, чюдное et le nom. pl. n. Молдавстии, qui est une vieille forme (246, 242ᵛ, 243, 238, 241, 244, 245, 240ᵛ, 244ᵛ, 239ᵛ, 242, 239, 237ᵛ, 237, 245ᵛ et 240). Entre les numéraux articulés il y a les nom. sing. n. единого et едного, пръвїи et четвръттїи (240ᵛ, 246, 237ᵛ et 238). Les participes articulés soumis à la flexion se manifestent entre autres par le participe passé passif au nom. sing. m. : нареч(е)ныи, нареч(е)ни et нереч(е)ннїи, нарнцаеми et нарицаемїи, n. нарицаемое et par le dat. нареч(е)номꙋ (240ᵛ, 243, 237ᵛ, 238, 243ᵛ, 238ᵛ, 241, 239ᵛ et 245).

---

[43] Du reste, le duel est présent non seulement dans toutes les sources narratives roumano-slaves, mais dans toute une série de chartes de cette origine. Il nous faut donc constater que de ce point de vue l'opinion du Pr P. P. Panaitescu, qui affirme la disparition du duel dans la langue médio-bulgare employée dans les pays roumains, ne répond pas à la réalité (v. P. P. Panaitescu, *Manuscrise slavo-române*..., p. X).

[44] V. Посла... Стефан(ъ) воевода поклисари до кралѧ свои вѣрнии болѧри (243).

Il faut mentionner à propos de l'étude des verbes que la méthodologie de la recherche scientifique a imposé à l'éminent slavisant allemand August Leskin de les diviser en cinq classes, selon le thème de l'indicatif présent, avec des sous-divisions suivant le thème de l'infinitif. Cette classification a été adoptée par la plupart des spécialistes qui se sont occupés de l'étude de la flexion des verbes du vieux slave. Dans la morphologie de notre chronique l'on retrouve les premières quatre classes, appelées aussi les classes des verbes thématiques (la plus fréquente étant la IV^e^ classe), ainsi qu'une partie des verbes de la V^e^ classe, athématique ; cette dernière se manifeste par l'auxiliaire бъıти (быти) et дати, qui apparaît dans les verbes à préverbe également. Parmi les formes temporelles simples notons la présence du présent, de l'aoriste et de l'imparfait. Vu le caractère narratif de la source étudiée, le présent de l'indicatif est attesté seulement par les verbes глаголати, грѧсти et разоумѣти, ainsi que par l'auxiliaire бъıти — ce dernier exprimé à la III^e^ pers. sing. ес(ть) et е, à la II^e^ pers. pl. есте et la III^e^ pers. pl. сѫт(ъ) (239, 244^v^, 243, 239^v^, 243^v^, 246 et 245). Le plus fréquent est l'aoriste, attesté par plus de 250 cas. Particulièrement intéressante s'avère l'apparition de l'aoriste sigmatique vieux type (aoriste composé I) ou de l'aoriste en *-s*, comme le désigne A. Meillet [45], par exemple, présent dans ses formes monosyllabiques de la II^e^ et de la III^e^ pers. sing., qui signifient une désinence supplémentaire ть, un rapport de fréquence du temps en question rapporté aux formes sans -тъ du même aoriste, dans la plupart des textes vieux slaves, donné par St. Kulbakin [46]. C'est ainsi que nous avons dans notre chronique dix-huit exemples de la III^e^ pers. sing. : ѧт(ь) (ıать), accompagnés des préverbes suivants : възѧт(ь), прїѧт(ь), прѣѧт(ь), прѧать, ainsi que ѕмрѣт(ь) (242^v^, 238, 237^v^, 240 — deux fois —, 244, 238^v^, 239^v^, 240, 240^v^, 243, 244^v^, 238, 242^v^, 246 et 237^v^ — deux fois). L'aoriste sigmatique nouveau type (aoriste composé II) ou l'aoriste en *-ohŭ* et en *-*ehŭ* [47] apparaît dans le *Letopiseț* plus de 240 fois, les verbes les plus fréquents étant : бъıти, падати принити, сътворити, възвратити сѧ, господствовати, пожигати, възмошти, плѣнити, посълати, начѧти, оставити, повелѣти, прѣити, прѣставити сѧ, събрати сѧ, разбити ; parmi ceux athématiques, nous avons, en dehors de быти, le verbe дати et les verbes à préverbe : въздати, избыти, прѣбыти et прѣдати. Les désinences sont seulement pour la III^e^ pers. sing. et pl., comme suit : быс(тъ) (бист ь), бышѧ (бишѧ), паде, падошѧ, ~ а, сътвори, сътворишѧ, възврати сѧ, възвратишѧ сѧ, господствова, пожегошѧ, възможе, възмогошѧ, плѧни, плѣнишѧ, посла, послашѫ, начѧ сѧ (нача сѧ), начѧша (начаша), остави, оставишѧ,

[45] A. Meillet, *op. cit.*, p. 200.
[46] St. Kulbakin, *op. cit.*, p 329.
[47] V. A. Meillet, *op. cit.*, p. 205.

повелѣ, ~ сѧ, прѣиде (прѣиде), прѣидоша, прѣстави сѧ, събра сѧ, събрашѧ сѧ, разбиша, даде, въздас(тъ), избыс(тъ), прѣбыс(тъ) (прѣбистъ), прѣдаде (*passim*).

A propos de быти qui apparaît une fois aussi sous la forme нѧс(тъ) (244ᵛ), et près de l'aoriste бъхъ, бъı ou бъıстъ, бъıхомъ, бъıсте et бъıшѧ nous avons également l'aoriste au thème -*bě, qui avait au commencement le sens d'un imparfait : бѣ et бѣше (239, 242ᵛ, 244, 245ᵛ—deux fois—, et 243ᵛ, de même). En ce qui concerne l'imparfait dans les textes vieux slaves, ainsi que le faisait remarquer entre autres A. Meillet[48], l'hiatus des voyelles de cette forme temporelle simple mène à une contraction, qui transforme par la suite дѣлаахъ en дѣлахъ, несѣахъ en нѣсѣхъ, par exemple. Cette transformation se retrouve dans les formes de l'imparfait présentes dans notre chronique, car elles apparaissent à la IIIᵉ pers. pl. : бѣше, идѣхѫ, мнѣхѫ et бѣхѫ (бѧхѫ) (244, 239, 240ᵛ et 245ᵛ). Mais nous avons également des formes avec ѣа : вѧдѣаше (245). Comme il appert de ce que nous venons de dire, l'imparfait est bien rare dans le *Letopiseț*. Les formes composées du verbe y sont attestées par le passé composé, le plus-que-parfait et le subjonctif présent. Le passé apparaît une seule fois associé au participe passé actif II du verbe conjugué avec l'auxiliaire быти : -wн(ъ) е ихал(ъ) (245ᵛ), car autrement il est sans быти, à la IIIᵉ pers. sing. : -повоевал(ъ), сталь, ѕзѧл(ъ) et билы (238ᵛ, 237 et 243ᵛ), ces formes étant les seules présentes. Par rapport donc à l'aoriste, ce dernier prédomine de beaucoup. Le plus-que-parfait est plus fréquent — nous en avons plus de vingt exemples. Il se compose des formes aoristique быхъ et бѣхъ (le second très rare) du verbe быти, et du participe passé passif du verbe conjugué, comme il se manifeste, par exemple, dans les manuscrits russes (c'est-à-dire : l'aoriste+le participe passé passif). Cette forme du plus-que-parfait apparaît à la IIIᵉ pers. sing. et pl., m. et f. : приведен(ъ) быс(тъ), погребен(ъ) быс(тъ), съжежен(ъ) быс(тъ), ѕсѧчен(ъ) быс(тъ), бѣше (ici le pluriel бѣше est influencé par l'auxiliaire roumain *au*) [49] приведена, побиени бышѧ, посѧчени бышѧ, ѕхвацени бишѧ (242, 237ᵛ, 239, 245ᵛ, 238, 239ᵛ et 240ᵛ). Le plus-que-parfait composé du participe passé passif et de l'aoriste бъхъ se manifeste également dans les chroniques serbes, où nous avons compté plus d'une centaine de cas (прѣставлень бысть, изгнань бысть, бѣ оукрашень, оубїени быше)[50], d'où il est passé dans la morphologie du *Letopiseț*.

---

[48] *Ibidem*, p. 219.

[49] V. ci-après, le § *Les influences roumaines*.

[50] V. l'édition de Ljub. Stojanović, *Stari srpski rodoslovi i letopisi* (« Zbornik za istoriju, jezik i kn'ježevnost srpskog naroda », prvo odel'n'e, kn'iga XVI), Beograd — Sr. Karlovci, 1927, p. 112, nº 186 ; pp. 125, 131, 133, 141, nº 336 ; pp. 141, 148, 177, nº 429 ; p. 192, nº 497 ; p. 193. nº 499 ; p. 198, nº 598 ; p. 201, nºs 545, 546, 549, 550 et 551 ; p. 202, nº 556 ; p. 203, nºs 562, 563 et 565 ; p. 204. nºs 568 et 571 ; p. 206, nºs 576 g et e ; p. 208, nºs 581 i et 582 e ; p. 210, nºs 583 v et 584 a : p. 211, nº 583 v ; p. 212, nºs 583 g et d ; pp. 213, 214, nºs 584 et 590 d ; p. 218, nºs 594 g et d ; p. 224, nºs 620 a et 625 a ; p. 227, nºs 638 k, 639 v et g ; p. 228, nºs 639 d, ž et z, 640 ; p. 229, nº 643 a ; p. 231, nº 659 v ;

Extrêmement rare s'avère ce temps formé du participe passé actif II du verbe conjugué et de l'aoriste sous la forme бꙑхъ — qui est caractéristique pour le vieux slave. Par exemple : бѧше прїѧл(ъ) (245v) — l'*au* pour l'*a* étant une influence de la langue roumaine [51].

Le futur composé I est lui aussi très rare. La forme бѫдет(ъ) помѣнѫти сѧ (242) en constitue l'exemple et elle se révèle formée comme dans le vieux slave du futur simple de l'auxiliaire+l'infinitif du verbe conjugué.

Le subjonctif présent se compose, toujours comme dans le vieux slave, de la particule да et de l'indicatif présent du verbe conjugué. Il est attesté trois fois à la III[e] pers. sing. m. : да живет(ъ), да дръжит(ъ), да сѧ съмирит(ъ) (241 et 246).

Parmi les autres modes, le plus fréquent s'avère le participe passé passif, qui se manifeste soit isolé : nom. sing. f. възможна et избранна, ainsi qu'au nom. pl. m. посрамлени (245v, 238v et 239), soit comme composant du plus-que-parfait dont nous parlions ci-dessus.

L'infinitif se manifeste dans les formes suivantes : благодарити, благословити, блюсти, господствовати, зидати, исповедати, ѡбѣсити, събрати сѧ ѕбити сѧ, хвалити (238v, 242v, 245, 240, 242, 241v, 244, 243v et 244v). Quant aux participes, nous en avons déjà parlé.

MOTS ET PARTICULES INVARIABLES

La langue du *Letopisețul de la Bistrița* comporte aussi, comme de juste, des mots et des particules qui ne subissent pas la loi de la flexion ; il s'agit des adverbes et des prépositions, des conjonctions et des particules invariables.

Bon nombre d'adverbes sont à l'origine des substantifs, pronoms, adjectifs ou participes. Par exemple, l'adverbe marquant le temps тогда est issu de то года = en ce moment, года, étant le gén. sing. m. du substantif годъ [52]. C'est l'adverbe le plus fréquent de notre chronique, où il est attesté presque trente fois (237v, 239, 239v, 240, 240v, 241, 242, 243, 243v, 244, 244v et 245). L'adverbe тү, qui indique le lieu, est lui aussi fréquent (238v, 239v, 240, 241, 242 et 245) et il y a à sa base le même thème que dans le pronom тъ, та, то. L'addition des suffixes particuliers

---

p. 235, nº 679 v ; p. 236, nº 686 b ; p. 239. nº 705 a : p. 242. nº 725 ; p. 244, nº 734 a ; p. 250, nº 768 a ; p. 254, nºs 788 a et 794 : p. 259, nº 852 : p. 271, nº 983 et p. 272, nº 997. La même formation apparaît également dans la morphologie du parler russe médiéval (cf., par exemple, изгнанъ быстъ dans un manuscrit des XII[e] — XIII[e] siècles, chez L. P. Jukovskaja, *Novye dannye ob originalah russkoj rukopisi 1092 goda*, dans *Istočnikovedenije i istorija russkogo jazyka* (Akademija nauk SSSR, Institut russkogo jazyka), Moscou, 1964, p. 103. Cependant, il ne s'agit pas d'une particularité de la langue russe, car les grammaires classiques de la langue russe médiévale ne l'ont pas enregistrée.

[51] V. ci-après le § *Les influences roumaines*.

[52] V. A. Meillet, *op. cit.*, p. 377.

-de, *-da* et *-amo* au thème pronominal donna les adverbes suivants, marquant le temps et le lieu, et présents dans le *Letopiseț* : инде (239), qui appartient au plus vieux type d'adverbes avec le thème en *-de* cf. au lat. *inde*, егда (242), et тамо (238, 243^{v}, 244^{v}, 245 et 246), assez fréquent. Les racines pronominales *-lĭ*, *-lě* donnent les adverbes de temps : коли (243^{v}), толи (237^{v}) et толѣ (242^{v} et 243^{v}) — les deux derniers étant précédés par la préposition до. Le thème pronominal -ждоу a donné l'adverbe de lieu тѫдꙋ, qui apparaît associé à la préposition ѡтъ (242, 244^{v}, 245 et 245^{v}) assez fréquemment. Le nom. et l'acc. n. des adjectifs a donné : ѕѣло, любезно, мирно, мочно, рано, ровно, како, тако — avec la variante такожде — et тъкмо (245^{v}, 243, 238^{v}, 244^{v}, 239, 240, 241^{v}, 243, 243^{v}, 244—246 et 239^{v}). Les adverbes велми, пакы (пакы) et паче (238, 239^{v}, 240, 243, 245 et 240) proviennent eux aussi d'un thème adjectival.

Les prépositions — mots auxiliaires — dont les unes sont des adverbes à l'origine, sont très fréquentes dans la langue de notre chronique, par suite de leur rôle d'aider à la manifestation des rapports syntactiques des éléments composants d'une proposition. Elles s'accordent avec un, deux ou plusieurs cas. Par exemple : безъ, къ, ѡтъ, ꙋ et ꙋзли — dérivée du vieux slave възлѣ (russe возлѣ et возли) — s'accordent avec le génitif ou le datif : без(ъ) числа (242), къ немꙋ et къ ним(ъ) (245 et 243), ѡт Б(о)га (245), ѡт Бистрици (243), ѡт Марамꙋрыша (237), ѡт Мангопа (239^{v} et 241^{v}), ѡт Романова Тръга (242^{v}, *passim*) ; c'est une préposition des plus fréquentes puisqu'elle apparaît une cinquantaine de fois -ꙋ ѡт(ъ)ца своега (242), ꙋ Козмина села (244^{v}) et ꙋзли прѣдѣда своего (243). Celle-ci s'accorde avec deux cas : въ, ꙋ < въ, до et о ; Въ et ꙋ < въ apparaissent à l'acc. et au loc. : в тѫ д(ь)нъ (244^{v}), въ лѣто (237—240, 242, 245 et 246), въ рѫкаХ(ъ) (240^{v}), въ того д(ь)не (245), ꙋ Бѣлоградѣ (237). Cette dernière est également l'une des prépositions fréquentes puisqu'elle apparaît près de 150 fois. La préposition до subit l'accord du gén. et du loc. : до веч(е)ра (238^{v} et 239^{v}) et до Сꙋчавѣ (243^{v}), et la préposition о, avec l'acc. et le loc. : ѡ разбиение кралево et ѡ пришествїи концѣ (245). La préposition на est la seule à s'accorder au gén., acc. et loc. : на Радꙋла воеводи (239^{v}), на краи земли Молдавскои (243) et на ХеровимѣХ(ъ) (238^{v}). Les prépositions : за междꙋ, по et съ, bien que s'accordant avec trois cas, n'apparaissent dans le *Letopiseț* que dans un seul cas. C'est ainsi que за, междꙋ — provenant de l'adv. междꙋ qui est à l'origine le loc. duel du subst. f. между (cf. le latin *medius*) —, мегю < междꙋ et съ s'accordent avec l'instr. : за тꙋром(ь) на лов(ъ) (237), междꙋ с(ы)нома Алеѯандра воеводи (237^{v}), мегю ними (246) et съ Бъсърабом(ь), съ великоѫ побѣдоѫ, съ ними, съ многым(ь) оумоленїем(ь) (239^{v}, 245^{v}, 243^{v} et 246). Ces prépositions sont elles aussi assez fréquentes : on les signale plus de 40 fois. Quant à la préposition по, celle-ci s'associe avec le dat. : по достоанїю, по съмръти (242, 245 et 237^{v}), etc. Les pré-

positions подъ, противъ, прѣдъ et прѣзъ, bien que s'accordant en deux cas, n'apparaissent dans notre chronique qu'en association avec un seul cas : подъ et прѣзъ, avec l'acc. ; противъ, avec le gén., et прѣдъ, avec l'instr. : подъ планини (245ᵛ) ; прѧз(ъ) бѹ<ко>винѹ Козминова (244), против(ъ) лѣховъ(ъ) (243ᵛ) et прѣд(ъ) Господом(ъ) (242) ou прѧд(ъ) сѫществїемь (238). Les conjonctions qui sont, comme les prépositions, des mots auxiliaires dont le rôle est de lier deux mots ou deux propositions avec la même fonction syntactique, s'avèrent également fréquentes dans le *Letopiseț*. C'est ainsi que parmi les conjonctions copulatives le plus fréquemment rencontrées il y a и et а (237, *passim*) ; la conjonction та (245) est plus rare. La conjonction adversative нѫ est attestée plusieurs fois (239, 240, 240ᵛ et 244). Les conjonctions explicatives sont attestées par бо et понеже (239, 240, 242, 245 et 246). L'on note aussi la présence de la conjonction temporelle вънегда (239ᵛ, 241ᵛ et 245ᵛ — ici sous la forme вънегда).

Entre les particules invariables, il y a же, не, ни, да et се. La première est une particule non accentuée qui apparaît avec une grande fréquence ; employée en tant que mot auxiliaire, elle apparaît après un mot jouant un rôle indépendant, pour le souligner ou pour lui conférer cette nuance d'indépendance. La particule же, associée à и a créé le pronom relatif иже, ꙗже et еже, dont nous venons de parler. Parfois, associée aux particules не et ли, elle donne нежели (240ᵛ), formant ainsi le deuxième article comparatif. La particule не, simple négation très faible, est maintes fois présente dans notre chronique (239, 241, 242, 243ᵛ, 244 et 245ᵛ). A cause de sa faiblesse, on lui a ajouté la particule и, identique à la conjonction и, ce qui donna ни, une négation absolue que l'on signale dans le *Letopiseț* (239, 242 et 245), mais bien moins fréquemment que не. L'acc. sing. сѧ, où ensuite le ѧ devient е, du pron. réfléchi себе, constitue, associé à un verbe, sa forme réflexive, transformée en particule. Nous avons aussi да, la particule qui entre dans la composition du subjonctif présent, dont nous nous sommes déjà occupé.

LES INFLUENCES ROUMAINES

Des influences roumaines en bon nombre se sont glissées, comme il fallait s'y attendre, dans la langue du *Letopisețul de la Bistrița*, de même que dans les célèbres conseils du prince Neagoe Basarab à son fils — *Învățăturile lui Neagoe Basarab* — dont nous nous sommes occupé en préparant une édition critique pour le IIᵉ Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes. C'est ainsi que la consonne fricative sourde *h* employée à la place de la labio-dentale *f* présente dans le vieux roumain apparaît dans l'anthroponyme *Bihtea* (Бихтѣ) (238ᵛ) < Buftea.

L'*u* vélaire roumain au lieu de l'*o* vélaire slave apparaît dans l'adj. m. slave Сȣчавскїи (238, 240, 242 et 243ᵛ), résultat du même son que celui présent dans le subst. roum. f. *Suceava*, au lieu du slave Сочава.

Un élément typique pour l'esprit créateur roumain est l'attribution d'une valeur phonétique, à savoir celle de l'*î* roumain, à l'*jer* cyrillique (ъ) accentué. Le phénomène est attesté dans les toponymes Бръладъ(ъ), Дъмбовица et Дъмбовицов(ъ) — ici ъм est né du ѫ — et Хрълов(ъ) (238, 239ᵛ, 240, 245 et 245ᵛ), ainsi que dans l'anthroponyme Блъча (242ᵛ).

A remarquer également certaines transpositions des genres. L'on rencontre, en effet, maint mot slave prenant le genre qu'il a en roumain. Par exemple : прїѧт(ъ) Стефань воевода град(ъ) и вънидѣ въ нѧ (240) comporte l'acc. f. du pron. ıаже, exprimé par нѧ, qui est précédé par la prép. въ en association avec le substantif *cetate* (= cité), qui est du genre féminin en roumain, alors que le même mot en slavon, градъ, est du genre masculin. Le même phénomène se retrouve dans възѧше е (242ᵛ) qui donne en roum. : « şi-a luat-*o* » (= et l'a prise), où е est le pron. f. ıаже à l'acc. sing., е résultant d'abord de l'identité médio-bulgare des ѫ et ѧ, et ensuite de l'identité du ѧ avec l'*e*. L'acc. f. sing. острию avec la terminaison russe, associé au subst. мьчь (240ᵛ), résulte de ce que ce substantif masculin en vieux slave est du genre féminin en roumain : « spadă, sabie » (= épée). Le nom. pl. m. въси пȣшки великии (244ᵛ) résulte de ce qu'en roum. « tun » (= canon) n'est pas du genre féminin comme en slavon. Le nom. f. sing. въсѧ associé à скровище (240) est la conséquence du gén. f. roum. « hazna, vistierie » (= trésorerie) par rapport au gén. n. slavon. Un dernier exemple est fourni par le nom. f. sing. сѧч(ь) велїа (244ᵛ), en roumain « mare tăiere » (= grande tuerie).

Il y a aussi une transposition du degré de comparaison roumain dans по више (245) : « mai [mai] sus » (= plus haut).

Le pronom roumain « care », qui dans cette langue est commun aux trois genres, se retrouve transposé en slavon : иже et еже au lieu de ıаже et иже pour земли, раба, мѣсѧць (244, 245ᵛ, 237ᵛ, 238ᵛ et 242ᵛ).

La IIIᵉ pers. sing. de l'auxiliaire apparaît parfois sous la forme *au*, comme dans les vieux textes roumains. Par exemple : вънегда сѣдѣше ц(а)рь на обѣд(ъ) (239ᵛ) : « pe cînd *au* şezut împăratul la masă » (= alors que l'empereur s'est assis pour déjeuner) ; воевода... даваше помощ(ь) (242) : « Vlad voivod *au* dat ajutor » (= le voïvode Vlad a prêté secours) ; и родї сѧ емȣ с(ы)нь...и именоваша его Роман(ь) (237ᵛ) : « şi i s-a născut fiu şi l-*au* numit Roman » (= et un fils lui est né et il l'a appelé Roman) ; Дъмбовицев(ъ) град(ъ) бѧше прїѧл(ъ) (245ᵛ) : « *au* fost luată cetatea Dîmboviţa » (= la cité Dambovitza a été prise) ; ıаже бѣше приведена (245ᵛ) : « care *au* fost adusă » (= qui a été amenée). Nous avons aussi un exemple de l'emploi de l'*a* à la place de *au* : въси стѣгове възѧт(и) быс(та) (239ᵛ) :

« toate steagurile *a* fost luate » (= tous les drapeaux ont été pris). D'où il résulte en ce qui concerne la syntaxe de notre chronique qu'il s'agit parfois d'un désaccord entre les parties composantes de la proposition, mais ce désaccord est provoqué aussi par l'emploi du cas général.

Le lexique comporte la forme du nom. pl. roum. : « viteji » (= braves) : витѧжи (239ᵛ, 241, 241ᵛ, 242 et 245), car le ѧ s'identifie à l'*e*, comme nous l'avons déjà vu dans la partie consacrée ci-dessus à la phonétique. Peut-être l'*a* final dur de вонскаа exprimé dans велїа вонскаа (241) représente-t-il l'articulation roumaine de « oastea cea mare » (= la grande armée). Les anthroponymes comportent les formes roumaines : *Alexăndrel* (238), *Iliiaș* (238) et *Țapaluș* (240ᵛ et 241ᵛ). De même les toponymes, où il y a des formes entièrement roumaines, comme *Botușani* (238), *Pipereștii* (238) et *Rătedzații* (246). Une prononciation roumaine pourrait être exprimée par *Doljești* (238) ; Мохили (237ᵛ) et Халичи (243ᵛ).

L'ordre des mots propre à la phrase roumaine est également attesté par les exemples suivants : и ѡстави Радѹл(ь) воевода въсѧ своѧ (239ᵛ) : « și-a lăsat Radul voivod *toate ale sale* » (= et le voïvode Radu a abandonné tous ses biens) ; ѡт ѡрѫжїи Молдавских(ъ) (244ᵛ) : « *din partea* oștilor moldovenești » (= du côté des armées moldaves) ; ѡт калѹгера (246) : « *din partea* Călugărului » (= du côté du Moine) ; и иде въ слѣд(ъ) иних(ъ) господарех(ъ) Мѹнтѧнских(ъ) : « *și a mers pe urma altor domni munteni* » (= et il a marché dans les traces d'autres princes valaques) ; бѫдет(ъ) помѣнѫти сѧ томѹ размою (242) : « *se va pomeni acel război* » ; видѧ Стефан(ъ) воевода ꙗко ѡблъган(ъ) бис(тъ) ѡт Лѧхов(ъ) (243ᵛ) : « *a văzut Ștefan voivod că a fost înșelat de Leși* » (= le voïvode Etienne a compris que les Polonais l'ont trompé) ; прѣиде рѣка Прѹтова et прѣиде Прѹта рѣка (244ᵛ et 245) : « a trecut *apa Prutului* » (= il a traversé le cours du Prut) ; град(ъ) Келїи (241) : « cetatea *Chiliei* » (= la cité de Chilia).

CONCLUSION

Quelques points se dégagent de notre exposé.

La langue du *Letopisețul de la Bistrița* est l'expression d'un phénomène assez complexe. Il y a dans sa composition des échos du vieux slave, du médio-bulgare, du russe, de l'ukrainien, du serbo-croate, auxquels se mêlent les influences inévitables de la langue maternelle de son auteur : le roumain.

L'influence slave s'est fait sentir par deux voies : a) par les textes vieux slaves écrits par des Roumains et b) par les textes médio-bulgares. Elle se manifeste dans : 1. La transformation des nasales ѫ et ѧ en voyelles pures. 2. L'emploi correct des ѫ et ѧ — 30 cas pour le ѫ et 67 cas pour le ѧ. 3. L'emploi dans 43 cas du ѧ au lieu de l'*ĕ*. 4. Le ѣ à la place du ѧ.

5. L'*jer* accentué dans 75 cas. 6. L'*jer* final, non accentué, dans 67 cas. 7. Le ь final non accentué présent dans 11 cas. 8. L'*jer* accentué est remplacé par l'*jerĭ* non accentué dans 32 cas. 9. L'*jer* final non accentué est remplacé par l'*jerĭ* non accentué dans 30 cas. 10. La disparition de l'*jer* non accentué est attestée dans 26 cas. 11. Il y a aussi d'innombrables exemples pour l'usage correct de l'*ĕ*. 12. є au lieu d'*ĕ* apparaît dans 10 cas. 13. L'usage correct de ы dans 59 cas. 14. L'usage des syllabes liquides *r̥* et *l̥*. 15. Exemples de palatalisation des consonnes *r* et *l*. 16. Palatalisation de *š* dans 14 cas. 17. Quelques exemples de la palatalisation du *č* et du *c*. 18. Exemples de la palatalisation du dzealo. 19. Plusieurs exemples de l'usage des groupes *št* et *žd*. 20. Le duel, dans neuf exemples avec le numéral два, et quelques exemples sans ce numéral. 21. La fréquence des cas ordinaires par rapport au cas général médio-bulgare est rendue par 400 exemples, dont plus d'une centaine indépendamment des prépositions et plus de 300 associés aux prépositions susmentionnées. 22. La majorité des paradigmes des déclinaisons : nominale, pronominale et mixte. 23. Influence exercée par le thème m. en -*ŭ* sur le thème du même genre en -*o*, ainsi que l'influence du thème en -*ŭ* sur le thème m. en -*jo*. 24. Présence des exemples appartenant aux cinq classes des verbes, dont le plus fréquent est быти. 25. Le plus fréquent des temps employés (250 cas) est l'aoriste sigmatique nouveau type. 26. Présence dans 18 cas de l'aoriste sigmatique vieux type, à la III[e] pers. sing. 27. L'aoriste du verbe быти apparaît tantôt sous la forme быхъ, tantôt avec le thème **bĕ*. 28. L'imparfait est très rare. 29. Le parfait apparaît une seule foi accompagné de l'auxiliaire. 30. Le plus-que-parfait, tel qu'il est dans le vieux slave, apparaît une seule fois. 31. Présence du participe présent et du participe passé actifs, non articulés. 32. Présence du participe passé passif soit dans sa forme articulée, soit non articulé. 33. Emploi de l'infinitif et du subjonctif présent. 34. Parmi les mots invariables, les plus fréquents sont : les adverbes, les prépositions, les conjonctions et les particules.

L'influence du médio-bulgare se manifeste dans les traits suivants : 1) L'identification du ѫ au bulgare ъ = le roum. *ă*, et du ѧ avec *e*. 2) Alternances correctes et incorrectes des ѫ et ѧ. 3) Le parallélisme : ѫ : ѧ, et ѣ : а. 4) Labialisation et durcissement des ѫ et ѧ. 5) L'alternance ѫ — ъ ; ѧ — ь ; ѧ — є et ѧ — ѣ. 6) Prédominance dans 80 cas de la fréquence и par rapport à ы. 7) Durcissement de la voyelle *a* par le remplacement dans 20 cas du ꙗ. 8) Durcissement des *š*, *č* et *s* ; 9) Présence dans plus de 70 cas du *casus generalis*. 10) Présence de l'instr. f. sing. конскоѫ. 11) Présence de la II[e] pers. sing. et III[e] pers. pl. є et respectivement єстє à l'indicatif présent du verbe быти.

L'influence du russe médiéval se manifeste dans : 1) Les ѵ et ю remplaçant le ѫ dans certains éléments de la flexion nominale. 2) Le ѧ remplacé par le ꙗ. 3) La vocalisation de l'*jer* et de l'*jerĭ* accentués. 4) Єр, -ор et -ол dans les liquides *r̥* et *l̥*. 5) Terminaison en *-u* à l'acc. sing. des paradigmes du thème f. en *-a*. 6) Terminaison en *-ju* de l'instr. sing. des thèmes f. en *-ja* et *-ĭ*. 7) L'instr. собою.

L'influence ukrainienne se manifeste dans : 1) L'usage de l'*i* au lieu de l'*e*. 2) *U* au lieu de *v*. 3) *U* fricatif ukrainíen.

L'influence serbe s'exerce dans la présence de l'ѡ comme terminaison de l'instr. sing. du paradigme f. en *-ja* : землиѡ, ainsi que dans l'usage de la préposition мегю < междꙋ.

Notons aussi les particularités suivantes, inconnues dans les langues slaves : 1) L'analogie qui se manifeste par l'influence de la flexion nominale du thème m. en *-o* sur la déclinaison du thème m. en *-a*. 2) La formation du plus-que-parfait de l'infinitif du verbe conjugué et de l'aoriste быхъ. Un autre élément assez peu connu dans les langues slaves est la composition du plus-que-parfait du participe passé du verbe conjugué et de l'aoriste быхъ.

Il y a enfin l'influence roumaine qui se manifeste dans les cas suivants : 1) L'*h* fricatif sourd remplaçant la consonne labio-dentale *f*. 2) L'*u* vélaire roumain remplaçant l'*o* vélaire slave. 3) Attribution de la valeur phonétique de la voyelle médiale roumaine *î* à l'*jer* cyrillique (ъ) accentué. 4) La transposition en slavon du genre propre aux mots roumains. 5) La traduction telle quelle du degré du comparatif roumain. 6) La transposition dans le slavon de l'absence du genre chez le pronom roum. *care*. 7) La transposition dans le slavon de l'auxiliaire roumain *au*, au lieu d'*a*. 8) L'emploi de la forme roumaine *viteji*. 9) La transposition de l'articulation roumaine *oastea* dans le slavon. 10) L'usage des anthroponymes et des toponymes roumains ou du moins avec un suffixe roumain. 11) Exemples de toponymes roumains.

De toutes ces influences se détache nettement l'opinion que nous avons déjà exprimée en 1938, dans notre thèse de doctorat concernant la *Diplomatique slavo-roumaine des XIV^e^ et XV^e^ siècles* relative à la formulation des chrysobulles slavo-valaques, qui *sont dans leur totalité et dans leur harmonie un produit appartenant en propre à l'esprit roumain de l'époque.* Les éléments slaves sont importés du milieu byzantin, par le truchement du sud-slave ou du milieu occidental, par l'entremise du serbe ou du hungaro-latin, mais *modelés ensuite selon les besoins des chancelleries slavo-roumaines*. Cet état de choses est le même pour le *Letopisețul de la Bistrița*. Là, comme dans les autres textes du même caractère et dans les chartes roumano-slaves, la langue se compose d'éléments appartenant au vieux slave, au médio-bulgare, ainsi qu'à d'autres langues slaves, mais le tout

mêlé d'influences roumaines. L'esprit créateur du peuple roumain s'est exercé à inventer un langage propre, adapté aux exigences culturelles roumaines. L'éminent érudit Jagić a eu donc une parfaite intuition du phénomène — à la fin du siècle dernier — quand il désignait la langue slavonne des vieux textes roumains dans les termes suivants : « type moldo-valaque du slavon ecclésiastique » [53]. Le signe manifeste de cette inventivité est la création du plus-que-parfait, dans la forme : infinitif + aoriste быхъ, ou du participe passé passif + aoriste быхъ, formes verbales que la langue roumaine est seule à employer. Et pour finir, il convient d'écarter l'affirmation du savant I. Bogdan, qui croyait, en 1895, comme nous l'avons vu, que la langue de rédaction du *Letopisețul de la Bistrița* était le médio-bulgare.

[53] Acad. I. V. Jagić, *Razyskanija južno-slavjanskoj i russkoj stariny o cerkovno-slavjanskom jazyke*, in « Issledovanija po russkomu jazyku », I, St.-Pétersbourg, 1885—1895, p. 582.

Sur la date de la lettre de Neacşu de Cîmpulung (1521). Le premier monument écrit de la langue roumaine qui puisse être daté avec une certaine précision — à savoir la lettre du marchand Neacşu Lupu de Cîmpulung-Muscel[1] adressée au maire de Braşov, Hans Benkner — a eu un sort moins privilégié que les textes contemporains du Maramureş, qui ont fait l'objet de minutieuses analyses historiques et linguistiques. La raison en est surtout la brièveté du texte, bien que le Serment de Strasbourg (842) ou la Charte de Capoue (960), ayant approximativement les mêmes dimensions sont connus par bien des éditions commentées.

De même, on n'a pas mis totalement en valeur les caractères diplomatiques internes et externes de cette lettre : jusqu'à aujourd'hui, les historiens et les linguistes ont adopté la date de 1521, établie par Nicolas Iorga depuis 1900[2], sans essayer de reprendre la question en détail[3]. L'analyse des évènements dont elle fait mention — la campagne de Soliman le Magnifique contre Belgrade en 1521 — nous permet de préciser le mois et presque le jour de ce document, éléments chronologiques qui manquent au texte. Et il n'est pas superflu de souligner que ce premier témoignage écrit de la langue roumaine atteste la présence active des Roumains dans l'évolution et les remous du Sud-Est européen[4].

---

[1] Neacşu était un marchand bien connu de l'époque. Il entretenait d'actives relations de commerce avec Braşov. Son nom figure du temps du prince Vlad le Jeune (1510—1512) dans des procès pour dettes avec des gens de cette ville (I. Bogdan, *Documente şi regeste privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi Ungaria în secolul XV şi XVI* [Documents et regestes concernant les relations de la Valachie avec Braşov et la Hongrie aux XV^e — XVI^e siècles], Bucarest, 1902, n^o CXLV, pp. 142—3). D'autres procès pour dettes en 1520—1532 (Idem, *ibidem*, n^o CLXXXVIII, pp. 182—3) et jusqu'à 1545. Les registres de Braşov nous fournissent le détail qu'il faisait surtout du commerce de poisson, mais qu'il apportait aussi des marchandises turques (voir N. Iorga, *Braşovul şi românii* [Braşov et les Roumains], Bucarest, 1905, p. 282, qui cite *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt*, I, pp. 7, 9, 15, 21, 24, 58—59). Pour le commerce de Cîmpulung avec Braşov, des chiffres significatifs chez Radu Manolescu, *Comerţul Ţării Româneşti şi Moldovei cu Braşovul* (sec. XIV—XVI) [Le commerce de la Valachie et de la Moldavie avec Braşov (XIV^e — XVI^e siècle)], Bucarest, 1965, *passim*.

[2] Hurmuzaki-Iorga, vol. XI, p. 843, n. 1.

[3] P. P. Panaitescu, *Începuturile şi biruinţa scrisului în limba română* [Les débuts et le triomphe de l'écriture en langue roumaine], Bucarest, 1965, p. 117, avance sans preuves la date de février 1521.

[4] N. Iorga, qui a découvert la lettre dans les archives de la ville de Braşov, est aussi le premier historien qui a assuré la circulation européenne de cette lettre, dans sa *Geschichte des Osmanischen Reiches*, II, Gotha, 1909, p 387 ; parlant du prince Ştefăniţă de Moldavie, il dit : « Sein walachischer Nachbar lag im Sterben ; einer seiner Bojaren (?) schrieb nach Kronstadt — es ist dies der erste bekannte Brief in rumänischer Sprache — daß der Sultan bis Sofia gedrungen sei, diese Stadt schon verlassen habe, eine Flotte auf der Donau liege, ein « Konstantinopolitanischer Meister » sich anheischig mache, sie auch durch die Felsen des Eisernen Tores bei Severin zu bringen, und Mehmed-beg, vor dem der kranke Basarab zittre, durch die Walachei in Siebenbürgen eindringen wolle ».

La phrase par laquelle commence le texte proprement dit de la lettre, après la *salutatio* en slavon, constitue un élément précieux pour sa datation : « *Item*[5] je vous fais part des menées des Turcs car j'ai ouï dire que l'Empereur est sorti de Sofia, et il n'en est pas autrement, et il est parti en amont du Danube ».[6] On sait que c'est le 22 juin que le sultan Soliman, après une halte de six jours à Sofia, se mit en marche vers le Nord. Cette date nous est parvenue d'une manière très précise grâce au « Tagebuch » de la campagne, traduit par Hammer[7].

Les trois informations suivantes de la lettre renferment des détails concernant la navigation de la flotte ottomane sur le Danube et la façon de surmonter les difficultés du passage dans la zone des Portes de Fer[8].

La cinquième et la sixième information, d'un grand intérêt pour l'histoire roumaine, constituent en même temps le principal élément permettant de dater la lettre : « *Item* j'annonce à Votre Seigneurie l'affaire de Mahomed bey, car j'ai ouï dire à boyards qui sont voisins et à mon gendre Negre, que l'empereur a permis à Mahomed bey de passer à son gré par la Valachie. *Item* que Votre Seigneurie sache que Basarab a grand peur de ce brigand de Mohamed bey, et surtout de Vos Seigneuries. » Ces deux informations, tout en se complétant mutuellement, peuvent être datées de la manière suivante : la première, annonçant l'intention de Mahomed bey d'envahir la Transylvanie en passant par la Valachie, est ultérieure au 27 juin 1521, quand l'armée d'Ahmed pacha, le beylerbey de Roumélie, envoyée vers Šabač, fut divisée en deux corps d'armée, dont un était celui commandé par Mahomed bey[9], apparenté aux boyards Craiovescu[10]. Le terminus *post quem* de la lettre de Neacşu est donc le 27 juin 1521[11]. C'est précisément cet événement qui a poussé Neacşu à écrire en hâte aux gens de Braşov, qui étaient les premiers visés par cette nouvelle. La deuxième information, concernant la peur du prince de Valachie Neagoe Basarab envers les gens de Braşov et les Turcs, dénote par conséquent que ces derniers n'étaient pas encore parvenus à pénétrer en Valachie. Neacşu connaissait depuis peu de temps cette nouvelle dont il se hâtait de faire part aux gens de Braşov. C'est en nous fondant sur ce détail que nous essayerons de dater plus précisément la lettre de Neacşu.

Le 28 juin on ne savait rien à Buda du plan de Mahomed bey. Les nouvelles qui arrivent à Venise le jour même, enregistrées par Marino Sanuto, mentionnent seulement le mouvement des troupes turques vers Timişoara et Belgrade[12]. La situation n'est plus la

---

[5] En original, en slavon И пак, que j'ai traduit par l'archaisme *item*.

[6] Nous avons utilisé le fac-similé paru dans I. Bianu et N. Cartojan, *Album de paleografie românească (scriere chirilică)* [Album de paléographie roumaine (l'écriture cyrillique)], 3e édition, Bucarest, 1940, pl. XXIII ; les meilleures éditions du texte, *Hurmuzaki-Iorga*, XI, p. 843 ; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], II—2, Bucarest, 1937, pp. 602—603.

[7] Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, III, Pesta, 1828, p. 622.

[8] Il s'agit du secteur des cataractes du Danube, qui disparaîtra bientôt englouti par les eaux du lac de l'hydrocentrale des Portes de Fer. Il arrive que l'eau atteigne une vitesse de 16 à 18 m/sec. dans les canaux Stenka, Cozla-Doica, Elişova, Islaz-Tachtalia, Svinița, Iuți, Gervin, Sip et Porțile Mici.

[9] Hammer, *op. cit.*, III, pp. 12, 622 ; le 27 juin.

[10] Şt. Ştefănescu, *Bănia în Țara Românească* [La « bănia » en Valachie], Bucarest, 1965, p. 96 ; voir aussi d'autres parentés turques des Craiovescu, comme Ibrahim paşa et Mustafa paşa, d'après A. Veress, *Acta et epistolae*, I, Budapest, 1914, p. 137.

[11] Le 27 juin 1521 est donc le terminus *post quem* de la date de cette lettre, et non pas le 22, comme essaye de le montrer I. M[atei] dans la présentation du livre mentionné de P. P. Panaitescu, dans *Călăuza bibliotecarului* [Le guide du bibliothécaire], 11/1965, p. 696.

[12] Marino Sanuto, *I Diarii*, XXXI, Venezia, 1891, c. 71 : « Da poi, si ha auto aviso da li Valachi di la Transilvania et Moldavia, turchi esser intrati zà in quelli confini di Temesvar et Nanderalba, zoè Belgrado ; per il che, essendo venuti noncii de ditti Valachi di tal occo-

même la 29 juin, quand la nouvelle du plan de Mahomed bey arrivant à Buda pousse le roi Louis II de Hongrie, sérieusement menacé par ce mouvement de flanc, à adresser des messages désespérés à Venise[13] et au pape Léon X[14]. Toujours le 29 juin, le roi Louis II envoyait une lettre aux villes saxonnes de Transylvanie, proches de la frontière valaque, pour leur annoncer la nouvelle et leur promettre une aide immédiate[15]. Les lettres du roi de Hongrie ont été écrites immédiatement après l'arrivée à Buda des nouvelles concernant le plan de Mahomed bey — le 29 juin — , car le 28 on y parlait encore de l'appui de 8000 soldats valaques promis aux Hongrois par Neagoe Basarab[16]. Le 30 juin 1521, le roi Louis II pouvait annoncer que le prince valaque « metu compulsus » avait uni ses forces (40 000 soldats[17]) à l'armée turque et qu'ils se préparaient à attaquer ensemble la Transylvanie[18].

La lettre de Neacşu date précisément de ces jours-là[19]. Les villes de Transylvanie entretenaient un grand réseau d'espionnage dans les Principautés Roumaines, car chaque habitant ou marchand saxon était, tout comme à Venise, un espion plein de zèle; elles étaient donc informées avant même les rois de Hongrie au sujet des événements de l'Empire ottoman, d'autant plus dans ces temps troubles, quand on pouvait facilement suivre les espions de Sibiu qui parcouraient la Valachie[20]. Les gens de Braşov avaient eux aussi leurs hommes, pour la plupart des marchands ou des boyards roumains, habitant près de la frontière, qui, comme leurs contemporains allemands ou italiens, donnaient des informations concernant les événements d'une manière rapide et discrète. On peut supposer un décalage de deux ou trois jours entre le déroulement des faits et l'arrivée des nouvelles à Braşov, étant donné leur intérêt vital pour cette ville. Donc, la lettre de Neacşu qui ne contient pas le détail relatif à l'union des forces valaques aux Turcs (arrivée à Buda le 30 juin) mais connaît le plan de Mahomed bey d'envahir la Valachie, se laisse dater vers les 29—30 juin 1521. La distance entre Nicopolis sur la rive droite du Danube et Cîmpulung-Muscel, dans les Car-

---

rentie, quelli comenzono a consultar, vedendo farsi da seno, et hanno expedito il vaivoda Transalpino a ditta impressa, quel si ha oferto dar homeni 8000 dil suo paese. Et de lì si manda le zente qual e sta intimate a prepararsi a li prelati e baroni secondo l'obligation loro, e fatoli comandamento vadino in campo. »

[13] Marino Sanuto, *op. cit*, XXXI, c. 37—38 : « Mittit (Soliman) per Vallachiam inferiorem alium quoque exercitum octuaginta milium Mehemet Bego duce in provintiam nostram quam Transilvaniam vocant, cui praefectus eidem Valachiae licet nobis subditus, vi tamen et metu coactus circiter quadraginta mila hominum in auxilium dedisse dicitur. »

[14] *Hurmuzaki*, II—3, pp. 359—361, n° CCLIV ; Mahomed bey est qualifié de « vir rei militaris peritissimus ».

[15] N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, II, p. 386, n. 6.

[16] Marino Sanuto, *op. cit.*, XXXI, c. 71 ; voir *infra*, n. 12.

[17] Sur l'armée de Neagoe Basarab, voir sa lettre de 1520 aux gens de Braşov : « Ainsi, quand besoin sera, que nous nous levions avec toute notre force et notre armée pour le Pays Hongrois, à savoir, nous voulons y prendre part avec 40 000 cavaliers et fantassins. » A l'occasion de la consécration de l'église métropolitaine de Tîrgovişte, Neagoe voulait passer en revue ses troupes ; voir *Hurmuzaki-Iorga*, XV, et N. Iorga, *Scrisori domneşti* [Lettres princières], Vălenii de Munte, 1912, pp. 34—36.

[18] *Hurmuzaki*, II—3, p. 362. La lettre est adressée au roi d'Angleterre, Henri VIII : « Qua ut superbissime iactat expugnata, ad Budam ubi nobis Regia est capiendam properabit, instruxit et alium exercitum hominum octuaginta millium, qui Transilvaniam provinciam nostram per Valachiam inferiorem duce Mehemet bego belicosissimo aggrediantur, Valachiae Praefectus habeat in armis omnes copias suas ex quibus ad quadraginta hominum millia metu compulsus Turcarum viribus adiunxit. ».

[19] C'est la façon logique de procéder de N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, II, p. 387, qui range cette lettre parmi celles du roi hongrois. Voir du même, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, IV, Bucarest, 1937, p. 366.

[20] *Hurmuzaki-Iorga*, XI, p. 844.

pates, d'environ 200 km en ligne droite, pouvait être couverte aisément en deux jours, temps sensiblement égal, ou même plus court, que celui nécessaire à un courrier pour arriver de Nicopolis à Buda.

L'emploi du roumain dans la rédaction de la lettre de Neacşu (alors que la langue usuelle de la correspondance avec Braşov était le slavon ou le latin) [21] souligne la hâte avec laquelle ce Valaque rédigea sa dépêche pour mettre en garde ses amis de Braşov contre l'approche du péril [22]. (*Matei Cazacu*)

★

Un épisode des guerres de Byzance contre les Slaves et les Avares, au début du VII^e siècle. La guerre de Byzance contre les Slaves et les Avares a commencé selon l'opinion fondée de G. Labuda, l'an 595[1].

Quelques années auparavant, Byzance avait achevé avec succès le conflit de longue haleine contre les Perses et il était à même de diriger toutes ses forces contre les Slaves et les Avares qui pillaient continuellement la Péninsule Balkanique.

La situation des Avares à l'époque était assez critique; ils étaient engagés dans une guerre contre les Bavarois et les Francs et peut-être contre les Longobards[2]. Aussi, les Francs envoient-ils immédiatement deux émissaires à Constantinople afin de proposer une alliance contre les Avares[3]. Les luttes entre les Byzantins et les Slaves-Avares se poursuivent avec acharnement durant quelques années, jusqu'à ce que les Byzantins arrivent à pourchasser leurs adversaires sur la rive gauche du Danube.

Au printemps de l'an 600, l'empereur Maurice envoie Comentiolus nommé commandant des troupes de Thrace. Comentiolus avait cependant avéré son incapacité militaire lors de la campagne contre les Perses, lorsque seule l'intervention de Herakleios a pu sauver les Byzantins d'une défaite pénible[4]. De même, Comentiolus a eu des insuccès dans les expéditions contre les Slaves et les Avares. Le deuxième commandant byzantin, Priscus, se trouvait alors en Scythie, afin de prévenir une attaque du chagan contre la ville de Tomis.

Théophylacte Simocatta relate avec profusion de détails le comportement de Comentiolus lorsque les troupes avares s'avancèrent vers les Byzantins, se préparant à surprendre le moment favorable en vue d'une attaque.

La nuit, à la veille du jour que lui-même avait fixé et que les Byzantins devaient aborder les Avares, le général en chef en prévient le chagan alors que ses propres troupes ne recevaient que des ordres confus. Le matin, les Avares sont prêts à affronter la bataille, cependant que les Byzantins, qui croyaient que le général voulait tout simplement passer en revue ses troupes, n'étaient guère équipés pour la bataille. Profitant du fait que les Avares, peu confiants en leurs propres forces, hésitent à attaquer, les Byzantins ont le répit de s'organiser en corps

---

[21] La population saxonne des villes de Moldavie utilisait la langue maternelle pour les besoins de sa correspondance dès le XV^e siècle. Le premier document connu écrit en langue allemande en Moldavie, à Baia, date du 9/16 mai 1421. Sur ce processus général, voir Radu Manolescu, *Cultura orăşenească în Moldova în a doua jumătate a secolului al XV-lea* [La culture citadine en Moldavie dans la seconde moitié du XV^e siècle], dans le volume *Cultura moldovenească în timpul lui Ştefan cel Mare. Culegere de studii sub îngrijirea lui M. Berza* [La culture moldave durant le règne d'Etienne le Grand. Recueil d'études publié par les soins de M. Berza] Bucarest, 1964, p. 64.

[22] Neacşu s'exprime ainsi : «*Item*, que Votre Seigneurie tienne pour elle ces paroles, quelles ne soient pas connues de beaucoup de gens. »

[1] G Labuda, *Chronologie des guerres de Byzance contre les Avares et les Slaves à la fin du VI^e siècle*, « Byzantinoslavica », XI (1950), p. 170.

[2] L. Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avares pendant la seconde moitié du VI^e siècle* « Byzantion », IV (1927—1928), p. 167.

[3] Theophylactus Simocatta, éd. de Boor, p. 225.

[4] P. Goubert, *Byzance avant l'Islam*, vol. I, Paris, 1951, pp. 116—117.

de bataille. C'est toujours Comentiolus qui provoque à nouveau le désordre dans les rangs de l'armée, par des déplacements de troupes d'une aile à l'autre.

Après la bataille, il commande la retraite d'abord de l'aile droite et puis des troupes d'élite. Enfin, sous prétexte d'aller à la chasse, il abandonne l'armée. En route vers Constantinople, il veut faire halte dans la ville Drizipera, où la population, ayant eu vent de son comportement, l'insulte et lui jette des pierres[4a].

Les troupes byzantines restées sans commandant, se retirent en désordre, pourchassées par les Avares qui s'emparent de la ville Drizipera et la détruisent. Dès lors le chemin vers Constantinople est ouvert aux Avares. Leur avancement n'est arrêté que par la peste qui décime les envahisseurs. Dans la Capitale, la panique est si grande que l'empereur se voit obligé de demander la paix au chagan. Les envoyés byzantins lui apportent maints et riches présents, bien que celui-ci sache qu'on veut capter sa bienveillance et il refuse de les accepter, du moins au début des négociations. En fin de compte, on conclut une paix, achetée par les Byzantins moyennant des sommes importantes et les Avares se retirent du côté gauche du Danube.

L'armée de Thrace envoie une délégation à Constantinople porter plainte devant l'empereur contre le commandant qu'elle accuse de trahison. Les relations des délégués produisent des soulèvements populaires dans la ville[5]. Parmi les délégués se trouvait Phocas, le futur usurpateur ; il se fait remarquer par la violence de langage envers la Cour et le Sénat[6].

Comentiolus était l'un des amis intimes de l'empereur, ce qui apparait dans les efforts que Maurice fait pour couvrir les fautes du général. Aussi, Comentiolus fut-il un des premiers partisans de Maurice, tués par Phocas, lorsque l'usurpateur eut occupé Constantinople[7]. C'est ce qui explique aussi le fait qu'aussitôt que Maurice eût annulé le traité de paix et recommencé la guerre contre les Avares, ce fut toujours Comentiolus qui reçut le commandement des troupes aux côtés de Priscus. Il y joua le rôle d'un poltron selon l'expression de Bury (the part of a poltron)[8], se mutilant volontairement, afin de demeurer inactif à Viminacium[9]. L'autre commandant, Priscus, est contraint d'affronter seul les attaques avares et réussit cependant à remporter cinq victoires successives.

En voici les faits.

Leur relation mène indubitablement à la conclusion d'une trahison de la part de Comentiolus, inculpation portée aussi par ses troupes. Théophylacte Simocatta l'accuse seulement de négligence et de lâcheté. D'ailleurs, le chagan, quelque peu avant d'entrer en liaison avec Comentiolus, avait cherché à corrompre aussi Priscus et son armée. A la veille des fêtes de Pâques, il lui avait offert un armistice de cinq jours et des aliments pour l'armée byzantine affamée.

Quand il eut vu qu'il ne pouvait les gagner à sa cause, le chagan chercha à se dédommager pour les aliments envoyés et demanda en échange des épices variées[10].

Non seulement les Slaves, comme l'écrit Jean d'Ephèse, ont appris à faire la guerre mieux que les Romains[11], mais aussi les Avares. A l'assaut de la cité de Drizipera ils employèrent des machines de guerre[12] et réussirent à conquérir avec assez de facilité cette cité après la fuite de Comentiolus et même avant, en 583, Singidunum et Viminacium[13].

[4a] Theophylactus Simocatta, pp. 268–270.
[5] Ibidem, p. 284.
[6] Theophanes, éd. de Boor, p. 280.
[7] Theophylactus Simocatta, p. 309 ; *Chronicon Paschale*, éd. Bonn., p. 694.
[8] J. B. Bury, *A History of the Later Roman Empire from Arcadius to Irene*, London, 1889 vol. II, p. 140.
[9] Theophylactus Simocatta, pp. 285–286.
[10] Ibidem, pp. 267–268.
[11] *Die Kirchengeschichte des Johannes von Ephesos* trad Schonfelder vol. II, p. 255.
[12] Theophylactus Simocatta, p. 228.
[13] *Idem*, p. 46–47.

Les faits ci-dessus prouvent que les Avares avaient appris non seulement à conquérir des villes fortifiées. Ils s'étaient initiés dans les subtilités de la diplomatie byzantine et quand ils se trouvaient dans une situation critique ils savaient corrompre les commandants militaires eux-mêmes.

Il n'est pas exclu que dans l'émeute des troupes byzantines du Danube, de l'an 602, qui aboutit à l'abandon de la défense des frontières et permit aux Avares et aux Slaves d'envahir et de piller en liberté la Péninsule Balkanique, les émissaires avares n'eussent joué, eux aussi, un certain rôle. (*E. Frances*)

DEUXIÈME CONFÉRENCE D'ÉTUDES ALBANOLOGIQUES

(Tirana, les 12—18 janvier 1968)

Le 17 janvier se sont accomplis 500 ans depuis la mort de Georges Kastriote Skanderbeg, le célèbre combattant pour l'indépendance de l'Albanie au XV^{e} siècle. La résistance glorieuse du peuple albanais, sous sa vaillante conduite, en face de l'expansion ottomane a exercé une influence profonde sur toute l'évolution ultérieure de l'histoire de l'Albanie et elle est restée comme un symbole toujours vivant de ses aspirations vers la liberté. En même temps, la lutte intrépide, à la tête de laquelle se trouvait Skanderbeg, contribua dans une importante mesure à freiner et à retarder la même expansion vers d'autres pays de l'Europe. C'est pourquoi le légendaire héros albanais est devenu simultanément une figure illustre de l'histoire européenne, voire universelle, sa renommée s'étant répandue dans presque tout le monde.

Le peuple albanais gardant avec une ardente fidélité les traditions de ce moment exaltant de son histoire tourmentée et les liant à son développement dans la voie de l'édification d'une vie nouvelle, socialiste, a fêté avec éclat, comme il se doit, l'accomplissement d'un demi-millénaire de la disparition de son grand fils. Au centre de la ville de Tirana, en présence des dirigeants du Parti du Travail et des membres du Gouvernement de la R. P. d'Albanie, on a inauguré un imposant monument équestre de Skanderbeg. Une médaille commémorative fut frappée à l'effigie du héros. Une exposition fut organisée avec des œuvres d'arts plastiques inspirées de sa prodigieuse carrière. Une réunion solennelle a eu lieu au Théâtre de l'Opéra de Tirana, toujours en présence des autorités mentionnées, où le président du Conseil des ministres, Mehmet Shehu, a évoqué son glorieux souvenir. On a représenté en première un opéra portant son nom et on a donné un concert jubilaire. A Kruja, la capitale inexpugnable de Skanderbeg, a eu lieu un meeting et à cette occasion Enver Hoxha, le premier secrétaire du Comité Central du Parti du Travail d'Albanie, a décerné à la même localité le titre de « ville-héros ». Le 17 janvier, enfin, un pèlerinage fut organisé au lieu de sépulture du héros, découvert durant les récentes fouilles de Lexha, et on a dévoilé une plaque de marbre à la mémoire de la ligue formée dans cette ville, en mars 1444, pour l'union des forces albanaises ayant pour chef Skanderbeg.

★

Parmi les principales manifestations de cette commémoration compte la deuxième Conférence d'études albanologiques, organisée du 12 au 18 janvier par l'Université d'Etat de Tirana. (La première Conférence avait eu lieu en 1962, à l'occasion du demi-centenaire de la proclamation de l'indépendance de l'Albanie moderne).

La Conférence a été ouverte par K. Ylli, recteur de l'Université de Tirana, en présence des dirigeants du Parti du Travail et des membres du Gouvernement, au nom desquels un salut fut ensuite adressé aux participants par le ministre de l'Education et de la Culture, T. Deliana.

Le thème central des travaux de la Conférence concernait Skanderbeg et son époque. Mais une place considérable y était assignée aussi à d'autres sujets ayant trait à divers domaines de la recherche historique, historico-juridique, historico-économique, démographique, philologique, d'histoire littéraire, de folklore, d'etnographie, d'art, intéressant l'Albanie des différentes périodes, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes. On a présenté et discuté dans les séances plénières et dans celles des deux sections (1. des sciences historiques ; 2. des sciences philologiques) plus de cent vingt communications appartenant à ces domaines variés des études albanologiques ou bien, parfois, aux études sud-est européennes en général.

Dans son ample rapport intitulé : « Georges Kastriote Skanderbeg et son époque », A. Buda, professeur à l'Université de Tirana, a mis en relief quelques problèmes fondamentaux, tels que les conditions socio-économiques de l'Albanie au XV^e^ siècle ; la fonction historique de l'illustre héros qui a saisi la nécessité de l'union des forces morcelées de ce pays dans la grande lutte pour l'indépendance dirigée par lui ; ses efforts sur le plan international de coordonner cette lutte avec celle des autres pays menacés du même péril ; l'examen critique des principales interprétations données à sa figure et à son temps dans l'historiographie (avec des références aussi aux recherches des historiens roumains). Le rapporteur a souligné surtout le rôle décisif des masses populaires dans cette lutte, à laquelle elles étaient intéressées d'une manière vitale ; par conséquent, elles constituaient le soutien le plus important du héros dans ses brillantes victoires, remportées souvent en conflit avec l'attitude versatile d'une partie des seigneurs féodaux albanais, victoires grâce auxquelles l'Albanie est devenue un facteur considérable dans le Sud-Est européen et dans la politique internationale. Enfin, A. Buda a attiré l'attention, entre autres, sur les questions qui restent encore à résoudre, soit dans le domaine de la documentation*, soit dans celui de l'interprétation, pour une meilleure connaissance de cette époque cruciale de l'histoire de l'Albanie et de grande importance pour l'histoire générale.

Un nombre impressionnant de communications se sont donné ensuite la tâche d'approfondir ce thème central, brossé par le rapport mentionné. Dans ce qui suit nous essayerons de les grouper, autant qu'il est possible, d'après leur contenu :

C'est ainsi qu'on a précisé les limites ethnico-géographiques de l'Albanie au XV^e^ siècle (K. Frasheri) et analysé certaines données quant aux possessions originaires de la famille des Kastriote (D. Kurti).

On a fait des considérations sur le rôle de la personnalité de Skanderbeg et sur celui des masses populaires dans l'histoire de l'Albanie (Z. Mirdita).

Sur la base des sources documentaires turques, on a mis en lumière le rôle de la paysannerie albanaise en tant que « principale force motrice dans la lutte pour la liberté durant les années 30 du XV^e^ siècle » (S. Pulaha) et on a fait ressortir les graves dévastations souffertes par les villages de certaines régions de l'Albanie à la suite des invasions ottomanes à l'époque de Skanderbeg (H. Inalcik — Turquie).

K. Bozhori a insisté sur les dates fournies par les historiens byzantins en ce qui concerne les luttes turco-albanaises (il est d'ailleurs l'auteur d'un récent recueil à ce sujet), tandis que T. Kacorri et K. Treimer (celui-ci d'Autriche) se sont occupés de l'écho des mêmes guerres dans certaines mentions tardives sur quelques vieux livres ecclésiastiques slavons.

On a parlé, d'après des renseignements inédits, de « la façade maritime de la principauté des Kastriote » et des relations commerciales entretenues à travers cette façade, de la fin du XIV^e^ siècle à la mort de Skanderbeg (A. Ducellier — France). Dans la même suite d'idées, B. Hrabak (R. S. Tchécoslovaque) a traité de « l'exportation des céréales de l'Albanie au XIV^e^

* En vue de la commémoration de Skanderbeg, l'Institut d'Histoire et de Linguistique de Tirana a pris l'initiative de publier une collection de documents concernant l'histoire de l'Albanie au XV^e^ siècle, en plusieurs volumes, dont un pour la période 1479—99. Il s'agit aussi d'une « Bibliographie de Skanderbeg », occasionnée par cette commémoration (voir plus loin).

siècle », qui fournit au héros albanais « d'importants moyens pécuniaires pour la lutte contre les Turcs ». D'autre part, dans la communication : «Quelques problèmes de la métrologie turco-ottomane », J. Kabrda (R. S. Tchécoslovaque) a relevé, avec des exemples éloquents à l'appui, les sérieuses difficultés que provoquent, pour l'étude de l'histoire économique et sociale des peuples du Sud-Est européen pendant la domination ottomane, la grande diversité des unités de poids et de mesure citées par les sources turques et il suggère qu'on entreprenne à cet égard des recherches systématiques, simultanées et en étroite coopération dans les pays intéressés.

Plusieurs communications ont été consacrées aux forteresses du système défensif de Skanderbeg : « Stelush — la forteresse de Varosh [= faubourg] de Mati » (S. Anamali) ; « La forteresse de Skanderbeg au cap de Rodon » (P. Thomo) ; « Le château fort de Petrela » (D. Komata) ; « Le rôle des forteresses de Sébaste et de Daule dans la guerre de Sk. contre les envahisseurs ottomans » (L. Bajo). Les résultats des fouilles de Lexha, où, comme nous le disions, on a découvert le lieu de sépulture du héros, ont fait l'objet de la communication de F. Prendi, qui avait dirigé ces fouilles.

Une communication s'est occupée de l'art militaire de Skanderbeg (S. Isaku), une autre de « l'usage des armes à feu par l'armée de Sk. » (R. Drishti).

On a mis en évidence la participation des Albanais de l'Est et du Nord-Est, surtout de la région de Kosovo, aux guerres antiottomanes, à la fin du XIV^{e} et au cours du XV^{e} siècle (T. Murzaku) ; la défense héroïque de la ville de Shkodra en 1474 et 1478 (G. Shpuza) ; les luttes pour l'indépendance des Albanais de la région de Himara, dans le sud du pays, à la fin du XV^{e} et aux premières décenies du XVI^{e} siècle (A. Rapo) ; les soulèvements des Albanais du Péloponèse au XV^{e} siècle (T. Dilo) ; la tradition de Skanderbeg dans les mouvements de libération du XVI^{e} au XVIII^{e} siècle (I. Zamputi).

Les rapports entre Skanderbeg et Georges Arianite, son beau-père, l'un des seigneurs féodaux albanais les plus puissants, durant les années 1449—50, ont été examinés par D. S. Shuteriqi.

Quelques communications ont étudié les relations extérieures de l'Albanie au XV^{e} siècle. On a parlé ainsi des rapports bulgaro-albanais vers 1435 (S. Dimitrov — R. P. de Bulgarie), de la politique de Venise (F. Thiriet — France, et K. Biçoku) et de l'attitude de la Papauté à l'égard de Skanderbeg (S. Naçi), enfin de ses relations avec Iancou de Hunedoara, autrement Jean Hunyadi (F. Pall — République Socialiste de Roumanie)**.

Le droit coutumier albanais, avec ses caractéristiques essentielles, a fait également l'objet d'un nombre de communications, dont nous signalons celles qui ont rapport à l'époque du héros : « Le coutumier de Skanderbeg » (Rr. Zojzi) ; « L'ancienneté des institutions juridiques albanaises à la lumière des coutumiers de Skanderbeg et de Leka Dukagjini » (V. Meksi) ; « Le formalisme et la *besa* [= parole donnée] ... dans le coutumier de L. D. » (S. Pupovci).

Toute une série de communications ont suivi l'écho mobilisateur de la tradition de Skanderbeg, reflété dans la poésie et les légendes populaires, anciennes et modernes, de l'Albanie et des colonies albanaises établies en Italie à la suite de l'occupation ottomane. Nous en citons : « Problèmes de l'épique populaire historique concernant la figure de Skanderbeg » (A. Fico) ; « Récits populaires sur la période de Sk. » (Q. Haxhihasani) ; « L'écho de la figure de G. K. Sk. dans les chants populaires de la lutte de libération nationale et de la période de l'édification socialiste du pays » (A. Mustaqi) ; « La figure de G. K. Sk. dans la lutte de libération nationale » (V. Boshnjaku) ; « Sk. dans notre littérature du réalisme socialiste » (L. Kokona) ; « L'époque et la figure de Sk. chez quelques-uns des poètes albanais d'Italie » (M. Xhaxhiu) ; « La figure de Sk. dans la création de Girolamo de Rada » (K. Kodra).

** Le texte intégral de cette communication a paru dans la présente Revue, année 1968, n° 1.

Il convient d'ajouter encore en ce qui concerne la littérature et la presse albanaises de la seconde moitié du XIX[e] et du début du XX[e] siècles : « Sk. dans la littérature de la Renaissance nationale » (K. Brahimi) ; « Sk. et son époque dans la presse de notre Renaissance nationale » (Z. Reso).

Deux communications ont été dédiées à la fameuse biographie latine du héros, œuvre de l'humaniste Marinus Barletius au début du XVI[e] siècle. L'une, portant le titre : « La figure de Skanderbeg, symbole de son peuple », a tâché de démontrer que cette figure — regardée à travers le prisme de ladite biographie — est une expression « concentrée et idéalisée de la figure du peuple albanais lui-même » (S. Prifti, le traducteur d'ailleurs de cette œuvre en albanais). L'autre, intitulée : « Les idées didactiques dans l'histoire de Skanderbeg de M. Barletius », a cherché d'y découvrir les données d'ordre pédagogique (B. Dedja)

La conférence a accordé une attention particulière à la figure du héros, telle qu'elle s'est reflétée au cours des siècles dans la prose et dans la littérature de caractère philosophique et artistique, publiée en plus de vingt langues, en dehors des frontières de l'Albanie, dont s'est occupé A. Kostallari, directeur de l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université de Tirana, dans sa communication ayant pour titre : « La figure de Skanderbeg dans la littérature mondiale ». Cette littérature étrangère — à côté de la littérature albanaise et, en général, de la littérature historique — tient une place importante dans la « Bibliographie de Skanderbeg », vaste ouvrage élaboré par les soins de la Bibliothèque Nationale de Tirana, qui devra comprendre trois volumes (dont le premier est déjà sous presse), d'après les précisions apportées par J. Kastrati : « Problèmes de la bibliographie rétrospective de Skanderbeg ».

D'autres communications se sont attachées, selon les pays, à l'intérêt passionné éveillé par la figure du héros dans les littératures : italienne (H. Lacaj), française (N. Bulka), anglo-saxonne (S. Luarasi), allemande (I. Irmscher — R. D. Allemande), hongroise du XVI[e] siècle (Gy. Dániel — R. P. de Hongrie), bulgare du XIX[e] siècle (V. Georgiev — R. P. de Bulgarie), roumaine du XVIII[e] au XX[e] siècle (N. Ciachir — G. Maksutovici — D. Polena — République Socialiste de Roumanie).

La figure de Skanderbeg a inspiré aussi de nombreuses créations d'arts plastiques, ce qu'ont fait ressortir les communications : « La représentation de Sk. dans nos beaux-arts » (D. Dhamo) ; « La figure de Sk. dans les beaux-arts européens » (O. Paskali, auteur également d'un remarquable buste du héros et l'un des auteurs de la récente statue équestre de Tirana***).

★

Mais, malgré ces préoccupations si riches et si variées autour du thème principal, on a pu aussi entendre à la Conférence toute une série de communications ayant trait, comme nous le disions, à d'autres domaines. Par défaut d'espace, il nous est impossible de les enregistrer toutes.

Quelques-unes faisaient connaître les nouveaux résultats des recherches sur les Illyriens, ancêtres des Albanais. Par ex. : « Résultats des fouilles archéologiques en Chaonie » (D. Budina) ; « La place et le rôle des Parthins dans l'Illyrie méridionale » (N. Ceka) ; « A propos des noms illyriens à Dyrrachium et dans d'autres centres de notre pays » sur la base d'inscriptions inédites (Va. Toçi). D'autres communications ont porté sur les vestiges illyriens (M. Korkuti, S. Islami, S. Aliu). De même, la Conférence fut informée sur un monument que les fouilles n'ont pas encore complètement dégagé et qui fait partie des ruines de la célèbre colonie hellénique d'Apollonie : il s'agit de « la fontaine d'Apollonie » (H. Ceka).

La communication : « Le nom d'Albeigne — Albanie et son extension au XI[e] et au début du XII[e] siècle », en prenant appui sur les mentions de la Chanson de Roland, apporta une contribution au problème de l'ethnogenèse albanaise (K. Luka).

*** On a publié d'ailleurs un bel album commémoratif *1468—1968 Gjergj Kastrioti Skenderben*, avec des reproductions d'œuvres d'art, des fac-similés d'ouvrages, etc., concernant le héros et son époque.

Pour ce qui est des communications se rapportant aux siècles qui ont suivi l'époque de Skanderbeg, nous citons : « L'opinion publique sur les guerres antiottomanes dans la 1re moitié du XVIe siècle (C. Gollner — République Socialiste de Roumanie) ; « La lutte contre le féodalisme dans la poésie populaire albanaise » (M. Krasniqi) ; « Les mouvements de la population de Zadrima [région de l'Albanie du Nord] du XVIe au XXe siècle » (N. Vadahej) ; «Le développement du système des tchifliks en territoire albanais à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle » (L. Mile) ; « La Renaissance albanaise — une nouvelle étape de la lutte du peuple albanais pour la liberté et l'indépendance » (S. Pollo) ; « La lutte des milieux démocratiques albanais contre les concessions impérialistes du pétrole durant les années 1920—24 » (Ven. Toçi) ; « La victoire du 29 novembre 1944 — couronnement de toutes les luttes du peuple albanais pour la liberté, l'indépendance et le progrès » (N. Plasari).

Parmi les problèmes d'ethnographie et de folklore figurant sur l'agenda de la conférence nous relevons : « La *xhublete* (cotte) albanaise — témoignage de l'ancienneté du peuple albanais » (B. Jubani) ; « Parures métalliques contemporaines provenant de la civilisation albanaise du haut Moyen Age » (H. Spahiu) ; « L'évolution de l'habitation urbaine albanaise au cours du Moyen Age » (G. Strazimiri) ; « La tour krutane » [type d'habitation fortifiée de Kruja] (K. Zheku) ; « Eléments communs dans le domaine des danses populaires en tant qu'expression de l'unité nationale » (N. Agolli) ; « De quelques aspects de l'évolution du style mélodique dans notre nouveau folklore » (B. Kruta)

A la lutte patriotique de la femme albanaise ont été consacrées les communications : « Les traditions patriotiques de la femme albanaise dans la lutte pour la liberté à partir du XVe siècle » (A. Gjergji) ; « La figure de la femme dans les chants populaires de la lutte de libération nationale » (K. Harito)

Du domaine de la langue et de la littérature il convient d'enregistrer encore : « Moyens et sources de l'albanais du XVe siècle » (M. Domi) ; « Sur quelques groupes stables dans le Missel de Gjon Buzuku et leur comparaison avec l'albanais contemporain » (J. Thomaj) ; « Les dérivés dans le *Dictionarium latino-epiroticum* de Frang Bardhi » (P Geci) ; « L'article postpositif en albanais et les questions connexes » (V. Pisani — Italie) ; « Les colonies albanaises en Italie et leurs parlers » (E. Çabej) ; « Un poème inédit de Nicolas Cheta » (G. Schirò — Italie) ; « Les influences de la langue et de la littérature turques sur la langue et la littérature albanaises » (N. Alpan-Turquie) ; « Sur les éléments autochtones du roumain » (A. Rosetti — République Socialiste de Roumanie).

Des problèmes d'onomastique (auxquels s'était référé d'ailleurs, on l'a vu, aussi Va. Toçi et de toponymie ont formé le sujet des communications . « Notre toponymie et certaines questions de l'histoire de notre peuple » (O. Myderrizi) ; « L'origine et le développement du toponyme Dukagjini » (K. Ulqinui) ; « Observations sur quelques toponymes et anthroponymes du Catasto Veneto di Scutari de 1416—17 » (T. Osmani), etc.

On a attiré également l'attention sur l'importance des inscriptions turco-arabes des XVe—XIXe siècles, qui ont été trouvées en Albanie, pour l'histoire de ce pays (V. Buharaja).

Les études d'albanologie — comme il résulte, nous l'espérons, aussi de cette présentation sommaire des travaux de la Conférence — prennent un essor de plus en plus grand. Les spécialistes, en nombre croissant, qui s'adonnent à ces études dans la R.P. d'Albanie, de même que leurs collègues des autres pays, élargissent sans cesse la sphère de leurs préoccupations pour enrichir le patrimoine de la science d'éléments inédits. Cette Conférence, admirablement organisée, s'est déroulée dans les meilleures conditions, dans un esprit de collaboration fructueuse entre les savants albanais et leurs confrères étrangers, réunis sous le signe de l'évocation de la prestigieuse figure de Skanderbeg, qui par l'action de sa puissante personnalité et par les dimensions de sa carrière héroïque appartient aussi bien à l'histoire de l'Albanie qu'à celle de l'Europe tout entière.

Francisc Pall

AGATHIAE MYRINAEI *Historiarum libri quinque* recensuit Rudolfus Keydell. W. de Gruyter, Berlin, 1967, XL, 232 p. (Corpus fontium historiae Byzantinae consilio Societatis internationalis studiis Byzantinis provehendis destinatae editum. Series Berolinensis, 2).

L'Association internationale des études byzantines s'est proposé de publier un nouveau *Corpus* des sources narratives byzantines d'après un système unitaire et en conformité avec les principes suivants : 1. Seront édités les œuvres des historiens et des chroniqueurs byzantins, y compris les chroniques anonymes, puis les textes biographiques, les mémoires, les œuvres rhétoriques et épistolographiques d'intérêt historique ; 2. Chaque texte sera établi en tenant compte de tous les manuscrits connus, et sera édité avec apparat critique en latin, selon les règles fixées par l'Union Académique Internationale ; 3. Chaque édition sera accompagnée d'une traduction (allemande, anglaise, française ou italienne), avec de brèves notes historiques et philologiques ; 4. Chaque volume sera précédé d'une introduction rédigée dans la même langue que la traduction ; elle décrira la situation des manuscrits, fournira une liste des sigles utilisés dans l'apparat critique et consacrera une notice succincte à l'auteur ; 5. A la fin de chaque volume figureront des index détaillés des noms propres, des termes techniques et des mots présentant un intérêt à part ; 6. Chaque volume sera soumis, avant sa parution, à l'examen d'une commission de spécialistes ou d'un délégué de celle-ci (cf. « Bulletin d'information et de coordination de l'Association internationale des études byzantines », III, 1966, pp. 20–21)

C'est avec un vif plaisir que nous saluons ici la publication d'un important volume de ce *Corpus*, paru dans la *Series Berolinensis* et consacré à l'historien Agathias. L'édition a été préparée par Rudolf Keydell, professeur honoraire à l'Université libre de Berlin. Malheureusement la série berlinoise du Corpus a négligé de donner une traduction de ce texte dans une langue moderne.

L'ouvrage d'Agathias, imité d'après Thucydide, décrit en cinq livres les événements des années 552–559. Parmi les éditions qui ont été publiées jusqu'ici — celles de B. Vulcanius (1594, 1660 et 1729), de B. G. Niebuhr (1828 et 1860) et de L. Dindorf (1871) —, seule celle de B. G. Niebuhr a été le résultat d'une recherche faite sur un nombre assez important de manuscrits mais elle ne correspondait plus aux exigences scientifiques contemporaines. Le nouvel éditeur a utilisé tous les manuscrits, les extraits ou les citations de l'histoire d'Agathias et, au terme d'une analyse attentive a dressé le stemma de la tradition manuscrite, qui lui a permis de retenir huit sources importantes pour l'établissement du texte, sources notées des sigles M, W, A, L, G, V, P, R. Aucun de ces codices ne se rapproche trop de l'archétype, mais on peut distinguer à l'intérieur des manuscrits approximativement quatre groupes, à savoir M WAL G et VPR. Le choix des variantes s'effectue donc uniquement en vertu de critères formels et demeure à l'appréciation de l'éditeur : « Die Auswahl der in den Text aufzunehmenden Varianten ist daher zumeist frei und wird häufig nur durch den Sprachgebrauch bestimmt » (p. XXXV). L'éditeur a préféré utiliser un apparat critique positif et a organisé comme suit le bas de

pages de son ouvrage : 1. de brèves notices historiques nécessaires à l'intelligence du texte ; 2. une vue d'ensemble des manuscrits et des attestations ; 3. l'appaiat critique. L'idée de l'éditeur de disposer « sur trois étages » bien distincts toutes ces contributions est excellente.

Nous nous permettrons de discuter certains détails du texte grec. Une question délicate est toujours le choix des variantes les plus adéquates pour les noms propres. Ordinairement ces variantes sont nombreuses, sans être concluantes. La place de l'accent du nom en pourrait procurer un critérium. On sait que jusqu'au IV[e] siècle de notre ère approximativement la position de l'accent en grec et en latin dépendait de la quantité des voyelles. Après, la quantité n'a plus constitué un moyen de distinction phonologique et l'accent s'est délivré de cette contrainte. Les mots latins *gemellus* et *macellum*, reçus en grec à une époque plus ancienne, étaient accentués γέμελλος et μάκελλος, alors que *fossatum* et *mandatum*, qui étaient entrés plus tard dans la langue, conservaient l'accent qu'ils avaient en latin (φοσσάτον, μανδάτον). Comment écrivait au VI[e] siècle un atticiste comme Agathias le nom de la ville romaine *Caesena* ? Pour la forme de l'accusatif les manuscrits offrent les variantes Κισσίναν, Κισσήνην, Κισσήναν, Κησσίναν, *Cassiam* ; L. Dindorf propose la leçon Καίσηναν et R. Keydell opte pour la variante Κισσίναν. Agathias écrivait et accentuait probablement Καισήναν (prononcer *Kesínan*), Κάππουαν (non Καππύην) et ʽΡαβένναν (non ʽΡάβενναν). Il est préférable de suivre les manuscrits et d'écrire Φαβέντειαν et Φλωρέντειαν plutôt que d'introduire dans les textes les conjectures de L. Dindorf, Φαβεντίαν et Φλωρεντίαν, puisqu'il existe dans les textes byzantins contemporains d'autres noms semblables (d'après l'analogie des mots ἀπάθειαν, ἀφέλεια, ἐμφάνεια), par exemple Μήδεια et Μεσήμβρεια (cf. St. B. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Gottingen, 1913, p. 70 et 262).

Des variantes du type γίγνονται — γίνονται, γιγνώσκειν — γινώσκειν, les premières étaient savantes et les autres populaires. Pour établir le texte d'un écrivain affichant des tendances atticistes comme Agathias, il faut choisir les variantes savantes, alors que pour un texte « popularisant », comme par exemple le *Stratégicon* de Maurice, il est préférable de se prononcer en faveur des variantes populaires. Les manuscrits sont loin de présenter à ce point de vue une parfaite unité. Aussi le choix demeure-t-il à la latitude de l'éditeur. La présente édition a retenu les variantes γίγνονται (7, 2), γιγνομένους (46, 6), γιγνώσκειν (10, 12). Il en a été de même du choix entre ἐς et εἰς. Ordinairement on a préfére la variante ἐς, mais là où elle n'apparait dans aucun manuscrit, l'éditeur a admis la variante εἰς, par exemple : εἰς Κισσίνην (36, 22), εἰς τὸ μέλλειν (94, 2). De même, il s'est arrêté habituellement aux variantes en ξ dans des exemples comme ξύν (20, 3), ἀξύμφορον (19, 3), ξυνθήκας, mais il a laissé aussi dans son texte des variantes en σ comme συγγνωστέον (195, 22), συλλαμβανούσης (85, 28), συλλόγους (86, 14), συμφοραῖς (160, 16), σύν (93, 27 ; 98, 15), συνεργεῖν (102, 1), συνήλασε (102, 8), συρράξαι (106, 30), συστρατεύεσθαι (135, 5). Même chose pour les variantes attiques en ττ par rapport aux formes populaires en σσ. L'éditeur s'est le plus souvent prononcé pour les variantes attiques, mais a également admis des variantes en — σσ, là où les manuscrits ne renfermaient que des formes de ce genre, par exemple : ἔλαττον (129, 18) — ἔλασσον, (66, 32), ἡττεμένῳ (153,15) — ἡσσήθη (152, 7), πραττομένων (124, 7), πρασσομένων (120, 15), τέτταρας (159, 24) — τεσσαράκοντα (159, 29). Il a donc adopté dès le début le principe de n'admettre dans le texte que ce qui existe dans la tradition manuscrite et a renoncé à niveler le texte à tout prix. La situation en fait était passablement complexe : au VI[e] siècle, chez certains écrivains il existait la tendance à uniformiser la langue et l'orthographe selon les modèles « attiques », mais les modèles vivants appartenant au langage contemporain influençaient leur activité et pénétraient dans la littérature. Le mélange d'ancien et de nouveau, du traditionnel et du contemporain se produisit sans interruption à travers tout le Moyen Age byzantin. La présente édition reflète certains aspects de la réalité byzantine.

On rencontre en grec classique des composés en -άρχος, comme μέραρχος, στρατίαρχος, ταξίαρχος. Dans la langue de la basse époque et surtout sous la plume des écrivains à tendance populaire apparaissent ordinairement les formes en -άρχης, c'est-à-dire μεράρχης, στρατιάρχης, ταξιάρχης (v. Psaltes, *o. c.*, p. 354). On peut se douter que la dernière catégorie n'était pas goûtée d'un atticiste comme Agathias. Aussi considérons-nous justifié le choix des variantes ταξίαρχος (85, 17), ταξιάρχοις (21, 5 ; 23, 17 ; 67, 22) et ταξιάρχους (34, 27), au lieu de ταξιάρχης, ταξιάρχαις, ταξιάρχας. Pour choisir la leçon καί με ἤρεσκε τὰ ἠδύσματα (4, 21, d'autres manuscrits μοι) l'éditeur a disposé de l'appui du parallélisme ἤρεσκε δὲ ταῦτα καὶ Οὐλίγαγγον (90, 21), où tous les manuscrits sont d'accord. Il lui fut plus difficile de se prononcer pour choisir entre les formes κινδυνεύσοιεν (19, 6), ὑφέξοιεν (24, 23), χωρήσοιεν (47, 23) et κινδυνεύσειεν, ὑφέξειεν, χωρήσειεν. Ailleurs il a préféré la forme δόξειεν (84, 4), à δόξοιεν. Quelle aura été la raison de son choix ? De même, je n'arrive pas à me rendre bien compte du motif pour lequel l'éditeur a dû proposer la leçon ἐξιππεύσας (48, 6), lorsqu'il pouvait se contenter de la variante ἐξιππασάμενος de la tradition manuscrite. On trouve dans l'index (p. 200) la forme Κουάδρατος, reconstituée sur le datif utilisé dans le texte Κουαδράτῳ ἕπεσθαι (17, 13). Dans les inscriptions l'accent repose sur la pénultième : Κοδρᾶτος, CIL II 2052, III 4274, 6715, IG XIV, 1030. Cette accentuation était usuelle aussi au VI[e] siècle.

La présente édition a soigneusement utilisé tous les manuscrits existants. De même on a consulté les sources supplémentaires et l'on a ajouté les notes indispensables à l'intelligence du texte. L'apparat critique indique les variantes avec précision. Leur choix a été effectué avec compétence, conformément à des critères précis et d'une manière conséquente. L'index renferme aussi bien les noms de personnes que les notions fondamentales de nature historique et philologique. Abstraction faite d'un défaut regrettable (le seul !) — l'absence d'une traduction dans une langue moderne — ce volume correspond aux principes fondamentaux énoncés en vue de l'élaboration d'un *Corpus* des sources byzantines. Il représentera sans nul doute un stimulant et un guide pour les futurs éditeurs de textes.

H. Mihăescu

I. K. HASIOTI, Μακάριος Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοί (Μελισσουργοί) (16ος—17ος αἰ.) [Makarios, Theodoros et Nikiphoros les Mélissènes (Mélissourgues), XVI[e]—XVII[e] siècle], Thessaloniki, 1966, 260 p. + 7 pl. hors-texte (Eteria Makedonikon Spoudon Idryma Meleton Hersonisou tou Emou).

La première partie de l'ouvrage traite de la vie et de l'activité de Makarios et de son frère Theodoros Melissinos. Makarios est le bien connu métropolite de Monémbasie, l'auteur du Pseudo-Sphrantzes (*Cronicon majus*) ; Theodoros, son frère et collaborateur, a développé une activité politique et diplomatique remarquable en faveur du mouvement anti-ottoman des Grecs du Péloponèse (1571—1572). Contraints à émigrer en Italie à la suite de l'échec de ce mouvement dont ils avaient tenté d'assurer la réussite en entretenant des rapports très serrés avec les chefs de la Sainte Ligue (tels Don Juan d'Austria et Marcantonio Colonna), ils font des démarches infatigables auprès des cours princières de l'Europe afin d'en obtenir la protection. On les trouve à Venise, à Rome, en Espagne, enfin à Naples où ils vont mourir à une date que l'auteur établit en s'appuyant sur des documents inédits. Leur activité dans la communauté grecque de cette ville a été assez importante. Les deux frères se sont rapprochés de l'Eglise catholique, Makarios essayant même d'obtenir un évêché, celui d'Avellino.

La seconde partie de l'ouvrage est dédiée à Nikiphoros Melissinos-Komninos, le fils de Theodoros. Il a fait ses études au Collège St.-Athanase de Rome et après avoir joué un rôle

de premier ordre dans la vie intellectuelle et religieuse de la communauté grecque de Naples, nous le trouvons en Grèce et à Constantinople, où il prend part, à côté des catholiques, aux disputes provoquées par l'arrivée des missions jésuites. Il jouit de la protection du patriarche Timothée II qui le fit nommer métropolite de Paronaxie. Mais il doit quitter son siège à la suite des intrigues de son prédécesseur et aussi, semble-t-il, de multiples dettes qu'il ne pouvait pas acquitter. Après des pérégrinations en Italie, en France et en Espagne il devint professeur au Collège St.-Athanase de Rome et enfin évêque catholique à Crotone. Nikiphoros a écrit des vers, des épitres rhétoriques, des homélies, une grammaire de l'hébreu (restée inachevée), etc. Sa fin le trouve à Crotone.

L'auteur donne une interprétation plus critique et plus soignée que celle de ses devanciers (y compris le grand historien Sp. Lambros) de deux codices (*II C 35* et *II C 36*) se trouvant à la Bibliothèque Nationale de Naples. Il s'agit des documents personnels des trois Mélissènes. A ces codices s'ajoutent des documents inédits, certains même inconnus jusqu'à présent, se trouvant dans des bibliothèques et archives d'Italie, d'Espagne, de Grèce, d'Angleterre et d'Allemagne. Il reste encore à fouiller dans les archives de la communauté grecque de Naples et dans celles de l'archevêché qui n'ont pas été accessibles à l'auteur. Celui-ci publie dans les annexes du livre certains de ces documents et vingt-deux épigrammes, également inédites, de Nikiphoros Melissinos.

Nous devons à cet ouvrage des mises au point et des renseignements nouveaux sur la famille des Mélissènes, sur ses origines, son histoire et même sur son nom (l'auteur prouvant que le vrai nom est celui de *Melissourgos*). Les événements de l'histoire grecque post-byzantine auxquels les trois Mélissènes ont pris part seront eux aussi mieux connus grâce à ce livre. Il s'agit de la révolte de Péloponèse, des disputes religieuses de l'époque, de la vie des Grecs de Naples, de la politique en Orient de l'Europe occidentale.

La synthèse biographique que l'auteur nous offre est riche et systématique, constituant elle-même une contribution scientifique remarquable. Elle ne s'éloigne jamais du document étudié. Nous gardons toutefois le regret de n'avoir pas trouvé dans les annexes un nombre plus grand et plus varié de pages de l'œuvre littéraire et philologique de Nikiphoros Mélissinos et cela d'autant plus que l'auteur nous en donne une description détaillée et un catalogue des manuscrits dans le chapitre 5 de son livre.

Les pages finales sont consacrées à l'immixtion mélissénienne dans l'œuvre de Sphrantzes dont le professeur V. Grecu de Bucarest vient de donner l'édition critique (Editura Academiei, Bucarest, 1966).

Parmi les planches hors-texte on trouve une carte sur laquelle sont tracés les itinéraires des Mélissènes en Europe. La riche bibliographie prouve encore une fois l'érudition de l'auteur. Il y a deux indices, l'un grec, l'autre concernant les noms étrangers, en caractères latins.

L'ouvrage, qui est une thèse, a été élaboré sous la direction scientifique du professeur M. . Manousakas. Il fait honneur en même temps à l'auteur et à ses maîtres.

N. Şerban Tanaşoca

CONSTANTIN C. GIURESCU, *Istoria Bucureştilor din cele mai vechi timpuri pină în zilele noastre* [Histoire de Bucarest des temps les plus anciens jusqu'à nos jours], Bucarest, Editura pentru Literatură, 1966, 466 pp. + ill. +8 pl.+5 cartes.

L'histoire de la ville de Bucarest a commencé de nouveau à susciter l'intérêt des chercheurs, surtout depuis 1959, lors des festivités dédiées à ses 500 ans d'existence attestée par les textes. Ainsi jusqu'à présent, toute une série d'ouvrages plus ou moins étendus ont été consacrés

au passé de la capitale roumaine, à ses institutions, à sa culture, à ses monuments architecturaux sans arriver, à peu d'exceptions près, jusqu'à l'actualité. Le nouvel ouvrage du professeur Constantin C. Giurescu réussit cependant à nous présenter une ample histoire de la ville de Bucarest, depuis les premiers établissements humains surgis sur son territoire actuel et jusqu'à nos jours. Dans la seconde partie de son travail, le professeur Giurescu s'occupe d'une manière détaillée — dans de petits chapitres à caractère monographique — de l'étendue et de la population de la ville, des citadins et des artisans, des auberges, des vignobles, des rues et des faubourgs, des jardins et des parcs de la ville, etc.

Dans son introduction bibliographique (pp. 7—14), l'auteur enregistre les publications consacrées jusqu'à présent à la ville de Bucarest, depuis les simples évocations et articles occasionnels, jusqu'aux études plus fouillées et aux ouvrages de synthèse. Il passe ensuite à l'analyse du cadre géographique de Bucarest (pp. 15—24), dont l'influence sur les destins de la ville fut incontestable. L'exposé proprement dit de l'histoire de Bucarest est précédé — ainsi que nous l'avons mentionné — par l'examen des établissements dispersés depuis la haute Antiquité sur le territoire qui deviendra plus tard celui du bourg médiéval. Le passé tumultueux de la capitale roumaine est reconstitué d'une manière scrupuleuse au cours de 16 chapitres. Nous n'avons pas l'intention de trop insister sur cette première partie de l'ouvrage qui développe un sujet traité assez amplement dans des travaux antérieurs ; l'auteur suit en général la ligne d'exposition chronologique habituelle et accepte la périodisation suivie par la majorité des chercheurs du passé de Bucarest. En échange, nous tâcherons de souligner les contributions originales et les nouveaux points de vue du livre dont nous faisons le compte-rendu. Sans doute, un problème d'une importance capitale est celui des origines de la ville. La conclusion logique qui se détache de l'analyse minutieuse de l'auteur est que Bucarest doit sa lointaine origine « à un fondateur du nom de Bucur, possesseur de l'endroit situé sur les rives de la Dîmboviţa, là où fut fondé au commencement le village de Bucarest » (p. 44). Les fouilles archéologiques effectuées ces dernières années, l'analyse attentive des sources et une logique serrée dans la reconstitution de la vérité historique viennent confirmer l'opinion judicieuse de l'auteur. D'ailleurs, en ce qui concerne l'ancienneté de la légende du berger Bucur, le fondateur mythique de la ville et de l'église qui porte son nom, considérée jusque récemment comme une création érudite du XIX^{e} siècle, des recherches effectuées dernièrement viennent jeter une lumière nouvelle. Selon l'intuition juste de C. C. Giurescu, la tradition concernant Bucur circulait au sein du peuple avant le XIX^{e} siècle. La découverte récente par le chercheur bulgare K. Telbizov d'une relation inédite due au missionnaire franciscain Blasius Kleiner prouve que la légende était déjà répandue à Bucarest avant 1764, date à laquelle elle se trouve enregistrée dans l'ample rapport présenté par cet ecclésiastique aux autorités de Rome. Kleiner affirme formellement que la ville a été fondée quelques centaines d'années auparavant par un pâtre du nom de Bucur qui y érigea aussi une église ; il est cependant vrai qu'il n'identifie pas cette église avec la chapelle de S. Athanase, qui se trouvait à côté du monastère de Radu-Vodă. La localisation de l'église de Bucur constitue donc encore un problème qui n'a pas reçu de solution. Mais l'ancienneté de cette légende du fondateur de la ville et de l'église qui porte son nom, circulant comme une tradition populaire au XVIII^{e} siècle, ne peut plus être mise en doute.

Par contre, l'opinion de C. C. Giurescu nous semble plus hasardée lorsqu'il déclare que Bucarest avait passé du stade d'un simple village à celui d'un établissement développé au XIII^{e} siècle déjà et qu'ensuite, grâce à son importance économique et stratégique, il ne manqua pas d'attirer l'attention des princes régnants qui transférèrent parfois leur résidence sur les rives de la Dimboviţa à partir même du XIV^{e} siècle. Si les récentes fouilles archéologiques effectuées sur une vaste zone en différents points de la ville et surtout dans le secteur de la « Curtea Veche », supposée avoir été le berceau de la capitale, ont prouvé l'existence de certains habitats isolés de type rural aux X^{e} et XI^{e} siècles, en échange — excepté les quelques mon-

naies trouvées en différents points isolés — aucune découverte importante des XIII^e—XIV^e siècles,pas même de la première moitié du XV^e siècle, n'a été enregistrée nulle part !

L'auteur essaye de nous convaincre qu'un habitat à demi urbain d'une certaine importance a existé au XIV^e siècle, ce qui est impossible à concevoir, vu qu'il n'a laissé la moindre trace matérielle. La supposition que Bucarest ait existé seulement en tant que village au XIV^e siècle et que son importance se soit accrue au fur et à mesure pendant le siècle suivant de manière à déterminer le prince Vlad l'Empaleur (1456—1462) à y établir sa résidence (plus ou moins stable) nous semble donc beaucoup plus logique et plus prudente.

L'auteur décrit ensuite la ville de Bucarest après sa transformation en résidence princière par Radu le Bel (1462—1474) et par ses successeurs, il nous présente l'existence tourmentée de cette ville au cours des XVI^e et XVII^e siècles remplis de guerres incessantes, de dévastations, épidémies et émeutes, nous introduit dans la période de transformations des Phanariotes et insiste sur les profonds changements survenus au seuil de l'époque moderne (pp. 50—131). A partir de cette époque, l'histoire de Bucarest commence à se confondre avec l'histoire même du pays, car lors des grands événements, comme par exemple pendant la révolution de 1848, la lutte pour l'unification (1859), la guerre d'Indépendance (1877—1878), la population de la capitale a apporté toujours une importante contribution. Des pages très intéressantes sont consacrées à l'histoire de Bucarest entre les deux guerres et puis à la période strictement contemporaine. Ces derniers chapitres qui évoquent la vie de la capitale après 1918 sont d'autant plus précieux que ce sont les seuls qui traitent d'une manière détaillée les aspects et les événements esquissés seulement dans les ouvrages généraux sur l'histoire de Bucarest parus jusqu'à nos jours.

En passant maintenant à la seconde partie de cette monographie de la capitale roumaine nous tenons à souligner l'intérêt qu'elle présente pour l'étude du développement de cet important centre économique et de l'activité de sa population.

Dans le chapitre intitulé « L'étendue de la ville : Villages qui se trouvaient sur le territoire de Bucarest et les villages environnants. Plans de la ville de Bucarest » (pp. 249—264), l'auteur apporte des contributions nouvelles dans beaucoup de secteurs. Ainsi, dans la succession documentée des villages qui faisaient jadis partie du territoire de Bucarest, nous rencontrons certains habitats inconnus auparavant, comme par exemple Pănăteşti, Stîlpeni, Belesche, Bălaci, Băneşti, Furdueşti et Bereşti, noms qui ont disparu dès le XVI^e siècle (p. 258). L'information relative à l'existence d'un très ancien plan de la ville, dessiné à l'un de quatre coins d'une carte représentant la Hongrie et les pays environnants, carte imprimée à Amsterdam en 1535 (p. 259), offre un intérêt remarquable. Par contre, celle d'Ulysse de Marsillac, reprise par C. C. Giurescu, concernant l'existence d'un plan de la ville de Bucarest du XVII^e siècle ne correspond pas à la réalité ; elle est le résultat d'une confusion de la part de Marsillac ; l'écrivain français se rapportait en réalité à une esquisse de plan appartenant à Sulzer et qui fait partie de sa *Geschichte des transalpinischen Daciens*, imprimée à Vienne en 1781. Parmi d'autres plans de Bucarest dressés au siècle dernier par les officiers topographes russes, il aurait fallu que l'auteur mentionnât aussi celui de Kuzmin et Sernskantz de l'année 1828 (qui indiquait la division de la capitale en cantons) ou celui de l'année 1850, représentant aussi les environs de la ville, tous les deux conservés en original aux Archives Centrales militaires-historiques de l'Etat, à Moscou (en copies photographiées au Musée d'histoire de la ville de Bucarest).

En ce qui concerne le chapitre sur la « Population de Bucarest » (pp. 265—277) élaboré d'une manière très sérieuse surtout pour ce qui regarde la composition ethnique des habitants de la ville (parmi lesquels se trouvaient des Aroumains, des Grecs, des Bulgares, des Serbes et des Albanais appartenant pour la plupart aux compagnies commerciales de Kiprovo, Gabrovo, Arnautkioi, etc.), nous trouvons justifiée l'identification faite par l'auteur de l'église des Moldaves avec celle dénommée S.-Ionică (qui se trouvait derrière le Palais de la République),

vu qu'un document inédit du mois d'août 1696 mentionne un faubourg des « Moldaves » à proximité de « Stejar » et « Brezoianu ». Pour les variations enregistrées au XVIIIe siècle par la population de Bucarest, nous signalons l'intérêt présenté — à titre comparatif — par la description statistique de la population de Valachie élaborée par les Autrichiens en 1737[1], ainsi que par celles des détenteurs de terres, appartenant au monastère de S.-Pantelimon, de 1752[2].

Le chapitre intitulé « Artisans. Manufactures et fabriques » (pp. 278—299) est un des plus réussis de tout l'ouvrage. Différents métiers y sont présentés par branches, certains étant mentionnés ici pour la première fois (par exemple, les *pollogari*, artisans qui rapiéçaient les chaussures, ou les *tavangii*, qui ornaient les plafonds des habitations des boyards, etc.). Une attention particulière a été accordée par l'auteur aussi à l'étude de l'organisation professionnelle des artisans. Un paragraphe à part est destiné à l'évolution des entreprises industrielles bucarestoises, à commencer par les manufactures jusqu'aux fabriques et usines de nos jours. Nous pouvons y ajouter certaines informations tirées de documents inédits. Ainsi, parmi les installations rudimentaires de type « industriel » de Bucarest au XVIIe siècle se trouvaient une *povarnă de rachiu* (distillerie d'eau-de-vie), qui fonctionnait dans le faubourg dit « Stejarului » (du chêne) et appartenait au juif Marco (12 mars 1688) et une *brăgărie* (endroit où l'on fabriquait la *bragă*, boisson alcoolique obtenue par la fermentation du son), appartenant aux boyards Dudescu, située sur la Colentina (18 mars 1678) ; un autre document inédit, du 10 mars 1699, mentionne, à proximité de l'église « S.-Gheorghe Vechi » un endroit « où l'on brise le fer »[3], qui fait supposer l'existence à cet endroit d'un atelier.

Deux autres chapitres de l'ouvrage de C.C. Giurescu contenant des détails nouveaux sont dédiés, le premier aux marchands, aux auberges et aux hôtels (pp. 300—316), le second aux « vergers et ruchers », aux caves-cabarets, aux brasseries, etc. (pp. 317—332).

L'auteur analyse ensuite les organes dirigeants de la ville, des temps les plus reculés jusqu'à nos jours (pp. 333—340). Deux paragraphes séparés s'occupent de l'approvisionnement de la ville (moulins et eau potable), ainsi que des impôts, des taxes et des budgets bucarestois (pp. 340—351). La dernière partie du livre traite des quartiers, des rues et des jardins de la ville. Un index méthodiquement dressé rendra des services au lecteur ; 241 illustrations (en grande partie inédites) et cinq cartes accompagnent le texte. Huit planches en couleurs d'après des estampes contribuent encore à la présentation graphique de qualité de cet ouvrage.

Paul Cernovodeanu

CHARLES ASTRUC et MARIE-LOUISE CONCASTY, *Catalogue des manuscrits grecs. Troisième partie. Le supplément grec*, tome III, nos 901—1 371. Paris, Bibliothèque Nationale, 1960, XIII + 789 pp.

Le Supplément grec de la section des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris forme le troisième fonds de la collection de manuscrits grecs. Décrit sommairement et en partie seulement par Henri Omont, cet important fonds est présenté par les conservateurs des ma-

[1] Ş. Papacostea, *Populaţia Ţării Româneşti în ajunul reformelor lui Constantin Mavrocordat. Un document inedit* [La population de la Valachie à la veille des réformes de Constantin Maurocordato. Un document inédit], « Studii », 19 (1966), n° 5, p. 934.

[2] I. Ionaşcu, *Aspecte demografice şi sociale din Bucureşti la 1752* [Aspects démographiques et sociaux de Bucarest en 1752], « Revista Arhivelor », nouvelle série, II (1959), n° 2, pp. 136—145.

[3] Le souvenir de l'endroit où l'on « brise le fer » a été conservé aussi dans le nom d'une rue « Frînge fierul » (brise le fer ; c'est l'actuelle rue Elias, entre la rue Decebal et la rue Lipscani).

nuscrits, Ch. Astruc et M.-L. Concasty. Le catalogue a été reçu avec une grande satisfaction par les hellénistes et les byzantinologues [1]. Les explications si compétentes données par les auteurs offrent une indispensable mise à jour des problèmes soulevés par les manuscrits, un véritable état actuel de la question.

Le trait caractéristique du Supplément grec est — comme le remarque A. Dain dans la préface du Catalogue — la diversité de son contenu. « On y voit représentées les principales branches de l'activité littéraire, historique, scientifique et religieuse de l'Antiquité, de Byzance et de la Grèce, de la Turcocratie ». C'est dans cette dernière catégorie que nous trouvons une série de documents intéressant de près l'histoire des Roumains et surtout les relations culturelles gréco-roumaines depuis la fin du XVII^e^ siècle jusqu'aux premières décennies du XX^e^ siècle.

Nous signalons, pour l'histoire de l'enseignement et de la culture grecque en Roumanie, la correspondance de Sévastos Kyminitès avec Alexandre Mavrocordat, Mihai Cantacuzino et Dionisos Spandonis [2] datée de 1689 — ancien recteur de l'Académie du Phanar et professeur en Valachie — (ms. 1248). Les précieux cahiers de cours d'Eustathios Lambros, élève de Sévastos Kyminitès à Bucarest (ms. 1348), nous ont gardé la paraphrase de ce dernier à l'œuvre d'Euripide, d'Homère et d'Hésiode [3]. La correspondance de Néophytos Kavsocalivitis — datant de l'époque de son séjour à Braşov (1770—1771) — avec Théotokis et Evghénios Voulgaris (ms. 1358) existe, partiellement, aussi à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, mais elle contient en plus deux lettres — l'une de Néophytos (datée du 21 mars 1771), l'autre de Théotokis — que le fonds roumain ne possède pas. Une copie de la version grecque de la description du voyage de Nicolas Milescu en Chine (ms. 1042), très discutée par nos historiens [4] en ce qui concerne le manuscrit modèle, a été définitivement identifiée par le commentaire des auteurs. Le ms. 1005 contient un fragment de l'éloge dédié à Alex. Mavrocordat par le célèbre professeur constantinopolitain Jacques Manos d'Argos [5] et publié au commencement du livre de Mavrocordat, « L'Histoire Sainte » [6]. L'ancien droit roumain est représenté par un « répertoire de droit civil et ecclésiastique, compilé à l'usage des provinces vlaco-moldaves » (ms. 1323), un de ces recueils de droit byzantin si répandus dans les principautés danubiennes pendant les règnes phanariotes [7]. La traduction néo-hellénique du livre de Bignon *Les cabinets et les peuples depuis 1815 jusqu'à ce jour*, Paris, 1823, 3^e^ édition augmentée (ms. 1350), provenant de la bibliothèque de N. G. Dosios, est édifiante pour l'intérêt que les Grecs portaient aux œuvres hostiles à la Sainte-Alliance. La copie faite par Villoison de quelques fragments de la chronique d'Alexandre Amiras (ms. 930) [8], ainsi que les riches archives de Minoyde Mynas [9],

---

[1] Nous citons parmi la vingtaine de comptes rendus sur le Catalogue : Herbert Hunger, dans « Byzantinische Zeitschrift », 54 (1961), pp. 126—129 ; M. I. Manousakas, dans « Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν », 30, 1960, pp. 638—643 ; François Halkin, dans « Analecta Bollandiana », LXXIX, 1961, 1—2, pp. 145—159 ; Jean Irigoin, dans « Bull. des Bibliothèques de France », VI, 1, janv. 1961, pp. 21—23, etc.

[2] Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée* (1570—1646), Thessalonique, 1967, p. 121.

[3] Le ms. 1348 a été décrit par A. Papadopoulos-Kérameus sous le titre de « Κώδεξ N. Δοσίου », dans Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria Românilor*, Bucarest, 1909, vol. XIII, p. ιζ' ; apud Astruc-Concasty, *Catalogue* ..., p. 669.

[4] P. P. Panaitescu, dans *Nicolas Spathar Milescu* (*1636—1708*), Paris, 1925, p. 133 ; C. C. Giurescu, dans *Nicolae Milescu Spătarul*, Bucarest, 1927, p. 13.

[5] Directeur de l'Ecole patriarcale de Constantinople. Il a été le professeur de Nicolas Mavrocordat, v. Papadopoulos-Kérameus, *op. cit.*, p. 256.

[6] Apud Astruc-Concasty, *Catalogue* ..., p. 74.

[7] Borje Knos, *Hist. de la litt. néo-hellénique*, Uppsala, 1962, p. 58.

[8] Astruc-Concasty, *Catalogue* ..., 34, ms. 930, ff. 195—201^v^.

[9] Ms. 1251, au f. 34, un brouillon de lettre à un personnage originaire de Valachie ; ms. 1250, aux ff. 50—98^v^, une minute d'une étude historique sur la Macédoine, restée inédite, etc.

nous montrent la place qu'occupait l'histoire des pays roumains et du Sud-Est européen dans les préoccupations des hellénistes français.

Particulièrement intéressant pour l'histoire des Roumains est le ms. 1221. Formé de deux séries de documents, ce « recueil factice » contient dans la première partie des manuscrits dus à quelques hautes personnalités ecclésiastiques orthodoxes. Nous signalons — pour les relations des pays roumains avec le Mont Athos — une note en grec ayant trait à un supérieur du monastère de Xéropotamos, l'archimandrite Evghénios de Thessalie, qui fut supérieur d'un métoque de ce monastère de Moldavie pendant 11 ans puis avait été τοποτηρητής du trône patriarcal d'Alexandrie (f. 17 rv.). Aux ff. 2—3^{v} se trouve une lettre de 1790 de Dionisos, l'higoumène du monastère des Archanges, adressée à Georgios Syplinos ou Georges l'échanson[10]. Une notice biographique en français (f. 18^{rv}) nous renseigne sur le médecin du monastère d'Iviron, Georges Papadopoulos, né à Magnésie (Thessalie), en 1803, qui fit ses études à l'Académie princière de Bucarest, à partir de 1814, comme élève de Ghénadios, de Vardalahos et de Iatropoulos, et lutta en 1821 dans le Bataillon Sacré (Ἱερὸς Λόχος).

La seconde partie du manuscrit contient une série de lettres (ff. 19—35^{v})[11], adressées, en général, à Tzany Koutoumas de Paris, entre 1817—1820. Nous y trouvons les lettres de la princesse Ralou Caragea (f. 21 et 35) envoyées de Pise à Koutoumas. La fondatrice du célèbre théâtre de Bucarest — « Cişmeaua Roşie » — , fille du prince Jean Caragea, était à ce moment au commencement de l'exil de la famille de l'ex-prince phanariote. C'est toujours à Ralou Caragea[12] que nous semble appartenir la lettre adressée à une « Πριγκιπέσσα » (sic), le 8 oct 1818, par Georges Pappa, probablement l'ex-« serdar » et membre de la municipalité de Bucarest, possesseur de précieux manuscrits grecs[13]. Son frère, Constantin Caragea, écrit au même Koutoumas le 22 sept. 1819 (f. 26). Koutoumas recommande à un ami, le 30 nov. 1819, de souscrire au périodique bien connu « Λόγιος Ἑρμῆς », tout en critiquant âprement la revue « Μουσεῖον ». Quelques-unes de ces lettres sont transmises par l'intermédiaire du baron C. Sakellarios[14]. Le grand logothète Bellios est aussi mentionné dans cette correspondance, ainsi que quelques grands dignitaires : « ἄρχων μεγάλος Ποστέλνικος », « κύριος Πειζαδῆς », « καμινάρης ». A juste titre, les auteurs du catalogue et ceux des comptes rendus soulignent l'importance de ces documents[15], qui évoquent toute une série de figures intéressantes de cette fin d'époque phanariote, que relient parfois de simples relations d'affaires[16], mais aussi d'incontestables affinités philhellènes, à la veille de l'insurrection hétériste. Leur présence à Pise — puissant centre de ralliement des Grecs exilés à l'époque précédant le mouvement révolutionnaire de 1821[17] — ne fait qu'accroître l'intérêt de cette correspondance.

---

[10] Papadopoulos-Kérameus, *op. cit.*, p. 174. apud Astruc-Concasty, *Catalogue*. . ., p. 383.

[11] Dont nous publierons quelques-unes.

[12] La lettre est donc adressée à la fille et non « à la femme d'un prince phanariote », comme le croient les auteurs du catalogue.

[13] N. Camariano, *Catalogul mss. grec.*, tome II, Bucarest. 1940, pp. 14—15, *mss. gr.* 869 870 et 870 875 Astruc-Concasty, *op. cit.*, ms. 1248, p. 455, par. IX, XII ; v. les manuscrits de Minoyde Mynas, contenant le catalogue de la bibliothèque de Georges Pappa. V. Elléni Koukkou, *Konstantinos Vardalahos (1755—1830)*, dans *Byz.-neugr. Jahrb.*, 19. Band., 1966, p. 179. On y trouve une note de G. Pappa sur un manuscrit de Vardalahos (*ms gr.* 1172 de la Bibl. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie).

[14] Le futur consul prussien à Bucarest (1833—1848).

[15] Le ms. 1221 est caractérisé par H. Hunger « die zum Teil fur die Phanariotenprosopographie wichtige Sammlung » ; M. Manousakas le considère « un intéressant recueil de différentes lettres phanariotes ». Voir la note 1 concernant les comptes rendus.

[16] Le contenu des lettres traite plutôt de questions d'argent.

[17] A Pise, vivait à cette époque l'ex-métropolite de la Hongro-Valachie, Ignatios d'Arta, actif protecteur du « Λόγιος Ἑρμῆς » (v. C. Th. Dimaras, Νεοελληνικὴ Ἐπιστολογραφία, Athina, p. 139 ; v. N. V. Tomadakis, Ἡ συμβολὴ τῶν ἑλληνικῶν κοινότητων τοῦ ἐξωτερικοῦ εἰς τὸν ἀγόνα τῆς ἐλευθερίας, Athènes, 1953, pp. 14—15) ainsi que de nombreux Grecs, v. N. Iorga,

Au folio 24 nous trouvons un contrat roumain[18] de vente, tout à fait insolite dans ce recueil grec.

Nous signalons pour la vie culturelle des communautés grecques de Roumanie, le ms. 1367, dans lequel N. G. Dosios, sous le pseudonyme de Nousia Giannioiis et sous le ti re de "Ανθη καὶ Φύλλα», a noté de nombreuses données autobiographiques concernant son activité «en Grèce, en Roumanie et en France, une bibliographie complète de ses ouvrages, ainsi que des poésies et des légendes épirotes, pour la plupart inédites.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

PAULINE JOHNSTONE, *The Byzantine Tradition in Church Embroidery*, London, 1967 144 pages, 120 planches + une planche en couleur.

Il s'agit d'un beau livre, très soigné et dont le texte, riche en informations nécessaires pour rendre compréhensible, aux non-spécialistes, un àrt aussi particulier que la broderie byzantine et de tradition byzantine, est soutenu par d'excellentes illustrations dont le choix fait honneur au goût et à la compétence de l'auteur. Ce n'est pas une tâche facile que celle que Madame Pauline Johnstone s'est proposée de remplir : « ... to describe in very general terms *for the western reader* the scope of these embroideries, what they were used for, where and how they were made, and their place in the historical and artistic background of their time » (p. VII). Et il faut espérer que le public occidental auquel, au fond, ce livre est dédié, saura récompenser l'effort de l'auteur en s'intéressant de plus près à un genre d'art — depuis longtemps révolu — mais dont la perfection technique, la richesse et en somme la beauté n'ont rien à envier, entre autres, au justement célèbre « opus anglicanum ». L'auteur, qui a connu de près la broderie byzantine et post-byzantine, a su l'apprécier à sa juste valeur et son livre est le résultat d'un enthousiasme sincère et d'une patiente étude. Il est juste, avant d'entrer dans une analyse plus minutieuse, de souligner l'intérêt, du point de vue de l'information culturelle, d'un livre qui, pour la première fois depuis la magistrale (et restée unique dans son genre) étude de G. Millet (*Broderies religieuses de style byzantin*, avec la collaboration de Hélène des Ylouses. Texte et album, Paris, 1939), embrasse, dans quelques-uns de ses aspects essentiels, le domaine de la broderie byzantine proprement dite, source de l'une des créations très importantes, mais trop peu connues, des arts somptuaires du moyen-âge dans le Sud-Est européen. Car, en ce qui concerne les limites géographiques de cet art qui appartient exclusivement à l'Orient chrétien, l'auteur avoue dans son Introduction avoir « ...ignored the other branches of the eastern church, Coptic, Syrian, Armenian and so on ». C'est aussi le cas pour la broderie russe, que l'auteur mentionne en passant, sans insister. Faut-il rappeler que l'Albanie, héritière elle aussi d'une broderie de tradition byzantine, méritait sa part d'intérêt ? C'est, après la broderie byzantine, celle serbe et surtout celle roumaine qui font l'objet principal de ce livre. L'auteur a été un peu injuste envers la broderie serbe (même en ce qui concerne les illustrations), non pas seulement puisqu'il ne lui a pas accordé un chapitre spécial (comme à la broderie roumaine), mais puisqu'un nombre de pièces importantes n'ont pas été mentionnées.

Histoire des Roumains, Bucarest, VII (1940),p. 263 : « celui qui [Caragea] pensait à un refuge de préférence en Italie et qui entretenait à Pise aussi d'autres Grecs exilés ». V. aussi N. Camariano, *Sur l'activité de la « Société littéraire gréco-dacique » de Bucarest (1810—1812)*, « Rev. études sud-est europ., VI (1968), 1, pp. 39—54.

[18] Décrit par les auteurs comme étant slave.

Néanmoins, la connaissance des pièces artistiques est directe et suffisamment riche. Et ce n'est pas peu dire. Car il s'agit, en espèce, non seulement d'avoir vu ce matériel — dont la variété est aussi inattendue que sa complexité —, mais bien de le connaître sous ses multiples aspects, dans ses traits communs (qui justifient l'appellation de broderie post-byzantine), comme dans ses traits distinctifs (qui permettent d'affirmer l'existence d'une broderie bulgare, serbe, roumaine, etc.). C'est cette connaissance, ainsi qui l'information bibliographique (dont le choix concernant les différents pays mérite d'être souligné) qui ont permis à l'auteur de fournir, sous une forme accessible aux non-spécialistes, les données essentielles concernant l'ambiance historique, la signification symbolique, l'évolution (moins marquée cependant), la technique, qui définissent cet art spécifiquement médiéval. Et c'est ainsi que la finalité didactique du livre est pleinement atteinte. Le lecteur est informé sur les différentes catégories de vêtements liturgiques, sur l'iconographie, sur l'ornement, sur les inscriptions liturgiques et dédicatoires, sur les artistes et les ateliers, sur quelques-unes des œuvres les plus représentatives de ce genre d'art. C'est à juste titre que l'auteur insiste sur ce dernier point, en lui consacrant un chapitre (« The pieces illustrated »). Chaque pièce de broderie illustrée à la fin du livre a reçu une ample description et a été en même temps mise en relation avec d'autres pièces appartenant au même genre ou au même groupe stylistique. Si la bibliographie générale est celle essentielle, toutefois dans ce chapitre quelques précisions sont nécessaires. En ce qui concerne la bibliographie roumaine, n'ont pas été mentionnées certaines études récentes, qui complètent, précisent et souvent corrigent les informations fournies par les études plus anciennes. C'est le cas, par exemple, pour le livre de O. Tafrali (*Le trésor byzantin et roumain du monastère de Putna*, Paris, 1925), souvent cité, qu'il est nécessaire de compléter — pour certaines mises au point de détail — par deux articles de P. Ş. Năsturel (*Date noi asupra unor odoare de la mănăstirea Putna*), publiés dans la revue « Romanoslavica », vols. III et IV, Bucarest, 1958 et 1960. En ce qui concerne l'étole, perdue aujourd'hui, du prince Alexandre le Bon (p. 100), si importante pour connaître les débuts de la broderie roumaine, toutes les informations la concernant ont été publiées récemment et pour *la première fois en entier* dans la revue « Studii şi cercetări de Istoria Artei », I, Bucarest, 1958 (Maria-Ana Musicescu, *Date noi asupra epitrahilului de la Alexandru cel Bun*). En ce qui concerne la broderie roumaine des XV^{e}—XVI^{e} siècles, le livre de V. Vătăşianu, (*Istoria artei feudale în Ţările Române*, I, Bucarest, 1958) constitue la synthèse la plus récente et où l'évolution de la broderie est étudiée en rapport avec l'évolution des autres genres d'arts somptuaires du pays.

Parmi les détails concernant certaines pièces de broderie roumaines décrites dans ce chapitre, signalons quelques inadvertances : le rideau de Stăneşti n'est pas le don de Stroe Buzescu, mais celui de son frère Preda Buzescu (« Ban » d'Olténie) (p. 109) ; il n'y a pas de parenté stylistique entre le voile funéraire de la princesse Marie de Mangop, à la figure extrêmement stylisée et celui du prince Siméon Movilă, si réaliste dans l'ensemble (p. 113) ; rien n'indique que les portraits brodés de Tudosca et de Ion, femme et fils du prince Basile le Loup, soient des portraits funéraires (p. 114, pl. 83—84).

Dans le chapitre consacré à la broderie roumaine (« The Rumanian principalities ») — laquelle, en fait, représente non seulement l'une des créations les plus parfaites de l'art roumain du moyen-âge, mais illustre admirablement la très haute qualité artistique que cet art de tradition byzantine a pu atteindre dans l'Orient chrétien après la chute de Constantinople — on regrette l'omission d'une des plus remarquables broderies valaques (la plus artistique aussi de cette province roumaine) : il s'agit du voile (*dveră*) représentant la « Descente de Croix », du temps de Neagoe Basarab (1512—1521) et se trouvant actuellement au musée de l'Oroujénaïa Palata du Kremlin de Moscou. La pièce a été étudiée pour la première fois — sauf une fugitive mention de G. Millet — dans la revue « Studii şi cercetări de istoria artei », II, Bucarest, 1958 (Maria-Ana Musicescu, *O dveră necunoscută de la Neagoe Basarab*). Ajoutons à la liste des noms d'artistes mentionnés par l'auteur ceux de Mardarie et Zosim, vraisemblablement moines au monastère

de Poutna, auteurs du voile de 1510 (v. P. Ș. Năsturel, *Date noi asupra unor odoare de la mănăstirea Putna*, dans « Romanoslavica », III, Bucarest, 1958).

Dans un texte si dense (le souci de l'auteur de partager avec ses lecteurs tout l'acquis de son savoir est évident) les quelques répétitions, lacunes, inadvertances ou erreurs (parmi ces dernières nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer le fait que l'auteur qualifie de « tribes » les organisations politiques roumaines des XII^e–XIII^e siècles), n'entament pas dans son essence la valeur informative du livre, qui atteint pleinement son but. Ce qui lui manque — chose d'ailleurs extrêmement difficile à obtenir — c'est de communiquer la beauté de cette broderie. Car, au fond, c'est la beauté de ces pièces qui est l'unique qualité capable de parler aux contemporains et de les convaincre de la survie d'une création dont le rôle et aussi le langage spécifique sont révolus depuis bientôt trois siècles. Et il ne s'agit pas seulement de la perfection technique (on l'obtient également de nos jours), ni de la somptuosité du matériel (qui est propre à tout art sacré du moyen-âge européen), ni de l'harmonie des couleurs ou de l'élégance du dessin (qui demeurent, malgré tout, des accessoires). Il s'agit d'une admirable cohésion, d'une synthèse parfaite et non dépassée depuis dans ce genre d'art, entre la finalité très précise de chacune de ces pièces de broderie, la culture de chaque peuple, sa sensibilité artistique, sa manière spécifique de mettre en valeur la tradition par une force créatrice toujours renouvelée. C'est le devoir des historiens de l'art de trouver le langage le plus précis et aussi le plus significatif dans les moindres nuances et qui puisse transmettre à tous ce qui est unique — comme puissance d'émotion — dans ces œuvres qui gardent le privilège de faire revivre l'histoire par la beauté.

Maria-Ana Musicescu

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par: MIHĂESCU, HARALAMBIE (H.M.); NĂSTUREL, PETRE Ş. (P.Ş.N.); CLIMA, GRIGORE-CARP (G.-C.C.).

БОРИС ГЕРОВ, *Проучвания върху западнотракийските земи през римско време* [Recherches sur les territoires thraces de l'Ouest au temps des Romains], II, « Annuaire de l'Université de Sofia. Faculté des Lettres », LXI, 1, 1967, pp. 1—102.

La première partie de cet ouvrage a vu le jour en 1961 dans le même Annuaire de l'Université de Sofia. L'auteur s'est livré à une analyse fouillée et approfondie des sources historiques et des matériaux archéologiques : il apporte un grand nombre de rectifications de détail et présente des conclusions d'ensemble fondées sur l'utilisation exhaustive des moyens d'information dont on dispose dans les derniers temps. Dans la seconde partie de son ouvrage, laquelle fait l'objet de notre présentation, il s'occupe de Serdica et de son territoire depuis l'époque préhistorique jusqu'à la fin de l'antiquité. Un sous-chapitre présente le rôle et les influences des Celtes ; ces derniers ont laissé des traces importantes et, selon l'auteur, le nom même de Serdica leur appartiendrait (p. 100) : « Die keltische Diaspora im ersten Viertel des III. Jhs. hat als Ergebnis die Infiltration des keltischen Elements und die Entstehung kleinerer oder grosserer keltischen Enklaven im ganzen Raum des mittleren und unteren Donaubeckens bis zu der Schwarzmeerkuste im Osten und in Makedonien und Thrakien im Suden bis zum Golf von Saloniki und dem Bosforus. » Un chapitre s'occupe en particulier des mines et de leur exploitation et un autre fait connaître les frontières et l'organisation administrative du territoire de la ville de Serdica. Le dernier chapitre décrit les voies de communication. L'étude n'a pas encore de conclusion, car une troisième partie, la plus importante, sera consacrée à l'élément humain.

Ce genre de monographie est le bienvenu et il est à souhaiter qu'une zone géographique encore plus large en fasse l'objet.

L'auteur expose les faits ou les phénomènes culturels en suivant l'ordre chronologique et leur dispersion géographique. Il décrit en même temps les sources ou bien il se livre à des observations critiques à leur propos. En évoquant les acquisitions du passé et en exprimant des points de vue nouveaux qui résultent de l'analyse attentive des sources, B. Gerov réussit à relever la complexité du processus historique. L'impression d'ensemble est que l'ethnogenèse des peuples du sud-est de l'Europe est redevable aux éléments multiples et variés qui y ont longuement exercé leur action.

H. M.

JOHANNES KARAYANNOPULOS, *Hauptfragen der Byzantinistik der letzten Jahre.* Tirage à part de *Fruhmittelalterliche Studien. Jahrbuch des Instituts fur Frühmittelaltersforschung der Universitat Münster*, I, Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1967, 170—185.

Le savant professeur de Thessalonique expose l'état actuel de quelques-uns des problèmes majeurs des études byzantines à travers le monde. Il en fait le point et sème des suggestions nouvelles ; les questions se réduisent dans les grandes lignes à la division de l'histoire de Byzance, au régime des thèmes, à la loi agraire, aux aspects de la démographie de l'Empire, à la responsabilité collective, à la ville byzantine et à la féodalité byzantine. La bibliographie sur laquelle s'appuie cet exposé en fait un excellent précis pour l'étude de ces grands problèmes qui préoccuperont longtemps encore les érudits.

P. Ş. N.

MARIA S. THEOCHARIS, 'Εκ τῶν μεταβυζαντινῶν ἐργαστηρίων τῆς Κωνσταντινουπόλεως. 'Η κεντήτρια Εὐσεβία. [De l'activité des ateliers post-byzantins de Constantinople. La brodeuse Eusébie]. Tirage à part de 'Επετηρίς 'Εταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν, 35 (1966), Athènes, 1967, pp. 227—241, avec 16 planches et un résumé français.

Les investigations méthodiques auxquelles se livre Mlle Maria Theocharis pour retrouver les traces des différents ateliers de broderies religieuses et somptuaires avant et après 1453, en faire connaître l'activité et en évoquer les multiples aspects nous valent déjà une suite solide de contributions, dont le présent article est, à notre connaissance, le dernier en date. Il s'occupe cette fois des broderies qu'a signées une artiste du nom d'Eusébie et qui remontent aux années 1723—1735. Ce sont un épigonation représentant *La Transfiguration* (aujourd'hui au Musée de Sofia), un épigonation et une paire d'épimanikia (conservés à l'église métropolitaine d'Hydra, en Grèce), un troisième épigonation (au Patriarcat de Constantinople) et deux autres encore du monastère de S.-Jean le Théologien, à Patmos. L'étude stylistique et technique de toute la série montre la reculade de la tradition byzantine devant l'apport de l'art d'Occident ; ces pièces, comme en font du reste foi les belles photos qui accompagnent ce travail, sont empreintes d'une grâce mondaine, d'un esprit laïque, qui jurent avec la tradition séculaire du monde byzantin. Comparant ces productions avec celles contemporaines d'autres artistes de la même branche — la brodeuse Despineta, sa consœur Mariora, ou encore Sophie, fille et disciple de la seconde — l'auteur aboutit à la conclusion qu'Eusébie a pratiqué son métier dans l'un des ateliers de Constantinople. Peut-être l'étude des broderies post-byzantines, conservées par dizaines en Roumanie, permettra-t-elle un jour d'augmenter la liste des œuvres d'Eusébie patiemment dressée par l'érudite athénienne.

P. Ş. N.

DOLFE VOGELNIC, *Makrodemografski aspekti formiranja urbanih regija u Yougoslaviji* [Les aspects macro-démographiques de la formation des régions urbaines en Yougoslavie], « Stanovništvo », Beograd, nr. 4, octobar-decembar 1966, pp. 261—281.

L'auteur s'est proposé de mettre en relief les phénomènes de concentration de la population dans les localités rurales des alentours des villes, c'est-à-dire la formation de zones préurbaines au sein du processus général d'urbanisation de la Yougoslavie.

Il a adopté comme unité d'analyse de ce processus d'« urbanisation rurale » les territoires des communes (d'après la subdivision administrative de 1961) sur lesquels il existe une localité de plus de 10.000 habitants, territoires déclarés « communes urbaines ». On en compte 110 et elles représentent 15 % de la totalité des communes et 40 % de la population du pays (en 1961).

Chaque commune comprend une partie urbaine — la localité de type urbain dépassant 10.000 âmes — et une partie rurale — les autres localités.

L'étude est menée selon les méthodes statistiques, à l'aide de procédés macro-démographiques et géographiques. Pour déterminer le degré de concentration de la population dans les zones rurales des communes on a eu recours à deux indicateurs quantitatifs de l'urbanisation rurale : 1) le coefficient statique (du moment) — la proportion de la population dans les localités rurales à population active non agricole de plus de 50% par rapport à la population rurale totale de la commune urbaine considérée (en 1961) ; 2) le coefficient dynamique (d'intervalle) — la proportion de la population dans les localités d'immigration par rapport à la totalité de la population rurale de la commune (pour la période écoulée entre les recensements de 1953 et de 1961). Le calcul de ces indicateurs par catégories et régions permet de déterminer une série de caractéristiques principales du processus d'urbanisation rurale.

Le niveau de l'urbanisation rurale en 1961 dans toute la Yougoslavie est exprimé par le coefficient de 25% — très réduit, comme du reste aussi le degré de l'urbanisation générale — de 22,6%. Il est, en même temps, extrêmement peu homogène : deux tiers de l'ensemble des communes urbaines ont un niveau très bas d'urbanisation (0 — 20%) et un dixième seulement atteint un niveau élevé (80 — 100%). La variation territoriale du niveau d'urbanisation rurale est particulièrement prononcée pour les républiques et les régions autonomes : le coefficient statique oscille entre 75,20% en Slavonie et 8,9% en Macédoine.

Les tendances qu'accuse l'évolution de l'urbanisation rurale pendant la période 1953—1961 sont exprimées à l'aide de la corrélation établie entre le coefficient statique et le coefficient dynamique et au moyen de la détermination consécutive d'une typologie du développement constituée de quatre catégories combinées de communes urbaines : à niveau réduit et élevé, à tendance stagnante et croissante d'urbanisation — réparties par républiques et par régions. La catégorie des communes à faible niveau d'urbanisation et à tendance marquée à la croissance est la plus répandue.

La part des localités rurales entraînées dans le processus d'urbanisation est exprimée par le rapport entre le nombre des localités rurales en voie d'urbanisation et le nombre total des localités rurales. Plus de la moitié des communes urbaines du pays se trouvent en plein processus d'urbanisation, avec la valeur supraunitaire du rapport ci-dessus. L'existence dans certaines régions d'un grand nombre de communes urbaines ayant une valeur sous-unitaire du rapport s'explique en raison du degré réduit de l'urbanisation générale et du rythme rapide de l'industrialisation, ce qui a imposé l'emplacement des nouvelles industries en dehors des centres habités déjà existants.

L'influence de la dimension de la localité urbaine centrale sur le degré de l'urbanisation rurale de la commune en question — déterminé par un indicateur corrélatif entre les deux coefficients — s'avère assez faible. Les villes yougoslaves, de dimensions réduites, ayant un fort pourcentage de population agraire, ne peuvent exercer une attraction marquée sur les zones rurales qui leur sont adjacentes.

Le développement économique général de la commune urbaine, exprimé par l'indicateur de la population active non agricole, exerce une influence directe sur le degré d'urbanisation rurale. Le coefficient statique et le coefficient dynamique croissent à peu près parallèlement au niveau du développement économique, en marquant une accélération plus forte dans les communes comptant plus de 80% de population non agricole. La corrélation directement proportionnelle entre la croissance du niveau économique et la dynamique de l'urbanisation rurale est démontrée de façon concluante.

Ce travail présente un intérêt tout particulier du fait qu'il traite synthétiquement un phénomène d'actualité, en fonction d'une abondante documentation, présentée sous forme de nombreux tableaux statistiques, de diagrammes, de cartogrammes et de schémas.

G. C.-C.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 8,—$, 39,— F. F., 32,— DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134 135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

ALBANIE, **Ndermaria Shtetnore e Botimeve** — Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch-Exp. und -Import,** GmbH Leninstrasse 16–701 Leipzig ■ R. F. ALLEMANDE, **Kubon & Sagner,** POB 68 – 34 Munich ; **W. E. Saarbach,** POB 1510–6, Cologne ■ AUTRICHE, **Globus Buchvertrieb,** Salzgries 16 – Vienne XX ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier,** 5, Place St.-Jean – Bruxelles ■ R. P. de BULGARIE, **Raznoiznos,** 1, rue Tzar Assan – Sofia ■ R. P. de CHINE, **Waiwen Shudian,** POB 88 – Pékin ■ R. P. D CORÉENNE, **Chulphanmul** – Pyong-Yang ■ CUBA, **Cubartimpex,** Calle Ermita 48 San Pedro – La Havane ■ ESPAGNE, **Libreria Herder,** Calle de Balmos 26 – Barcelone ■ ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, **Fam Book Service,** 69 Fifth Avenue Suite 8 F – New York 10003, N.Y. ; **Continental Publications,** 111, South Mermanee Ave., St. Louis, Missouri 63105 ■ FINLANDE, **Akateminen Kirjakauppa,** POB 128 – Helsinki ■ FRANCE, **Messageries de la Presse Parisienne,** 111, Rue Réaumur – Paris 2 ■ GRANDE BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.,** Denington Industrial Estate, Wellingborough, Northants ■ HONGRIE, **Kultura,** POB 149 – Budapest 62 ■ ISRAËL, **Haiflepac Ltd.,** 11 Arlesoroff Street – Haïfa ; **Lepac,** 15 Rambom Street – Tel-Aviv ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri. Export-Import,** Piazza Margana 33 – Rome ■ JAPON, **Nauka Ltd.,** 2 Kanda Zimbocho, 2 Chome Kiyoda-ku – Tokyo ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg,** Ulan Bator ■ NORVÈGE, **Norsk Bogimport,** POB 3267 – Oslo ■ PAYS-BAS, **Meulenhoff,** Beulingstraat 2 – Amsterdam ■ POLOGNE, **Ruch,** ul. Wilcza 46 – Varsovie ■ PORTUGAL, **Libreria Buchholz,** Avda. Liberdade – Lisbonne ■ SUÈDE, **D. C. Fritze,** Fredgatan 2 — Stockholm 16 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie,** Froschaugasse 7 – Zurich ■ TCHÉCOSLOVAQUIE, **Artia,** Ve Smeckach 30 – Prague I ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaïa Kniga,** Moscou – G-200 ■ R. D. VIETNAM, **So Xunt Nhap, Khap Sach Bao,** Hai Ba Trung 32 – Hanoï ■ R. S. F. de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga,** Terazije 27 – Belgrade ; **Forum,** Vojvode Misica – Novisad ; **Prosveta,** Terazije 16/1 – Belgrade.

En Roumanie, vous pourrez vous abonner par les bureaux de poste, chez votre facteur ou directement par les services de presse des entreprises et institutions.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUVELER VOTRE ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1969

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'A^ADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII SI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE SI ARHEOLOGIE IAS
- STUDII SI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI

  SER'A ARTĂ PLASTICĂ

  SERIA TEATRU MUZICĂ — CINEMATOGRAΓ E
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

RINTED IN ROMANIA

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VI, 3, p. 391—552, BUCAREST, 1968

I. P. „Informaţia" — c. 5587

43456

LEI 30.—